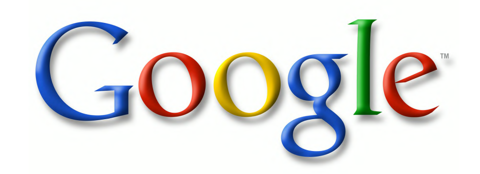
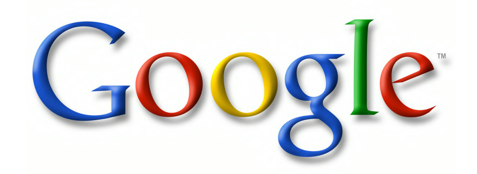
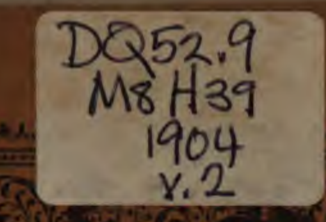






Die

Korrespondenz Joh. v. Müllers

mit

Schulth. Steiger, Generallieut. v. Hotze und Oberst v. Rovéréa

1798 und 1799.

Von

Dr. K. HENKING.

II. Teil: Bis zum Tode Steigers.

Beilage zum Jahresbericht 1904/05
der Kantonsschule in Schaffhausen.

Schaffhausen
Buchdruckerei von Joh. Bachmann — 1905.





Die

Korrespondenz Johannes v. Müllers

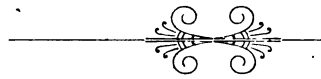
mit

Schultheiss Steiger, Generallieut. v. Hotze und Oberst v. Rovéréa

1798 und 1799.

Von

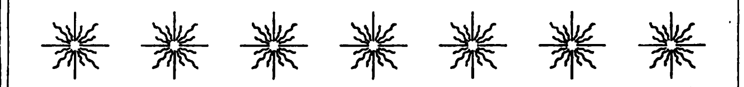
Dr. K. HENKING.



Schaffhausen
Buchdruckerei von Joh. Bachmann — 1905.

II. TEIL:

Bis zum Tode Steigers.



II.

Die Niederwerfung Nidwaldens in den blutigen Septembertagen des Jahres 1798 zog die Besetzung der innern Kantone und ihre Entwaffnung durch die Armee Schauenburgs nach sich. Die Pläne der schweizerischen Emigranten in Wangen waren dadurch vollständig durchkreuzt worden; an eine energische Aktion der Urschweizer war vorläufig nicht mehr zu denken. Desto eifriger richteten sie nun ihr Augenmerk auf Graubünden, um die Vereinigung dieses Alpenlandes mit der Helvetischen Republik zu verhindern und Österreich dazu zu bringen, in dasselbe einzurücken, bevor die Franzosen ihnen auch hier den Rang abgelaufen hätten. Hiebei erschien die Mitwirkung des Generals Anton von Salis-Marschlins unvermeidlich, und trotz des Mißtrauens, das sie gegen diesen vornehmen Bündner hegten, traten Hotze und Rovéréa mit ihm in nähere Verbindung. Es handelte sich zunächst um die Organisation einer nationalen Verteidigung gegen den befürchteten Angriff der Franzosen. Salis anerbot sich, ein Bündnerkorps von 6 Kompagnien zu bilden, welches die Eingänge des Landes besetzen, dem aber als Rückhalt die österreichische Armee im Tirol und Vorarlberg dienen sollte. Über diese Angelegenheit berichten sowohl Hotze als Rovéréa in Briefen vom 20. September 1798.

Hotze an Müller.

Wangen le 20. Septbre 798.

Mr. de Roverea vous ecrit aujourdhui relative à une Notte que le general Salis m'a donné, il y a 4 jours, venant de Feldkirchen pour me voir ici. — Mon cherissime Ami! j'ai

communiqué la Note à Rov. et Tindal, en y ajoutant et appuyant de toutes les raisons militaires, que la Levée de quelques Compagnies en Grisons seroit d'un trés grand avantage, mais que de mon Coté n'ayant aucun Moien à les Solder, je ne pouvois donner à Mr. de Salis une Reponse decidée — Tindal se preta aprés bien des discussions, lá dessus faites – de fournir les fonds necessaires pour l'Entretien des dites Compagnies pour un Mois; j'ai proposé à l'instant à Roverea d'aller à Feldkirchen, s'aboucher avec Salis — et l'inviter à la Levée de cette trouppe sous Titre *deffense Nationale* — enfin pour eviter aux francois et autres malintentionés du pays tout supcon d'Influence Etrangere — le Resultat de cette Entrevue Vous fera sentir, que Salis en composant sa Note et en me la rendant, visoit d'organiser plutot un Regiment Grisons pour le Service de S. M. J. que de se prononcer ouvertement pour la defense de sa patrie — l'article 10 dans la Note qu'il donna à Roverea — me le fait presumer. Quoiqu'il en soit — Salis et Tindal sont une fois Compromis, et je ferai mon possible de pousser par Roverea le premier aussi loin, que possible — il faut, qu'il commence par Lui ou par un de ses amis Grisons la Levée des Compagnies ou qu'il retracte ses avances — pour Tindal je suis sûr qu'il fournira ces 3 à 400 Louis dans peu de Jours à Salis. — me defiant toujours des memoires et des plans emmanées du dit general — je n'ose pas en faire un Rapport d'office — je laisse à Votre Jugement d'en faire de celui et l'autre de Roverea ce que Vous croyez aprópos et utile pour la Cause generale et le Bonheur particulier de notre patrie.

Il est indubitable que depuis la sujetion d'Unterwalden, la position des Grisons est precaire — et il seroit de la derniere necessité, d'occuper incessament par quelques Batailons ce pays; je suis convenu avec le general Auffenberg dans un rendezvous hier, de renforcer du moins le poste de Balzers pour marcher plus vite vers la Steig avant que les francois du Coté de Ragatz pouvoient s'en rendre maitres; La Steig est un poste trés important, et le seul par ou on peut entrer du Vorarlberg dans le pays Grisons. il ne faut pas perdre du Tems — Mon cher ami — et autant que je deteste ces inquietudes et ces expressions de Lenteurs — je ne peux pas vous dissimuler, que je m'attache

beaucoup à des precautions sages — lesquelles ne compromettent en Rien les vues ulterieures et le Grande Ensemble.

Le Massacre et l'Incendie de plusieurs villages d'Unterwalden vous seront connues — la Conduite du directoire d'Arau est horrible et sanguinaire — elle prognostique un malheureux avenir — Je Vous prie de presenter ma Soumission à S. Excell. — Bon Soir — Mon Ami — je Vous embrasse de Cœur et suis Tout à Vous

Hotzé.

à 11 heures du Soir.

Rovéréa an Müller.

N° 12. W[gen] 20. Sept. 1798.

Je reçois votre lettre du 12. Monsieur et très cher ami, et sans attendre le résultat des dépêches que nous expédiâmes par estaffette le 12. je dois vous rendre compte du moment actuel. Notre général vous a mandé la triste issue de la vigoureuse défense de ceux d'Underwalden, secondés de 200 brâves de Schwytz. La rélation officielle de cette affaire que je joindrai à ceci, si l'on a le tems de la copier, ou que je vous enverai sans cela par le premier courier, vous prouvera que ces pauvres gens ne peuvent se prendre qu'à eux de leur malheur, et que si les trois cantons eussent restés unis et eussent été soumis à un seul chef, jamais les françois n'y auroient pénétré.

Aujourdhui les françois profitent pour pretexte de leur manque de foi à ceux de Schwitz auxquels Schauenburg avoit récemment promis pour les détacher d'Underwalden, de leur conserver les prérogatives que leur assuroit la capitulation du 3. de Mai, profitant dis-je, du secours que 200 Volontaires de Schwitz ont donné à leurs voisins, il a nottifié sa prochaine entrée sur le territoire de ce canton, en le sommant de rendre ses armes. — On nous assure même qu'à ce moment 12 m[lle] françois y sont entrés. — Le même sort menace Uri; alors quelle barière reste-t-il aux Grisons de ce côté-là? De plus je sais par un témoin oriculaire d'un conseil de guerre tenu au quartier général de Zuric depuis la redition d'Underwalden, que Schauenbourg à donné l'ordre d'entrer en Grisons en trois Colonnes, l'une par Uri, l'autre par le Canton de Glaris en

longeant le lac de Wallenstadt, et la troisième par le Rhintal. La seconde de ces routes a été fortement contestée à cause de la difficulté de la faire par terre, et il est probable qu'elle est rejetée. — Sur ces entrefaites le g[l] B[on] de Salis a présenté à Notre Général une notte dont je joins ici copie, de laquelle ce dernier a conféré avec l'agent Anglois qui a consenti à fournir les fonds nécessaires à solder pendant un mois les 600 hommes que Mr. de S. propose de lever. J'ai en conséquence été chargé de demander à Mr. de S. — 1) s'il croyoit que cette levée put s'opérer. 2) qui la dirigeroit. 3) s'il la croyoit propre à garantir le pays des Grisons d'une invasion des françois si ceux ci en tentoient une avant que le pays fut occupé par les troupes autrichiennes. J'ai du de plus recommander à Mr. de S. que le cabinet de Vienne non plus que celui de Londres, ne parussent pour rien dans cette opération; et que les fugitifs d'Unterwalden fussent placés dans ces compagnies. Mr. de S. a répondu à tout cela par une seconde note du 19. qui est jointe à la première. —

Vous concevés mon cher Monsieur que le désarmement des trois petits cantons et leur occupation par les troupes françoises paralysent notre travail qui étoit ét bien avancé, et en bien bon train. Impossible de songer par exemple que Schwitz et Uri, à l'instar de ce qu'a fait Underwalden, et ainsi qu'on le desira, demandent actuellement aucun secours ou intervention à Sa Majesté Impériale. — Mais la démarche d'Unterwalden me paroit seule suffire à autoriser l'Empereur, s'il ne croit pas l'être suffisament par la Nature des chôses, à s'ingérer dans les affaires de la Suisse. — Je prendrai d'exactes informations sur les individus des cantons catholiques les plus propres à représenter leurs cantons. —

J'ai constament désapprouvé l'émigration et déconseilleroi à tout homme Suisse de quitter son pays, bien loin de chercher à en favoriser des rassemblements. En ceci je suspecte un peu l'homme dont vous me parlés d'être en connivence avec un petit personnage de son nom, homme d'un même aloi, qui a tripoté à Constance, a interessé Mr. de S-mrau (Sommerau) à son manêge et ne visoit qu'à lever un corps pour son compte.[1])

---

[1]) Die Frage der Bildung eines besonderen Korps aus schweizerischen

Il se repand que Sch[brg] a déclaré au D[re] d'Arau, qu'il vouloit recruter en Suisse de quoi remplacer les hommes qui lui ont péri dans l'expédition d'Unterwalden; les rapports les plus modérés évaluent à 4 mille hommes la perte des f[rs] — Les Volontaires de Schwitz n'ont perdu que 7 hommes. Les Unterwaldois 80. Mais 200 femmes armées, et un nombre à peu près égal de femmes, de Vieillards et d'enfants réfugiés dans l'église de Stanz ont été massacrés. Nous allons faire imprimer dans les deux langues la relation de la bravoure des Unterwaldois, et des atrocités commises par leurs adversaires.[2])

Les Passages de la Furca et du Simplon sont de rechef libres. Le haut Vallais et l'Oberland sont toujours parfaits. Je ne doute pas que si l'on se hâte de sauver les Grisons, nous retrouvions encore les habitants des petits cantons bien disposés, mais ils seront désarmés! — Mon Soleurien m'écrit que c'est

---

Emigranten, die ihr Vaterland verlassen würden, um sich der Aushebung für die Helvetische Republik zu entziehen, bildet einen Hauptgegenstand dieses Briefwechsels. Die Idee wurde vornehmlich durch den Generalkommissär Franz Salomon Weiss von Bern (nicht zu verwechseln mit dem Obersten Franz Rudolf von Weiss) aufgebracht und schliesslich wirklich durchgesetzt. Sowohl Müller als Hotze und Rovéréa waren ihr anfangs abgeneigt. Müller schrieb darüber an Rovéréa (Mémoires II, p. 7 f.): „Le commissaire-général Wyss m'a souvent parlé du projet, de former des corps des Suisses qui s'expatrieraient pour se soustraire à la réquisition; pour moi, je désire fort qu'on évite les fautes des émigrés; je ne voudrais pas d'un Coblence, ni me trouver moi-même avec cette cohue de gens, qui feraient une armée de généraux sans soldats et qui, sans rien entendre des grandes parties de l'art militaire, voudraient chacun mettre son idée et sa passion à la place des principes; de sorte que si l'on peut porter les Anglais à les soutenir jusqu'à ce que la guerre éclate, il sera mieux de les tenir dispersés sur la frontière, que d'y former des rassemblements. La réquisition est un bonheur, j'aime que la nation s'aperçoive aussitôt que possible de tous les agréments de son nouvel état, ce qui peut la porter à s'en défaire avant qu'il se consolide.“ Auf diese Ausführungen Müllers antwortet Rovéréa in dem vorliegenden Briefe vom 20. Sept. 1798. Im Briefe vom 1. September (siehe den I. Teil dieser Abhandlung p. 65) hatte er sich noch nicht so entschieden gegen diesen Gedanken ausgesprochen. Es scheint, daß erst die abweisende Haltung Müllers bestimmend auf Rovéréa eingewirkt hat.

[2]) Siehe I. Teil p. 83 über Rovéréas Schrift: Hommage d'un Suisse aux braves d'Unterwalden.

avec la plus grande peine qu'il est parvenu à empêcher les gens de tenter un coup de main sur Soleure, et d'en égorger la garnison. — Appenzell et le Rhinthal ne sont pas très tranquilles. Au Pays de Vaud deux factions sont bien prononcées; l'une ennemie par système de l'ordre actuel, attend en silence le moment favorable, l'autre bien révolutionnaire est dans une fermentation qui inquiete le Directoire, au sujet de la Non abolition des droits féodaux. —

Les nouvelles que nous avons de Paris semblent confirmer ce que Vous me dites de Bonaparte, qui nous réjouit fort. Sait-on à Vienne que par un traité très secret que Buonaparte a signé avant son départ, le trône de france est promi à un des Infants d'Espagne? —

Ce sera une fête pour moi d'aprendre le retour de notre Vénérable à Vienne. Si le malheur veut que l'on ne fasse rien, m'y recevrat-on cet hyver? J'ai renoncé à toute idée de rentrer dans mes foyers. — Le g[l] me charge de vous dire cent mille choses; il trouve le tems long, s'est bien excusable. Je présente mon profond respect à Son Excellence, et suis mon cher ami bien fatigué, et bien endormi, comme le desordre de ma lettre vous le dira.

Votre tout dévoué. R.

Diesem Briefe ist eine Kopie der beiden Noten des Generals von Salis-Marschlins vom 12. und 19. September 1798 beigelegt über die Bildung der erwähnten Bündner Freikompagnien. Salis glaubt, daß er für die 5 bis 6 Kompagnien, die aus tüchtigen und zuverlässigen Soldaten bestehen sollen, gute Führer finden werde. Zwei dieser Kompagnien sollen in der Gegend von Disentis gegen Uri, zwei an der Rheinbrücke und je eine gegen das Bergell und Puschlav oder Misox aufgestellt werden. 600 Gewehre mit der nötigen Munition sollten sofort nach Zizers oder wenigstens nach Balzers geschickt werden, 400 weitere nach Vicosoprano oder wenigstens nach Tarasp. Die flüchtigen Unterwaldner sollen in die Kompagnien bei Disentis und an der Rheinbrücke aufgenommen werden; sie sollen sich in Maienfeld oder wenn möglich in Zizers bei dem Grafen Franz Simon von Salis anmelden. Geldmittel sollen an Frau von Salis

geschickt werden, die sich bis zum 26. September in Feldkirch aufhalten werde. Er selbst werde am 23. September nach Graubünden reisen und dem General Auffenberg über die dortige Lage Bericht erstatten. Aber er versichert, daß, wenn die Franzosen in Graubünden eindringen, bevor die Freikompagnien mit Waffen und Munition versehen seien und bevor er dem Volke die Zusicherung geben könne, daß es ungesäumt durch die kaiserlichen Truppen unterstützt werde, er sich nicht dazu hergeben werde, die Bündner zur Selbstverteidigung aufzufordern, da er sie dadurch nur nutzlos ans Messer liefern würde. In diesem Falle werde er wieder nach Feldkirch zurückkehren.

Kaum hatte Rovéréa diesen Brief mit Beilage abgeschickt, als er ein merkwürdiges Schreiben Johannes von Müllers vom 14. September erhielt, zunächst mit heftigen Vorwürfen über den Ton, den er sich in seinen Briefen an den Minister erlaube, und dann mit dem wahrhaft phantastischen Vorschlag, die Schweiz durch eine Erneuernng des Rütlischwures wieder aufzurichten.[1])

Müller an Rovéréa.

Votre lettre me fait tomber la plume des mains, je voudrais que des lettres, faites pour passer sous les yeux d'une des plus grandes cours, fussent assez moderées dans leurs expressions pour ne pas offenser. — C'est un véritable malheur que cette affaire des petits cantons[2]): pourquoi ne pas prêter ce serment, puisqu'on ne pouvait pas se défendre? Puis pourquoi se mettre en fureur de n'être pas soutenu de ceux auxquels on n'a jamais écrit une ligne pour l'être? — D'après tous les renseignements que nous avons et que vous connaissez en partie, un même bon esprit règne dans les Grisons, dans les petits cantons et dans le Haut-Valais; on y pourra même joindre les bailliages d'Italie, le Hasli et peut-être le reste de l'Oberland. Eh bien! pour donner à ces braves gens une force intrinsèque, pour leur procurer l'appui de l'Empereur, pour leur assurer une nouvelle considération en Europe, il y aurait à prendre la même mesure

[1]) Rovéréa: Mémoires II, p. 8 ff.

[2]) Bei Abfassung des Briefes konnte Müller den Ausgang des Kampfes in Nidwalden noch nicht kennen, aber doch voraussetzen.

par laquelle nous fûmes ce que nous avons été durant cinq siècles: que ne s'allient-ils ensemble? Que ne fondent-ils sur les débris de l'antique Helvétie, une nouvelle confédération? Que n'implorent-ils dès-lors la garantie de S. M. impériale? Qu'ils se rendent au Grütli, qu'ils jurent de rester Suisses, eux, tous les montagnards dès l'Engadine jusqu'à Aigle; je vous dis qu'ils se soutiendraient et qu'ils deviendraient les restaurateurs de la Suisse; donnez-leur cette idée: si notre influence doit la faire adopter aux Grisons, comptez qu'elle y sera employée de grand cœur.

Si le Jura revoyait l'étendard de l'antique liberté fédérative reparaître sur les Alpes, son impatience, son enthousiasme lui feraient briser le joug, et Messieurs des villes auraient beau croupir dans leur vaniteuse bassesse, il n'y a pas jusqu'aux Argoviens et aux gens de l'Emmenthal qui ne fussent électrisés. Le premier mouvement doit partir du Grütli, des petits cantons, se fédérant avec les Grisons et le Haut-Valais, et annonçant à l'Europe la renaissance de la Vraie Suisse! — Réfléchissez sur tout cela, j'ai parlé de l'idée à S. E. le baron de Thugut, qui en a été extrêmement content et l'a tout-à-fait approuvée. La première chose devrait être une confédération des petits cantons, des ligues grises et du Haut-Valais. Le modèle serait celle de Brunnen de 1315; tous les montagnards de l'Engadine aux Ormonds, formés en république fédérative, rendraient des forces et une nouvelle existence à la Suisse; ils seraient tout de suite reconnus par nous, par l'Angleterre; il aurait un État à soutenir par des subsides, à fortifier par des alliances à diriger par d'habiles ambassadeurs . . . .

Auf diesen sonderbaren Vorschlag, diesen „schönen Traum", [illegible] Roverea[1] nennt, antwortete er sofort:

Roverea an Müller.

[illegible] Septembre. Je réponds à votre lettre du 14. Tout [illegible] mon cher et estimable ami, mais il ne [illegible] arriver les françois à Unterwalden! à présent [illegible] alimenter l'horreur que le Directoire d'Arau

L
Un
der
Maient
Simon v [illegible]

et les forfaits de la soldatesque révolutionnaire, inspirent à tout ami de l'humanité, à tout Suisse qui a encore une goutte de sang Suisse dans les veines ! Disons, montrons, répétons à nos malheureux compatriotes que la conduite et le sort des braves d'Unterwalden est un des plus beaux trophées des annales helvêtiques. Persuadons à la multitude que ceci n'est qu'un prélude de la vengeance nationale dont le germe bouillonne dans tous les cœurs. N'attendons qu'un signe, un premier signe, un coup de canon tiré sur les bords du Rhin, et qu'un combat à mort efface la honte de nos défaites partielles, et venge le sang innocent qui vient de couler. Alors je l'espère nous déflétrirons le sol aujourd'hui profané où repose la cendre des nos pères ! Oh ! mon ami ! qu'il est dur d'aimer, d'adorer sa Patrie, et de la voir souffrante sans pouvoir la servir avec le dévouement que rien ne retient, que rien n'arrête, mais qui cède devant la froide raison.

L'on m'écrit du 18. de St. Gall que l'on entend le canon du côté des petits Cantons. — J'ai envoyé à Salis la certitude des fonds nécessaires à la levée qu'il a projettée, opération dont il se répentira je crois plus d'une fois (si tant est qu'il l'entreprenne) par les entraves que ses antagonistes lui susciteront.[1])

J'ai eu aujourd'hui une lettre du Commissaire général Wyss[2]) par la voye du Prince des Augustins; il me fait part des bonnes dispositions de votre Cour; se plaint de ses lenteurs, et me demande un plan pour former un corps Suisse. Je lui réponds comme étant aussi un peu instruit de ce qui se passe; et quant au dernier article comme désaprouvant fortement tout projet de rassemblement, d'émigration etc. Je persiste à croire qu'il protège la personne ou les plans de ce petit barbouillon dont je vous parlais dans une de mes précédantes.[3]) Quant au Commissaire générale quoique j'aye eu dans un tems fort à me plaindre de lui je le considère comme un homme essentiel à la bonne cause, qui par sa tête et son courage peut influer en bien, pourvu qu'il ait un chef. — J'ai écrit au Banneret

---

[1]) Siehe p. 2.

[2]) In diesem Briefwechsel erscheint meistens die Schreibart *Wyss*; der Generalkommissär aber unterzeichnet seine Briefe mit *Weiss*.

[3]) p. 4, mit Anm. 1.

Kirchberguer Baron de Rolle, pour l'engager à sortir. C'était après l'avoyer, tout ce que nous avions de mieux. Mandés moi je vous prie si vous croyés qu'il fut bien vu à Vienne. Je suis certain que notre vénérable seroit enchanté de l'avoir près de lui.

Aucune des relations qui me sont parvenues d'Unterwalden étant complette, je vais en faire une compilation à laquelle j'ajouterai quelques coups de pinceau, et la ferai imprimer pour la répandre en Suisse et en france.[1])

Nous attendons avec bien de l'impatience le résultat de nos dépêches du 12.

Vos nouvelles de Buonaparte nous ont tous restaurés. Donnés nous en souvent de ce genre.

Encore un mot sur votre projet. Je le crois de toute impossibilité à mettre en activité, même si les Grisons présentoient un point de ralliement. Soyés assurés que jusques à ce que les Suisses voyent des Autrichiens ils ne bougeront plus; et jugés combien de gens il faudroit mettre dans le secret, combien peu d'aparence que tous le garderoient, qu'un seul faux frère, ou seulement indiscret mettroit tous les conjurés sous le couteau. Mais je vous réponds en échange que le lendemain de la déclaration de guerre et de la publication d'un manifeste tel que nous en sommes convenus, Vingt mille Suisses sont sous les armes, pourvu que les réquisitions en hommes ne se soyent pas opérées; car alors la crainte de combattre son frère ou son enfant arrêteroit bien des hommes! — Les françois sont arrivés à Gottlieben à 1/2 lieue de Constance. Ils doivent être entrés le 12. à Schwitz, avoir réparti le lendemain 7 à 8 mille hommes dans le canton, et ordonné l'apport des armes qui paroissoit s'effectuer paisiblement. —

Ignorant l'adresse de Mr. Wyss je prends la liberté de joindre ici ma réponse à sa lettre, présumant que Vous le voyés quelques fois. Elle n'est d'ailleurs point pressée.

Votre tout dévoué

R.

---

[1]) p. 5.

Am 23. September entschloß sich Hotze, einen Abstecher nach Graubünden zu machen. Er begründet diese kurze Reise mit folgendem Brief:

Hotze an Müller.

Le 23. Septbre 798.

Des avis trés allarmants du pays des Grisons relative à l'approche des francois vers ces frontieres — m'ont enfin décidé — Mon cher ami — de partir et voir les dispositions et la defense nationale, qu'on pourait opposer aux francois en cas, qu'ils tenteroient d'invahir ce pays — je veux me rendre à Illanz, ou actuellement le Ministre Baron Cronthal et les chefs du pays se trouvent, n'etant pas muni ni d'Instruction et n'ayant aucune force armée avec moi, je pense du moins mon devoir, d'affirmer par ma presence l'assurance et la volonté supreme de Sa Majesté l'Empereur, laquelle etoit clairement prononcée dans la depeche, que Son Exell. le Ministre Baron Thugut envoya le mois d'Aout au B. Cronthal; J'espere que cette Messure ne puisse pas deplaire, d'autant moins, que je n'y cherche, ni ne me permets aucun pas, qu'il puisse compromettre Sa Majeste Imperiale ou Son Exellence Le Premier Ministre B. Th. — Le general Sporck se tient strictement à ses Ordres (come aussi il a raison) insinuant fortement au général Auffenberg d'observer une rigoureuse neutralité et ne livrer ni munition ni armes aux Grisons, quoique ils en auroient fortement besoin. Le Colonel Roverea vous detaillera les Evenements et les avis, qu'on recevoit depuis les affaires d'Unterwalden, et la sensation, qui s'effectuerois meme dans le Vorarlberg, si on permettoit aux francois d'entrer porte ouverte chez les Grisons.

Je vous prie de presenter mes humbles obeissances à Son Exellence — Et si ma Conduite ne trouveroit pas grace devant Elle, du moins mon Intention se conformoit d'après les Insinuations, qu'on fit aux Etats des Grisons.

Recevez les assurances de mon Amitie — de l'Estime et devouement de Votre Compatriotte

Hotzé.

Dieser Brief ging mit folgendem längerem Begleitschreiben Rovéréas an Joh. v. Müller ab:

Rovéréa an Müller.

N° 14. 24. 7bre — 98. 8 h du soir. Les évênements contrariés à la bonne cause se succedent avec rapidité, tandis que l'on semble ne prendre aucune mesure pour en arrêter le cours; Vous devez être instruit par la voye de Coire du désarmement de Schwitz, qui paroit s'être opéré sans résistance; et de la soumission du canton d'Uri, qui effrayé sans doute par la catastrophe d'Unterwalden doit avoir acordé à la première réquisition des françois, le passage à leurs troupes et artilleries pour entrer en Grisons. — Comme je n'ai connaissance de ces faits que par le canal de Monsieur le Baron de Cronthal, il est superflu sans doute de vous les répéter mon cher monsieur. — Ensuite des dépêches que notre général reçut Samedi au soir et la nuit de Dimanche, de Mr. le gl. d'Auffenberg il se décida à l'aller joindre. — Mes occupations ici ne m'ayant pas permi de l'accompagner, il m'envoya de Brégenz la lettre incluse en me chargeant de son expédition par la poste. Mais trouvant la position de ce brâve et digne homme des plus dangereuses, vu l'état très critique pour ne pas dire désespéré des Grisons, et sa résolution de payer de sa personne dans une conjoncture aussi périlleuse, dans l'impossibilité d'être secondé dans une démarche que lui dicte son zèle pour les Intérets de Sa Majésté Impériale, que par une sorte d'enthousiasme populaire, qu'il lui sera peut être aisé d'exciter, mais impossible selon mon opinion de soutenir sans l'appui de troupes réglées, par toutes ces considérations dis-je j'expédie une estaffette pour vous faire parvenir cette lettre quelques heures plutot; persuadé que vous sentirés comme moi l'importance de mettre au plutot sous les yeux de Son Excellence le danger imminent de voir très promptement les Grisons passer au pouvoir des françois si on ne leur oppose pas avec une célérité pareille à la leur, un corps de troupes, qui en soutenant le peuple de ces contrées dans les bonnes dispositions, lui permettant de les developper en coopérant à la défense de ses foyers; mesure plus éloignée de la possibilité

dans les Grisons qu'elle le fut en Suisse, vu le défaut presque absolu d'armes et de munitions. —

Dèsque Monsieur le général m'eut fait part de sa résolution, i'écrivis à l'agent de M—ton (Morton), pour l'en instruire et le soliciter de fournir les moyens en sa puissance. Il est parti sur le champ pour en conférer avec le général, emportant des lettres de change avec lui. — Que l'on n'ait pu prévenir, ni empecher la catastrophe plus signifiante qu'on le croit, des petits cantons, l'on ne peut s'en prendre qu'à une fatalité qu'il seroit superflu de déplorer. — Mais si les françois occupent une fois le pays des Grisons, les progrès de l'embrasement seront très rapides. — L'on peut croire là dessus gens qui donnent tous leurs soins à surveiller et à diriger l'esprit public. — Le peuple de Vorarlberg, dont les dispositions en faveur de son souverain sont bien prononcées, ne véroit pas tranquillement la prise de possession des Grisons par les françois s'opérer, sans éprouver de résistance de la part des troupes de sa Majesté. La Souabe est dit-on aussi, en grande partie gangrenée. — Il y auroit nombre d'afligeantes reflexions à ajouter à celles ci, mais je dois les supprimer.

Si le général reste en Grisons, je vais le joindre, et lui vouer le peu de services dont je suis capable, en attendant qu'il reçoive et les ordres, et les secours qu'il sollicite à si juste titre. —

Toujours les plus favorables renseignements de la Suisse occidentale et méridionnale ; mais l'on n'y dissimule pas que les requisitions militaires une fois opérées, comme indubitablement elles le seront sous peu, au moyen de mesures de rigueur, il ne sera plus question de songer à des rassemblements en notre faveur, j'entends en faveur de sa majesté Impériale.

Déja les émissaires sont strictement observés, et souvent saisis. — Depuis huit à dix jours toutes les lettres venant d'Allemagne en Suisse y sont ouvertes. —

Je sais de science certaine que cinq ou six personnes qui rendent à notre travail les plus essentiels services et sont actuellement hors des frontières, seroient arrètées et fusillées si elles se harzardoient à rentrer. — Pareil sort m'est juré. — Vous conviendrés qu'au bout de tout cela il seroit dur de voir chaque

entreprise de ces infames françois réussir à leur gré. — Mais qu'est-ce que les considérations personnelles quand on les compare à celles qui seules doivent être de poid aux yeux des hommes qui tiennent en leurs mains la destinée des Empires!

Nous nous flattons au commencement de chaque journée qu'elle ne finira pas sans nous amener ou un ordre, ou une instruction positive relative à nos dépêches du 12. Je dis nous, par une suite de mon extrême attachement et dévouement au service de sa Majesté, auquel l'amour que lui porte notre général m'a singulièrement identifié. —

Si j'avois un aérostat à ma disposition, je crois que malgré les risques du voyage je m'embarquerois pour Vienne, dans l'espoir d'en revenir demain avec la réponse si ardement desirée. Car, un jour dans des circonstances pareilles à celles où nous nous trouvons, est un terme duquel comme on l'a vu si souvent le sort de bien des événements peut dépendre.

Mes profonds respects je vous prie à Son Excellence.

Votre tout dévoué
R.

J'ai déja pris notte de quelques hommes des Cantons Catholiques. Par reflexion je joins ici la lettre même du général.

Schon am nächsten Tage ließ Rovéréa das folgende kurze Schreiben nachfolgen:

Rovéréa an Müller.

N° 15. 25. 7bre au soir. — Hier je vous écrivis longuement par estaffette mon cher monsieur. Aujourd'hui je m'empresse à vous faire part de l'avis suivant, extrait d'une lettre de Paris de très sure source du 15. 7bre; cette lettre dit: „La Garde, sécrétaire du Directoire vient de me dire qu'il a expédié il y a deux heures, un courrier portant l'ordre d'attaquer le Roi de Naples.“ — Je vous reïtère que la personne qui écrit est très sure.

Le 17. après un conseil du directoire qui avait duré depuis la veille, cinq courriers ont été expediés pour Brest et les ports de la Côte. L'on présume que c'est pour forcer le départ du secours déstiné à l'Irlande. —

Un Entrepreneur de l'armée françoise de Suisse fait de grands achats d'avoine en Souabe. — Je crois vous avoir rendu compte que 32 soi disant émigrés tant à Constance qu'aux environs étoient espions soldés des françois, j'en ai prévenu dans le tems Mr. de Blanc, et lui ai donné un homme à moi, très propre à les decouvrir. — Outre ceux là, j'ai la certitude qu'il y en a plusieurs à Rhinfelden qui communiquent ouvertement avec les plus enragés patriotes de Bâle. On suplie qu'on les éloigne; j'en ai aussi parlé et écri à Mr. de Blanc, mais inutilement jusqu'ici.

Je n'ai rien de notre général; rien non plus aujourd'hui des petits cantons. Mais le désarmement de l'Oberland est ordonné, et l'on s'attend que celui du Pays de Vaud le sera sous peu. — Je joins ici la copie d'une lettre aportée le 18 par des députés du canton de Soleure, à celui de Zug, qui dirige cette partie.[1])

Mes profonds respects je vous prie à Son Excellence.

Votre tout dévoué

R.

Vom 25. September bis zum 2. November 1798 ist kein einziger Brief Rovéréas an Joh. von Müller erhalten; mehrere mögen verloren gegangen sein. Die Lücke wird zum Teil ausgefüllt durch die Korrespondenzen Hotzes und des Schultheißen Steiger, sowie durch die Memoiren Rovéréas. Hotze war schon am 29. September von seiner kurzen Reise ins Bündnerland wieder nach Wangen zurückgekehrt und berichtete nun über seine Beobachtungen:

Hotze an Müller.

Wangen le 29. Septbre 798.

J'ai recu ce matin à mon retour des Grisons votre lettre du 19.[2]). Mon trés cher Ami; je fais insinuer à Mr. Rey les

---

[1]) Das hier erwähnte, bei den Briefen Rovéréas befindliche Schreiben ist ein unverständliches Gejammer, zu welchem Johann von Müller unten an diesem Briefe folgende Bemerkung für den Minister Thugut beisetzt: C'est une lettre qui n'a rien d'interessant pour V. E. et que moi même je ne comprends pas bien.

[2]) Siehe I. Teil p. 76—78.

messures qu'il a à prendre, et je Vous remercie les notices que vous me donnez la dessus.

Le second objet de Votre lettre sympathise completement avec ma facon de voir, de juger — j'y ajoute encore, d'agir. Je sens, que dans les operations majeures, on ne peut pas s'arreter aux objets de moindre importance, il faut attendre le moment, persuadé, que dans la grande chaine des evenements à discuter — ce petit anneau (la Suisse) ne peut pas etre oubliée. — il seroit trop long — peut être ennuyant pour Vous de repeter tous les discours, les Conseils que je donnois; qui connoit les hommes jugera de la difficulte de persuader ceux qui se croient les plus intressés, à la resignation des principes et des Idées, qu'ils se sont faites. Je suis mortifié du malheur d'Unterwalden, ma consolation est de n'avoir rien dit, ni fait à exciter les habitans de ce Canton à une deffense aussi imprudente que d'ailleurs sous un certain point de vue trés louable.

Mon voyage au pays des Grisons etoit necessaire, j'ai reussi à tranquiliser les Esprits, j'ai conferré à Räzüns avec des chefs — j'appuyois fortement les Conseils et les Insinuations, que le Ministre Imper. B. de Crthl. leurs tenoit — je m'expliquois à Eux sur les moyens les plus propres à deffendre provisoirement les frontieres sans qu'il puisse ombrager les Enemis du dehors et ceux du dedans, mais bien propre à affirmer la bonne volonté, la perseverance de nos amis. Un certain Juge du pays Rude et Caparuz — et le Commissaire Salis Soglio m'ont fait le tableau de leur Constitution (qui entre nous soit dit — est monstrueuse, Bizare et intenable). D'aprés ces Loix ussitées chaque petit armement pour garder seulement des passages (Zugänge) devoit etre porté aux Communes, ils sentoient l'inconvenient de telle messure et comme il n'etoit question, que de 2 ou 300 hommes pour garder le défilé du Kunckel près Reichenau et du Coté de Dissentis l'autre défilé qui vient du Canton d'Uri — on se decida à donner au Comité militaire, etabli de nouveau, plein pouvoir à former ces gardes et les emploier d'observer ces passages et les deffendre autant que possible en Cas de necessité, on est de plus convenu qu'au moment d'une Attaque serieuse des Enemis on sonneroit le tocsin dans toutes les Communes, voila Cher Ami — les mesures prises; ayant été authaurisé par l'agent

Brit. d'offrir des secours pecuniaires, les Chefs soit par delicatesse soit de peur à ne scavoir les distribuer à l'inscu de la Nation, à cette petite Levée, pour laquelle l'argent etoit destiné, l'ont refusé — on trouva le moien sous un autre titre — nicht Löhnung oder Besoldung — de soulager ces gens, qui se vouent à la deffense du garde de la patrie — es ist ein Trinkgeld, so jeder Abtheilungscommandant dem auf posten abgehenden Wächter austheilet. — Le general Salis donna un plan pour la formation de 6 compagnies — Roverea s'aboucha avec Lui, je voyois du premier moment, que le plan ne pouvoit se soutenir, c'etoit l'ouvrage d'un Theoréticien ou d'un Amateur, faiseur de plans. L'evenement verifia mon Idée — on ne doit s'attendre de ce Coté que des projets sans etre secondés par un Resultats analogue aux circonstances militaires et à la politique qu'on doit observer strictement dans ce pays. —

La nouvelle de Bonaparte m'a bien rejoui, j'espere qu'elle fera vive sensation à Paris et à l'armée, mais si le directoire contre toute la saine raison n'y veut faire attention et perseverer dans leur ton haut et arrogant, je crois alors, qu'il travaille pour Nous, pourvu qu'on en profite.

Encore rien sur ma destination future — que pensez Vous — mon Ami — que fera-t-on de moi? —

Da ich weis, daß Se. Excellenz der H. Pr. Ministre Baron Thugut von dem Ministre Cronthal von allen Ereignissen, die dort vorgefallen, detaillierten Bericht erhalten hat, so darf ich nicht wagen, Hochdieselben mit dem meinen beschwerlich zu fallen, ich ersuche Sie Freund, Seiner Excellenz meinen gehorsamsten Respect zu unterlegen und erwarte nichts mit so unbegränzter Sehnsucht, als in die glückliche Laage zu kommen, hochdenselben durch genaue Volziehung jener Aufträge, so mir anvertraut würden, die Beweise meiner wahren Verehrung an Tag zu legen. — ich bin von ganzer Seele

Ihr Frd

Hotzé.

Faßbinder hat wider etwas Herliches, Zweckmäßiges im Druck befördert, lassen Sie sich diesen Edlen Mann empfohlen sein.

Diesem Brief ist noch folgender Zettel beigelegt:

Dans ce moment je viens recevoir du General Auffenberg la nouvelle que 400 francois sont arrivés à Ragatz — et qu'ils y ont pris quartier — je reponds à Mr. d'Auffenberg de s'arranger avec Msr. de Gugenberg à Mayenfeld pour occuper avec un petit piquet la Steig — Et si contre toute attente les francois se renforcoient à Ragatz — que lui le general doit faire marcher un Bataillon à Balzers pour Se mettre plus à portée de la Steig. Ce poste trés intressant à Cause du Vorarlberg — et autant que Celui de Kunckel, qui une fois en possession des francois, romproit toute Communication de l'Oberland avec le Gottshausbünd — Vous n'avez pour vous en convaincre que voir la Carte geographique. —

J'attends de votre amitie une reponse à cette Lettre et à quelques articles des precedentes, que Vous n'avez pas voulu toucher dans la Votre du 19. Septbre. — Je vous confesse sincerement, que l'Idée d'etre à charge, ou vouloir avoir la mine d'un homme empressé me retient dans les Bornes de la modestie et de la prudence, qui me deffendent d'importuner Son Exellence par mes Ecrits. je desire d'etre emploié et d'etre utile Et pour repondre, il faut absolument avoir des Instructions — ajoutez y encore le Zèle, qui m'anime pour me Conformer et agir entierement d'après les volontés de Son Exellence. — Je Vous repette ma priere de Vous intresser en faveur du Brave Faßbinder — il seroit domage de perdre un tel homme du service de S. M. — il ecrit Bien, et solidement, Sa Conduite y repond.

Schon am folgenden Tag bestätigt Hotze die Mitteilung vom 29. September:

Hotze an Müller.

(30. September 1798).

Hochwohlgebohrener Herr!

Daß die Franzosen würklich schon in Ragaz eingerückt sind, so wie ich gestern die Ehre hatte, Sr. Exellenz dem Herrn Minister Baron Thugut zu melden, hat sich nun vollkommen bestättiget. — Auch haben selbe inzwischen St. Gallen mit 4000 und Roschach mit 1000 Mann besetzet — ingleichen ein Piquet

von 40 Mann Infanterie und 20 grüne Husaren bis Rheineck vorgeschoben. Ebenso haben sie von der andern Seite einen starken Posten bis Vetis vorrücken lassen.

Dieses Vetis ist auf dem äußersten Grenz-Punkt der Schweiz gegen Graubünden, auf dem Passe Kunckel genannt, und wegen dem Zugang nach Reichenau, ebenso, als wegen dem Umstand einer der wichtigsten, weil durch die Behauptung desselben, der Obere Bund von dem Gotteshaus Bund gänzlich abgeschnitten ist. — Daß die Absichten der Franzosen einzig und allein gegen Bündten gerichtet sind, kann nunmehr eben so wenig bezweifelt werden, als die Gefahr, in welcher sich dieses Land befindet, da die Feinde eher Meister davon werden können, ehe die kaiserlichen Truppen im Stande sind, daselbst einzurücken. — Ob jedoch die Franzosen sogleich ihre Absicht ausführen, und Bündten feindlich anfallen? oder ob sie in ihrer gegenwärtigen Stellung an der äußersten Grenze den Zeitpunkt abwarten werden, welcher den dermahligen Verhältnissen eine veränderte Gestalt geben wird, darüber will ich nicht urtheilen. — Indessen kann Ihrer Einsicht und der besitzenden Landeskenntniß nicht entgehen, daß in Betracht der noch herrschenden guten Gesinnung in diesem Lande, es für unsere Sache äußerst nachtheilig wäre, wenn der französische Einfall früher geschähe, als der Beistand des Kaisers daselbst angelangt ist — weil dieses Zuvorkommen die jetzige Stimmung zu unserem Nachteil verändern würde.

Pardonnez cher ami, que je me sers cette fois de la plume de mon adjutant, je suis entouré des Emmissaires et Emigrés, qui tous demandent du secours et de l'assistance, je n'ai à leur donner que des faibles Conseils — en les renvoyant à la sacrée parolle de S. M., qui leur etoit declarée par le ministre B. Cronthal. Venez ici — mon bon ami — voir de vos yeux, et vous trouverez le danger plus grand, qu'on ne le suppose — peutetre à Vienne — ou faites en sorte, que le Prince d'Orange soit envoié — mais avec des Instructions bien prononcées — car ni le general Auffenberg ni autre a une ordre pour regler la Conduite Militaire. — Mes respectueuses Obeissances à S. Exell.

Je vous embrasse et suis de toute mon ame à Vous

Hotzé.

In diese Zeit fällt die für Hotze demütigende Ernennung des Feldmarschallieutenants Graf Heinrich von Bellegarde zur Leitung der Angelegenheiten in Graubünden, auf die doch Hotze bestimmt rechnen durfte. Es war das Werk Thuguts, der Bellegarde besonders begünstigte. Allerdings suchte man Hotze die bittere Pille zu versüßen durch folgenden Brief:

Müller an Hotze.

Mon General,

Je suis chargé de la part de Son Excellence, de Vous dire, que l'arrivée de Mr. le Comte de Bellegarde ne doit point Vous inquiéter comme une marque de quelque changement dans les gracieuses intentions de S. M. à Votre egard: Au contraire j'ai à Vous renouveller l'assurance qu'au cas d'une guerre Vous serez, comme Vous en fûtes prévenu avant Votre départ chargé du commandement des troupes de S. M. destinées d'agir du côté de la Suisse. Mr. le Comte de Bellegarde, chargé de prendre une connaissance exacte de l'etat des choses dans ces quartiers, trouvera sans doute les renseignements les plus interessants dans les notices que Vous avez eu occasion de recueillir, et que Votre zèle pour l'avancement du bien de la cause commune Vous portera à lui communiquer volontiers: Je puis Vous assûrer qu'on Vous en saura très-bon gré, et que l'on y reconnoitra cette façon de penser et d'agir qui Vous a merité à un degré eminent la confiance de Sa Majesté, ainsi que de son Excellence.

J'ai l'honneur d'être avec la consideration la plus parfaite.

Mon General,

Votre très-humble serviteur
et bien veritable ami.

à Vienne ce 7. Oct. 1798. J. d. Müller.

P. S. Son Excellence, après avoir lû ce que je viens de Vous ecrire, mon General, m'a ulterieurement chargé de Vous temoigner sa reconnoissance particulière des notices interessantes que Vous Lui avez fait parvenir en diverses occasions; Elle rend une justice parfaite à Vos sentiments, et se tient très-persuadée que Vous n'avez jamais qu'approuvé la resolution de S. M. de ne pas eclater inutilement et avant le tems.

Die Antwort Hotzes auf diesen kurzen Brief lautet:

Hotze an Müller.

Wangen le 19. Octbre 798.

J'ai bien reçu — Mon cherissime Ami — la lettre, que le Lieut. gnrl. Bellegarde m'envoya de Feldkirch — je Vous en ai toute la reconnoissance Et Vous proteste, que rien peut faire changer la perseverance dans mes principes et la patience d'attendre le moment ou je peux servir utilement les Interets de S. M. L'Empereur Et obeir ponctuellement les ordres, que S. Ex. B. Th. veut me Confier. —

Au moment ou je voulois finir ma lettre d'office à S. Ex. un Courier de Feldkirch m'arrive avec la nouvelle, que les francois du Coté d'Urslen, Canton Uri — sont entrés à Tavetz en Grisons dirigeant leur marche vers Dissentis — j'ai sur le champ envoyé mon adjutant au Cte Bellegarde m'informer si cet Evenement est une infraction à la paix, que dans ce Cas je suis pret à me mettre à la tete des trouppes autrichiennes, qu'on fera marcher Et rassembler autour de moi. Les Grisons prets à deffendre leurs foyers. — j'ose croire que S. Ex. Vous fera connoitre le Contenu de ma lettre Et les dispositions provisoires, que je croyois necessaires — Vous me dispensez de la repetition ayant à donner des Instructions indispensables aux personnes, que je fait partir dans l'instant aux petits Cantons et autre part. il ne me reste qu'a Vous prier d'accompagner S. Ex. St.[1]) à son depart de Vienne ou la guerre sera declarée — on a besoin de Vos talents — de Vos lumieres et de Votre Patriotisme — je Vous prie d'assurer S. Ex. St. de mes Respects et de ma veneration — ainsi qu'au Prince Abbe de St. G. — Je Vous embrasse de toute mon ame et suis

Votre ami

Hotzé.

Schultheiß Steiger war inzwischen in Berlin zur Überzeugung gelangt, daß alle seine Bemühungen, die preußische Regierung zu einer energischen Politik zu bestimmen, nutzlos seien; von Thugut aufgefordert, war er nach Wien gekommen.

---

[1]) Steiger.

Vom 2. November ist endlich wieder ein kurzes Schreiben Rovéréas an Müller vorhanden, welches einer Sendung an Steiger beigelegt war:

Rovéréa an Müller.

2. 9bre 98. Je mets sous la protection de votre couvert Monsieur et bien cher ami, le paquet inclu pour notre très respectable. Comme bien surément il vous en fera part et que même il aura probablement besoin de vos yeux pour le déchiffrer, je ne vous repêttrai pas son contenu. — Veuillés insister aussi bien que lui qu'enfin on nous tire d'incertitude. — La Bombe est prête à crever dans tous les points. — Soyés très certain que la Souabe est en ce moment un sol fort mobile. —

Malade et surchargé d'écritures je finis en vous disant mille chôses de la part du général et de la mienne avec instantes prières de ne pas nous oublier tout à fait.

Votre tout dévoué R.

Am 10. November folgt ein grösseres Schreiben:

Rovéréa an Müller.

Wangen 10. 9bre 98.

Nos arrière neveux liront peut-être dans quelque chronique qu'un historien de ce tems aussi laborieux que le Tacite Suisse le fut de nos jours, aura tiré de la poussière: Il y eut à Wangen deux exilés Suisses qui y ayant été oubliés y finirent leur Carrière .. etc. .. — Car je vois bien que c'est le sort qui nous attend, et qui assurément ne nous prépare pas une brillante place dans l'histoire, si ce n'est dans celles des martyrs d'une S^{te} croyance.

Voila un long mois écoulé sans avoir eu un signe de vie de nos Patrons par Excellence. — Monsieur l'avoyer est-il malade ou est-il parti? — Et vous mon bien cher ami, avés vous donc totalement renié et Votre général et Votre serviteur? L'un et l'autre commencent de bonne foi à le croire. — Quoiqu'il en soit, voici quelques notions fraichement reçues de la Suisse, et avant tout un avis que je vous supplie de vouloir bien donner

à notre très respectable et très cher Avoyer. — Mr. le Banneret Kirchberger que Monsieur l'avoyer desiroit avoir auprès de lui s'est décidé à partir pour se rendre ici. Il y attendra les directions de Monsieur l'avoyer. — Je le suplie en mon particulier de vouloir bien se rappeler que Mr. le Baron de Rolle est à trois quart ruiné par la révolution du Pays de Vaud, et hazarde le peu qui lui reste en cédant à son patriotisme.

Des Voyageurs rentrés depuis peu de leurs tournées rapportent: „Les françois font quelques ouvrages autour de Zurich; Le peuple y est généralement très mécontent; néanmoins les environs du Lac ont fourni quelques cents volontaires.

Bâle. Les françois en occupent les portes et se sont emparés de l'arsenal. L'on y est désolé que la ville soit prise. Le peuple de ce canton s'est prété serment de resister à la requisition. Il y avait le 2 9bre 15000 hms. de Strasbourg à Bâle qui attendaient des ordres.

Schaffhausen. La garnison est de 1500 hommes. Les villages de ce canton sont couverts de cavallerie. Le mécontentement y est général. — Il n'y a guères que 3000 hommes entre Schaffh. et Constance le long du Rhin; dont un poste assés fort à Gottlieben et l'autre moindre à Kreutzlingen, villages voisins de Constance, d'où des patrouilles viennent plusieurs fois le jour aux portes de cette ville. On croit que c'est pour empécher l'émigration de la réquisition Suisse; que l'on dit être très considérable.

Les françois pour contenir le peuple de Schaffhausen établissent une battérie près le tour qui domine cette place.

St. Gall et terres du Prince. — Il n'y a que 200 hms. à St. Gall et 150 à Roschach. Le peuple de toute cette partie est très bien disposé, et a des armes.

Appenzell. Encore armé; Le Rhoden intérieur très bon; la majeure partie des réformés aussi. — Le Toggenburg trés bon. — Il n'y a point de françois dans cette partie.

Schwitz. Tout est parfaitement disposé, hormis quelques Mrs. — Quoique désarmés ils ont encore environs 1500 carabines et quelques cartouches. Il y a 500 françois dans tout le pays.

Uri. Est rempli de françois qui passent le St. Gottard, il y en avait 2 m. le 1er 9bre depuis le lac à la Steig. Ils vexent le peuple, qui est désarmé, mais toujours bien disposé.

Underwalden. L'Obwald. mauvais. Le Nied-Wald toujours parfait; ils ont 500 carabines cachées. Il n'y a que 50 françois dans ce canton. — Les habitants de ces trois cantons prient Dieu que l'Empereur déclare la guerre, ils assurent qu'ils sont prêts à se sacrifier de corps et de bien pour sa cause, ne fut-ce que pour ne pas rester sujets des françois. Car ils disent à présent qu'ils voyent bien que le Directoire les a vendus à la france.

Lucerne. La Ville mauvaise, la campagne généralement bonne. — Il y a fort peu de françois. — Le D^{re} a demandé 1200 sacs de blé à Berne, et le 2 pr. mille de toutes les fortunes, en attendant les impositions.

Tous les prisonniers ou à peu près ont été relâchés.

Zug. Très bon à quelques Mrs. près. — point de françois.

Glaris. Bon surtout la partie catholique, excepté les messieurs. N'est pas désarmé. Il y a 1500 françois. Tout le peuple des cantons ci dessus, est averti et disposé de tomber sur les françois au moment où les hostilités entre les troupes autrich. et françaises commenceroient. —

Soleure. Ci joint la proclamation du préfet pour la requisition.[1])

---

[1]) Diese in Abschrift beiliegende Proklamation lautet:

Freiheit. Gleichheit. Der Regierungsstatthalter des Kantons Solothurn an seine Mitbürger.

Solothurn den 23. Weinmonat 1798.

Bürger!

Der hervorspringendste Zug im Karakter des biedern Schweizers ist Vaterlandsliebe, die Folge davon seine Lust und sein Eifer, für das Vaterland die Waffen zu tragen. — Ich weiß, daß längst schon mancher von meinen wackeren Mitbürgern dem Augenblick der Wiederbewaffnung und der Errichtung eines Helvetischen Militairs, mit muthig und ächt patriotisch klopfendem Herzen entgegen sah. Es ist schön, groß und edel, seinen eigenen Heerd selbst beschützen zu wollen.

Bürger, die allgemeine Errichtung eines Schweizerischen Militairs ist ein weitaussehendes Geschäft, das Zeit und Weile, und wohlüberdachte, abgewogene Maasnahmen und Anordnungen erfordert. — Mittlerweile wird aber doch vielleicht bald ein auserwähltes Korps oder piquet in hiesigem Kantone organisirt werden. O! Ich müßte mich sehr irren, oder es gibt viele unter meinen jungen, wackeren Mitbürgern, die begeistert von Waffenlust, den Arm ausstrecken möchten nach Säbel und

Pays de Vaud. Le Dir^{re} de Lucerne a fait assurer que ce canton ne seroit soumis à aucune requisition. Néanmoins les hommes ont tous refusé de se rendre sur la place d'armes malgré l'ordre qui en avoit été donné, et partout le peuple crie qu'il ne veut point d'usages nouveaux. — Les jeunes gens partent en grand nombre.

Là comme dans tout le reste de la Suisse le peuple en masse desire ardement la guerre. — Il passe toujours considérablement de françois pour l'Italie. — La principale force des françois est de Bâle à Sargans, et dans le canton d'Uri. — Je ne crois pas qu'en tout il y ait plus de 18000 hommes. — Les soldats françois disent publiquement que leur pain de munition est un pain de punition et que leur république est une ruine publique.

à Berne plusieurs résignés commencent à essayer de secouer l'écaille de boue dont ils s'étoient cuirassés. Mais tout cela, à quoi nous mènera-t-il, si tout s'appaise et tout s'oublie. — Je vous le demande?

Mais pour que vous puissiés me répondre sans vous impatienter de ce que nous nous impatientons il faudroit que vous eussiés gouté comme nous bientot cinq grandes mois des charmes du séjour de Wangen. Vous ne songés pas que ce petit Capoue nous perd; non pas les sens si vous voulés, mais peut-être

---

Gewehr, und ihre Wangen entglühen von höherem Roth. Es soll ein treffliches Korps werden; keinen Verheirateten, und keinen, der über 25 Jahr alt ist, darunter. —

Jetzt, bitte ich Euch nur, meine theuren Mitbürger, laßt Euch nicht irrige Begriffe beibringen, durch Leute, die es unredlich mit Euch und unserem Vaterland meinen! Schon in mehreren Kantonen existiren organisirte Schweizertruppen. Sollten wir, die Wir doch Kinder des nämlichen Vaterlands sind, zurück bleiben wollen? — Seid versichert, die Einrichtung eines piquets in hiesigem Kantone, hat keinen andern Zweck, als uns nach und nach aufs neue zu gewöhnen und heranzuziehen, wieder selbst die Erhalter der inneren Ruhe und Sicherheit unseres Vaterlandes, und starke Beschützer desselben zu werden. Vaterlandswohl also ist der einzige Grund und die einzige Absicht. Wer Euch die Sache in einem anderen Lichte darzustellen sucht, meinet es böse. Horchet Ihm nicht! Gruß und Bruderliebe. Der Regierungsstatthalter des Kantons Solothurn.

Zeltner.

l'esprit; il se rouille et se casse ici comme l'acier dans un caveau. —

Vous avés reçu mon estaffete du 2. — Mon papier m'oblige à finir. — Nous présentons nos respects à S. E^ce^ Notre respectable et à son Excellence par Excellence, si Elle daigne encore se rappeler de nous. — Croyés que quoique je grogne un peu, je vous aime, vous honore, comme toute ma vie je chérirai la cause de ma Patrie. — J'attends de Mr. l'avoyer une réponse positive pour Mr. Kirchberger.

In diesen Tagen langte Schultheiß Steiger, den Hotze und Rovéréa noch in Wien vermuteten, in Augsburg an, um nun die eigentliche Leitung der altschweizerischen Propaganda zu übernehmen. Er schreibt am 13. November:

Steiger an Müller.

Augsp. le 13. Nov. 1798.

Monsieur,

Me voilà a Augsburg apres un voyage heureux mais penible. Je ne me suis point arreté a Salzburg comme j'en avais le projet. Ma santé fort travaillée par mon mal ordinaire la Collique et le Bruit de mouvements qu'avoient occasioné en Suisse la Conscription, me faisoient desirer d'arriver le plutot possible.

Les Lettres que j'ai trouvées ici, comme celle du prince abbé de S. Gall, ne parlent néanmoins d'aucun mouvement, mais bien de l'extreme mecontentement, que cette Conscription et les mesures du directoire helvet. pour l'Effectuer excittoient partout. —

L'Emigration des jeunes gens augmente chaque jour — c'est un mal; ce sont autant de soldats que nous perdons. — On ne pourroit y remedier, qu'en rassemblant ces Emigrés quelque part et en les organisant en Corps militaires. — Mais ou et sous quel nom les rassemblerons nous? et qui payera, l'Angleterre s'étant, comme de raison, prononcée, de ne point faire d'avance, jusqu'a ce que la guerre soit decidée.

Ce qui va augmenter encore la Fermentation en Suisse, ce sont les Impots organisés sous le nom du Conseil legislatif

Helvét. par les Comissaires françois. — En consequence et pour en presser la Levée — tous les preffets et chefs d'administration ont été appellés a Lucerne pour le milieu du mois. — Il sera difficille, d'arretter longtems des gens impatients et qui souffrent !

En attendant les francois font circuler en Suisse, que l'occupation des Grisons s'est faitte d'accord avec le directoire francois. — Le Genéral Schauenburg l'a fait publier a la Tete de l'armée. Ce miserable Subterfuge Vous prouve Monsieur l'Embaras extreme du directoire francois et combien peu il est en mesure. — Il fait néanmoins entrer a ce que me disent les Lettres d'aujourd'hui dans la Valtelline et le Comté de Chiavenna.

On ne peut scavoir au juste le nombre des Troupes francoises en Suisse. Il en passe beaucoup en Italie et au Montblanc pour contenir les provinces meridionales: cela fait, que temporairement ils sont en force; mais je doute que le nombre excede 30 — a 35000 h. — On m'ecrit, qu'il n'y a plus de grains pour les nourir au dela de 15 jours. Il faudra l'arracher aux paysans, et cela ne se fera pas, sans qu'il y ait de sang rependu. —

Il est beaucoup de gens de Schweitz et Unterwalden refugiés en Grisons. Je leur ai fait obtenir quelques secours pecuniaires. Veuillez je vous supplie les recommander a la Protection de Son Excell. Mr. le Baron de Thugut et lui presenter en meme Tems l'Homage de ma vive reconoissance et d'un devouement, qui ne finira qu'avec moi meme.

Tout semble Monsieur inviter S. M. Imp et R. et les puissances a frapper, les peuples paroissent n'attendre partout que ce moment, pour se lever et se venger des Brigands qui les ont trompés et seduits. Mais ils se lasseront d'attendre — la Belgique en est un Exemple! la laisera-t-on perir — et effrayer les autres peuples? —

Chaque Jour l'Horizont s'obscurcit dans l'interieur de la France et on n'y paroit pas moins impatient qu'au dehors de se voir par une guerre etrangère mis en Etat d'entreprendre quelque chose d'essentiel. — Tout annonce la chute prochaine de l'Edifice révolutionnaire, si on ne laisse pas aux factieux le tems et le loisir de l'etayer.

On ne peut surtout Monsieur finir trop tot ce Congrès de Rastadt qui degrade l'Allemagne, comme le Blocus d'Ehrenbreitstein l'avilit!

Cesser. toute Conference et negotiation jusqu'a ce qu'il soit... et une declaration ferme et precise sur cet objet peuvent sauver l'honneur de l'Empire germanique. — Il ne faut pas oublier, que la Rive gauche cedée, les francois jouent sur le velours!

Je viens de recevoir une Lettre de Mr. Escher, que j'aurai l'honneur d'envoyer a Msgr. le Coadjuteur des que j'y aurai repondu pour l'y joindre.

Agréez Monsieur, avec votre Bonté ordinaire, les sentiments de reconoissance, d'attachement et de la plus distinguée Consideration, avec lesquels j'ai l'honneur d'etre

Monsieur Votre très humble et tres obeissant serviteur

Steiger.

P. S. Comme je ferme ma Lettre, je recois de Suisse la nouvelle, que l'on fait marcher de force la Conscription du mont Terrible pour les Pays bas, qu'on va la pousser dans le meme But dans la Suisse — et qu'on fait marcher des troupes de ce quartier avec celerite vers la Meuse et l'Escaut.

Vom 9. November ist eine Antwort Johannes von Müllers auf den kurzen Brief Rovéréas vom 2. November und auf die Sendung an Schultheiß Steiger, die wegen der bereits erfolgten Abreise des letztern von Wien durch Müller geöffnet worden war, erhalten:

Müller an Rovéréa.

Je vous renvoye, mon cher Colonel, cette lettre à S. E., que d'après le contenu de l'enveloppe j'ai cru avec raison devoir ouvrir, Mr. l'advoyer etant dejà parti. Je l'ai mise sous les yeux de M. le B. de Th. Msgr. le Coadjuteur l'a porté à Mr. le chev. Eden et l'a montrée aussi à Mr. Crauford; l'importance du contenu l'exigeoit.

Vous ne devez pas vous plaindre, qu'on vous laisse dans l'incertitude, alors que vous savez autant que nous, quant à la Suisse, S. M. Elle même, Mgr. le Duc Charles et Mr. le B. de

Th. ont témoigné à notre cher et vénérable A. la perseverance la plus ferme dans les principes que nous pouvons désirer; mais ils l'ont tous prié de s'employer de son mieux pour que rien se fasse isolement. Nous sommes convenu qu'il ne devra pas s'y faire la moindre levée de bouclier avant l'entrée effective des troupes de l'E. annoncée par une proclamation ou un manifeste imprimés. Les explosions prématurées sont si dangereuses, qu'il n'y a pas de comparaison avec le desavantage, s'il y en avoit, d'éclater huit jour plus tard que l'arrivée des troupes. J'ai eu la plus grande peur, qu'un bruit (dont dans les pays populaires il s'en repand encore plus et avec plus d'assurance que dans les autres) comme si les hostilités avoient commencées dans les Grisons, n'ait produit quelque mouvement, qui n'avoit encore fait que des malheureux. Il est donc de la plus stricte nécessité de s'en tenir à cela absolument. Vous comprenez bien que des ce que les fait seront prêts à éclore, on ne manquera pas de vous en faire part; la Cour y sera aussi intéressée que vous même. Je n'ai pas besoin de vous dire, combien il est nécessaire de n'en continuer pas moins à tenir le bon parti préparé, et qu'il y a ces deux choses à lui dire: on est déterminé à vous sauver; et tenez vous prêts pour le moment dont vous serez averti.

Il est inutile que je revienne à vous prouver ce que vous savez aussi bien que moi, que la partie même la plus essentielle, n'étant pourtant pas le tout, le moment en question, dépend de choses qui ne tiennent pas aux événements de la Suisse seulement. Je suis persuadé, qu'avec du sang froid vous vous convaincrez aisement vous même, que ce seroit une chose affreuse pour le bon parti, si nous ici avions la bêtise de commencer avant de nous savoir en état de bien finir, de façon à nous voir forcer par la première diversion qu'on nous feroit en Allemagne, de retirer les troupes de la Suisse, de nous couvrir du Lech ou même de nos montagnes d'Autriche, en abondonnant vous tous à la merci de l'ennemi. Mais croyez, qu'on ne dort pas; qu'on n'oublie rien, pour se préparer et pour hâter le moment; le cas peut survenir plutôt qu'on ne s'y attend.

J'en viens au sujet particulier de votre lettre. Sans doute, il ne faudra pas laisser notre bon peuple forcer de se prêter à l'enrolement des françois. Nous en sentons et tout l'incon-

venient et l'extrême avantage, qu'il y aurait d'avoir cette forte émigration, soutenue, même organisée et préparée. Mais vous voyez bien, que ceci tient à l'Angleterre. On a parlé de la manière la plus forte à Sir M., mais je vous avoue, que la seule espérance que j'ai (et faiblement) est que ses rapports peut être produiront quelque chose. D'après ce qu'il dit encore, il ne paroit pas, que sa cour sente la nécessité de fournir de quoi préparer les événements. Il semble, qu'elle croit nous forcer par là d'agir plutôt que nous croyons pouvoir le faire, et il est bien naturel que cela ne réussira pas. Car il ne s'agit pour nous de pas moins que de l'existence, et il s'agiroit pour eux tout au plus du risque de quelques 100000 liv. St., qu'au surplus ils pouront, si la Suisse n'est pas rétablie, retenir sur les argents qu'ils lui doivent. Mon unique espoir seroit un mémoire fort de choses, montrant l'extrême importance de l'affaire, que Mr. l'advoyer rédigeroit avec cette éloquence que lui dicte l'amour de la patrie et du bien public, et avec lequel il enverroit en Angleterre soit vous, soit Langenberg, et cela sans perdre un moment. Alors l'émigration d'abord trouveroit du soutien; puis, si on vouloit l'organiser on en composeroit des corps nationaux, qui (pour avoir des lieux de rassemblement) auroient l'air d'être au service impériale, où le Général Hotze pourroit les accoutumer à la tactique et à la discipline et d'où, dèsque la guerre se fera ils se détacheroient comme armée helvétique et agiroient appuyés, s'il le falloit, d'un corps plus ou moins fort, pour la délivrance de la patrie. Si on ne veut pas cela, du moins qu'on donne de quoi subsister à ceux qui émigreront. Ce sont là mes idées; elles ne m'ont pas été dictées, et en ce moment je ne peux même les lire à Mr. de Th., mais je les lui ai particulièrement proposées en divers temps, et suis sur, autant qu'on peut l'être, qu'elles seroient praticables. En peu de semaines il pouroit y avoir une réponse de Londres; en attendant chacun se soutiendra seul et à l'aide d'amis, comme il pouroit; il y aura peu de nos émigrés qui ne portent pas avec eux de quoi vivre frugalement, pendant peu de semaines.

Au reste j'ai peine à croire que notre directoire de Lucerne vienne à bout de son armement si tôt et comme il le croit outre la résistance qu'il trouvera, c'est que pour entretenir, pour rendre

mobile une troupe, il faut des ressources qui lui manquent tout à fait. Et ne dites pas qu'il se jettera au premier jour sur la Souabe; il ne le fera que lorsque les françois voudront la guerre (ils savent que l'on s'en prendroit à eux, ou qu'on tomberoit sur ces gens avec des forces à qui ils auroient peine à résister sans eux). Or jusqu'ici je ne vois pas encore que cette volonté soit bien prononcée; l'affaire des Grisons eut pu en donner une occasion; mais on sait bien, aussi en France, ce que ce seroit que des échecs, toujours possibles, et je croirois plutôt (j'en serois faché) que l'ardeur du citoyen Ochs pourroit se trouver bientôt un peu ralantie par quelque lettre de Paris même. Cela est du moins plus probable que l'arrivée des Tresors de T. dans la Suisse, pour aider à nos s., d'armer 20,000 h. d'un peuple qu'on s'était donné tant de peine à désarmer.

Une seule chose dans votre lettre m'a extrèmement frappé, et elle a fait le même effet sur les autres (on en a été étonné prodigieusement) c'est le passage où vous dites que plutôt que d'entrer dans les troupes de l'E., sans former des corps particuliers, ils préféreroient de s'assujettir à ce gouvernement tirannique qu'ils voudroient détruire. Y avez-vous bien songé mon cher colonel? Je vous proteste sur mon honneur, d'abord, que personne pense à leur proposer d'entrer dans les troupes de S. M., et vous vous rappellerez que ci-dessus j'ai eu moi-même l'idée des corps nationaux. Ainsi ce n'est pas là, ce qui m'a étonné, mais que l'aversion du joug infame qui écrase la patrie, soit si légère, que la plupart aimeroient pourtant mieux s'y assujettir, que de faire une chose, que tant de millions de Suisses ont fait jadis à tout moment, d'entrer dans un service étranger où même il n'y eut pas de régiments avoués. Je ne vous dirais pas, qu'il y auroit une version plus singulière, qui seroit que les Suisses détestassent tellement le service et qu'ils aimeroient encore mieux celui des cit. Ochs et la Harpe. Choisissez laquelle est la véritable; aucune n'est pour encourager à faire bien grand cas de telles gens. Pour ma part, je suis si peu de leur avis, que je préférerois de servir le grand Turc et le Shah de la Perse et le Sherif de Maroc. Imaginez qu'elle impression une pareille chose doit faire.

Ne croyez pas que nous ne sachions point ce qui se trame

pour semer le désordre en Souabe; d'ambitieux avocats, des demi-savants pleins de vanité et des fous voudroient faire aussi à leur patrie le don qui a si bien réussi à la Suisse; quand les françois feront la guerre, ils en profiteront tant qu'ils pouront. Mais aussi s'ils sont battus, cette vermine sera écrasée. Ainsi j'y reviens toujours: préparons nous à les battre. C'est aussi ce qu'on fait.

En ce moment on me donne l'assurance que Sir M—n (Morton) écrira très bien pour le soutien de l'émigration et que son organisation en un corps commandé par le gl. Hotze, denominée armée auxillière des Grisons, ou bien Regiments suisses au service de l'E. — en un mot mon idée — lui plait beaucoup. Je croirois que le mémoire de l'A. Steiger à L. Granville décideroit.

Je suis, soyez en bien sur, à vous par tous les liens de l'estime et de l'amitié.

A Vienne 9. Nov. 1798.

Am 6. November hatte Schultheiß Steiger den Obersten Rovéréa von Wangen nach Augsburg berufen. Von dort aus antwortete Rovéréa auf den vorangehenden Brief:

Rovéréa an Müller.

Augsbourg 17. 9bre 1798.

Monsieur l'avoyer me remet votre lettre du 9., Monsieur et très cher ami. S. E. répondant à ce qui concerne les mesures à prendre je me borne à ce qui m'est personnel.

1. Il semble par la première partie de votre lettre que vous craignés que je provoque, ou que je cherche à provoquer une explosion en Suisse. Veuillés vous rappéler le projet de travail [1]) que je vous communiquai en Juillet, et duquel je ne me suis jamais écarté. — Lors de l'entrée des troupes Autrichiennes, époque où l'on pouvoit se croire très près de la rupture, Monsieur le général Hotzé me chargea de donner de sa part une instruction aux chefs de la partie occidentale de la Suisse, dont j'envoyai la copie le 19. 8bre à Monsieur l'avoyer. L'article 7

[1]) Siehe I. Teil, p. 32 ff.

portoit: „Il est expressément recommandé à Ms. N. N. de se borner jusqu'au moment où il recevront de la part du général un avis positif de la rupture, à faire avertir qu'on se tienne prêt, et à n'ordonner ou tolérer aucun rassemblement auparavant.“ Lorsque ces Mess. écrivirent leurs craintes rélatives à un soulèvement à cause de la requisition, il leur fut enjoint en outre d'empêcher tout paysan de rien faire contre les françois qui put les autoriser à commettre la moindre vexation. Les mêmes ordres furent donnés en même tems dans toute la Suisse. — Je ne vois donc pas en quoi peut m'aller l'exhortation de considérer de sang froid le danger d'une explosion avant que S. M. I^ple^ puisse nous soutenir. J'ai senti ce danger depuis le moment où notre révolution s'est opérée et ma conduite a je crois été conséquente.

2. On a été prodigieusement étonné du passage de ma lettre du 2. portant, que je croyois que la majeure partie des Suisses qui auroient émigré, préféreroient retourner chés eux, à entrer au service de S. M. I^ple^, si on le leur proposoit, sans y former des corps particuliers. — Ce qui vous prouvera que je ne suis pas si outré dans mes conjectures, et qu'au contraire l'évenement par fois les justifie, c'est qu'ensuite d'une proposition du genre de celle que je présumois, un chef du travail écrivit le 7. de ce mois, (cinq jours après le départ de mon estaffette) „quant aux jeunes Suisses émigrés pour se soustraire à la requisition, j'ai voulu les engager à aller à . . . . Mais dans la crainte qu'on les y obligea à entrer dans les Régiments Autrichiennes, ils ont préféré retourner chés eux, et ceux qui avoient des moyens de subsister ont préféré rester dans un Village de la frontière.“ — Mais ce qui m'étonne moi, c'est que l'on puisse trouver cette répugnance si incroyable et surtout l'interpreter comme vous le faites. Elle a une cause simple qui ne demande aucun commentoire: il s'agit de paysans, qui ne voyent les chôses que sous un seul point; ils voyent leur Patrie asservie, malheureuse, et veulent contribuer à la délivrer; pour cela ils craignent de se séparer les uns des autres et de s'en éloigner, imaginant que si les secours étrangers qu'on leur fait espérer leur manquent, ils peuvent y supléer par eux mêmes, tant qu'ils auront la faculté de se réunir. Et ils sentent qu'ils

ne le pouroient plus s'ils s'engageoient isolément dans un service étranger quelconque. Voila ma version; je suis surpris que l'on ait pu me supposer l'une des deux que vous établissés dans votre lettre. — Veuillés je vous supplie faire part de cette explication et du fait qui la précéda, aux personnes qui ont partagé votre extrême étonnement. — Au demeurant, l'émigration est au moins suspendue par l'amendement qu'à fait le Directoire de Lucerne à la Requisition, qui pour le moment se réduit à un avertissement aux jeunes gens de 18 à 25 ans de se tenir prets à marcher, avec assurance que ce ne seroit jamais pour sortir des frontières.

En échange les craintes d'une explosion augmentent tous les jours; le moment où l'impôt sera proclamé sera très critique. C'est surtout les cantons de Bâle, Zurich, Schaffhouse, Soleure, Berne et le Pays de Vaud que l'on redoute de ne pouvoir contenir. Il y existait récemment trois projets sans connexion entr'eux, l'un desquels tendant à se défaire de tous les citadins membres des administrations, pour n'y avoir que des campagnards, a été découvert et les chefs arrétés. Les deux autres que nous cherchons à empêcher sont de s'emparer de Berne et de Soleure et d'égorger les françois qui se trouvent dans ces cantons. Le plus conséquent est de faire main basse sur les autorités de Lucerne, et de chasser les françois sans secours étranger; j'ai recommandé à nos messieurs de tenir la main à ce qu'on ne le tentat pas.

Si Monsieur le Colonel de St. Julien n'avoit pas envoyé à Vienne le N° 7 de la Gazette officielle de Lucerne, je vous l'aurois procurée. — J'espère que le petit mésentendu qui a eu lieu n'altèrera ni l'amitié, ni la confiance que vous avés bien voulu m'accorder. — Je présente mes profonds respects à Son Excellence, et suis avec des sentiments invariables

Votre tout dévoué

R.

Schultheiß Steiger hatte sich mit Rovéréa nach Friedberg ins Hauptquartier des Erzherzogs Karl, der kurz zuvor den Oberbefehl über das österreichische Heer am Lech übernommen hatte, begeben. Auf den persönlichen Wunsch des Erzherzogs

verfaßte Rovéréa nach seiner Rückkehr nach Augsburg am 18. November eine Denkschrift über die Lage in der Schweiz, von welcher er einen schriftlichen Auszug an Müller schickte und die er später in extenso in seine Memoiren aufgenommen hat.[1])

Am 20. November schrieb

Steiger an Müller.

Augsburg 20. 8[bre 2]) 1798.

Monsieur.

Mr. de Roveréa arriva ici en meme tems que votre lettre. Je lui remis la copie de votre Reponse, qu'il n'avoit pas recue encore, lors de son depart de Wangen. — Je joins Monsieur sa Reponse, qui n'est relative qu'a ce qui le regarde personnellement. — Je me contenterai donc de vous faire quelques reflexions sur la depeche, qui m'avoit ete addressée.

Elle a essentiellement pour objet l'Emigration des jeunes Gens, qui fuyent la Conscription et la Fermentation que l'Impot decreté en Suisse et dont la Levée paroit etre, a l'ordre du Jour exité dans notre Patrie. — L'un et l'autre de ces objets méritent dans les Circonstances actuelles la plus grande attention et quelques mesures!

L'Emigration paroissoit d'abord devenir tres considerable, et en l'encourrageant trop facillement par des subsides Elle eut faitte des Progrès rapides! Elle continue toujour, mais plus insensiblement. Il ne faut neanmoins qu'un Evenement imprevu pour lui rendre une tres grande activité; dans l'état d'oppression, ou est la Suisse cela peut arriver d'un moment a l'autre; il ne faut donc pas perdre un instant pour prendre a l'avance des mesures convenables, affin, d'eviter dans toutes les hypotheses de se trouver dans l'Embaras et dans l'anxiété.

Vous pensez Monsieur, d'après les Reflexions des Personnes, auxquelles Vous communiqué la Lettre de M. de Roveréa qu'il faudroit dans un memoire à Mylord Grenville insister sur l'urgence, d'organiser des a present un Corps militaire de ces

---

1) Mémoires II, p. 36—52.

2) Offenbar verschrieben, statt 20. November.

Emigrés qu'on rassembleroit dans les Grisons et sollicitter a cet effet des secours de la Bienfaisance de S. M. B. — J'en ai conferé avec M. Tindal chargé de la Partie, qui concerne la Suisse. Il avoit reçu les memes avis sur l'Emigration et de tout coté on lui demandoit des Subsides. Il m'a paru croire qu'un memoire seroit inutile; d'autant plus, qu'il etoit authorisé a se pretter a ce qu'on pouvoit raisonnablement desirer a cet Egard, meme avant la declaration formelle de la Guerre, pourvu qu'Elle fut irrevocablement decidée et qu'il pût en donner l'assurance à sa Cour; qu'en consequence il n'avoit jamais refusé, ni ne refuseroit sous cette Reserve les subsides qu'exigeroit cet objet d'autant plus que l'argent qu'il livreroit alors, ne seroit qu'une avance — argent qui non seulement seroit totalement perdu, si la guerre ne se faissait pas, mais qui auroit servi encore à rendre plus malheureux ceux qui auroient quitté leur Patrie pour entrer dans ces corps, en leur otant tout Espoir de retour chez Eux et en laissant leurs familles exposées aux Persecutions et aux vengeances. — Au reste, M. Tindal s'est chargé Monsieur de faire passer a Lord Grenville un Etat circonstancié de la Situation actuelle de la Suisse, ainsi que les objets et les Resultats de nos Conferences sur ses besoins actuels ce qui aidé de ses Reflexions et des bons offices de S. Ex. Mr. le Chevalier Eden fera plus d'effets qu'un memoire quelconque que je pourrai faire. — J'ajouterai encore que le gaspillage de tout genre, les frais frustraires, les faux freres et les traitres ne peuvent que difficilement etre evité dans une fermentation qui se feroit sans que la guerre fut certaine et decidée.

Quant à la Fermentation, Elle est à son comble dans toutes les parties de la Suisse! La Conscription des jeunes Gens à la veille d'une guerre, l'Impot dont les pressants besoins du Gouvernement helvetique et la crainte d'une Insurrection prochaine et inevitable font hater la Levée et la rigeur, augmentent d'un Instant a l'autre le mécontentement des peuples. — L'Insurrection de la Belgique qu'on cherche a leur cacher et qu'ils n'iggnorent pas, l'esprit actuel de l'interieur de la France qui ne respire qu'apres le Retabl[issement] de son Roi legitime que le Peuple francois met en oposition avec le Gouvernement actuel, sa haine pour le Regime revolutionnaire, qui ramène naturelle-

ment toutes ses Pensées vers l'ancien Regime; cet Esprit repandu en Suisse par les Francois Eux memes donne a la Fermentation, qui y regne chaque Jour plus de force et me fait craindre au moindre mouvement une Explosion prematurée. —

J'ai vu sur cette revolution qui se fait maintenant dans les Esprits en France des Rapports d'autant plus frappants qu'ils sont tirés en grande partie des relations faittes au directoire meme par ses agents dans les Provinces. — Si on peut y adjouter foi, comme je le pense, la genéralité ou du moins la grande Majorité du peuple en France ne redoute rien autant qu'une Paix, qui donneroit au directoire les moyens d'employer les Troupes pour le subjuguer de nouveau et de recommencer ensuitte la guerre avec plus d'audace et de Ferocité. Mais comme tout cela est etranger a la Suisse, je n'entre en des plus grands details sur ces objets dont je ne vous parle Monsieur que comme d'une chose qui peut influer sur une Explosion que nous devons chercher a prévenir jusqu'au moment, ou les secours seront a portée.

Je dois ajouter que par nos derniers avis les Troupes francaises en Suisse n'excedent guere le nombre de 18000 h., j'ignore celles qui sont cantonnées sur le Haut-Rhin. — Dans cet Etat des choses ou l'Edifice revolutionaire menace ruine de toute part et qu'il ne s'agit plus que d'accellérer et assurer sa chute, en multipliant les Embaras et l'anxiété du directoire effrayé par une guerre vigoureuse qu'il n'est ni en Etat ni en mesures de soutenir, qu'il cherche visiblement a reculer surtout depuis l'occupation des Grisons — seroit il possible que l'on songea a faire une Paix dont les suittes deviendroient sous tous les Rapports dans ces Circonstances desastreuses pour l'Europe entiere et destructives pour l'Empire Germanique en particulier et dont les Circonstances fatales se feroient sentir — lorsque la Contrerevolution seroit faitte et la monarchie retablie en France!

Laissera-t-on perir ces braves Belges, sans les secourir? ne seroit ce pas oter aux autres peuples subjugués toute confiance pour le present et l'avenir dans les secours des puissances du Continent? ne seroit ce pas enfin decourager l'Interieur de la France — qui trop pressée encore par le Regime de la Terreur croit ne pouvoir etre delivrée de ses tirans qu'a l'appui d'une Guerre Etrangere?

Et quel Reproche les Puissances auroient Elles a se faire, si laissant au directoire tout le temps necessaire, pour raffermir son pouvoir chancellant, Elles se verront assaillies avec plus d'acharnement que jamais par les Brigands renforcés de ces memes peuples si cruellement abondonnés, dans le moment ou ils imploroient des secours et des vengeances!

Et doutera-t-on que cela n'arrive, si par des Paix ou des armistices illusoires que les nations apprecieront a leur juste valeur on perd ces moments precieux que la Providence offre maintenant a la sagesse des souverains de l'Europe?

Mais aussi longtems qu'un Congrès partiel, qui ne fait que nourir l'inquiétude et entretenir l'Esprit revolutionaire ches les Peuples, existe, je n'espere rien; rien du tout. —

La saison est bien avancée pour faire la guerre, mais cela empeche-t-il de la declarer, empeche-t-il de rompre un Congres que l'insolence des ministres francois, le Blocus d'Ehrenbreitstein et tant d'autres infractions auroient deja du dissoudre il y a longtems.

Un Congrès general qui rassemble toutes les Puissances seul peut donner une Paix solide et durable a l'Europe, trop longtems avilie par une troupe de factieux qui ne se soutiennent plus que par des Crimes, des Prestiges, excès et leur jactance.

Excusez, je vous prie, ces reflexions que m'inspire la Proximité de ma Patrie si ignominieusement opprimée et celle de la France, le Foyer infernal des trames qui agitent les Nations et troublent l'univers. —

Veuillez, je vous supplie, offrir l'Hommage aussi vrai que respectueux de ma venération et de ma reconnaissance a L. E. Mess. le Baron de Thugut et le cheval. Eden, ainsi qu'a Monseigneur le Coadjuteur, les illustres Protecteurs de ma Patrie et les miens.

Agréez avec mille excuses pour la longueur enorme de ma Lettre, les sentiments inalterables de mon devouement et de la haute consideration, avec lesquels j'ai l'Honneur d'étre

Monsieur Votre tres humble serviteur

de Steiger.

P. S.[1]) l'Ecrit insolent, publié dans une feuille helvetique, qui s'imprime sous la Protection du directoire remplie d'invections de tout genre contre S. M. I. R. et ses projets sur la Suisse est deja connu a Vienne; il a été envoyé au Genéral d'Auffenberg pour l'y faire passer.[2]) Il seroit, je crois, urgent de charger ce genéral de demander satisfaction de ce libelle infame; mais il faudroit que sa requisition fut faitte a Vienne et qu'Elle contint quelques Expressions rassurantes pour la Suisse; nous la ferions circuler avec profusion dans l'interieur. — A son appui, nous ferions de notre coté circuler une Brochure sous le nom de Lettre d'un Grison a un Suisse.

An demselben Tage richtete Hotze von Wangen aus einen Brief an Joh. v. Müller, in welchem er sich mit aller Entschiedenheit gegen die Bildung eines schweizerischen Emigrantenkorps und die Umtriebe der Emigranten überhaupt ausspricht:

Wangen le 20. Nobre $\overline{798}$.

Mon Bien cher et très honoré Ami!

Mon silence depuis le 19. Octobre, ou je vous addressois ma derniere lettre[3]) — etoit involontaire, je n'avois plus des nouvelles intressantes à Vous Communiquer, les Evenements en pays Grisons devenoient de jour en jour avantageux tant par l'occupation meme que par les Ordres et les distributions de force militaire du L^{t} gnl. Cte Bellegarde. — La Suisse ne fournissoit rien d'intressant, mais à l'heure je dois Vous prevenir d'un plan, dont le Commissaire Weyss me parla deja à son retour de Vienne, et auquel j'objectois mes Idees — il s'agissoit d'inviter les Suisses à emigrer et former d'eux un Corps national sur les frontieres helvetiques. l'Experience a suffissement prouvée dans cette guerre, que l'Emigration est nuisible au pays meme, elle a evidement prouvée, que ces Corps d'Emigrés enregimentés

[1]) Die Nachschrift enthält zuerst eine Empfehlung für einen Marquis de Vienne, einen französischen Emigranten, die wir übergehen können.

[2]) Dies bezieht sich auf einen Artikel von Zschokke. Siehe den Brief Steigers vom 30. Dezember 1798.

[3]) Siehe p. 21.

et organisés furent plutot a charge de l'armée operante et augmentoit le nombre de nos Enemis par les Excés, l'Indiscipline et les vengeances particulieres auxquelles ils se croyent authorisés, portant le nom de francois et combattant pour leur Cause. Telle fut en abregé mon Opinion que je detaillois plus encore au Commissaire de Weyss — il sembla entrer dans mes vues et mes raisons — depuis le retour de l'avoyer Steiguer et Pr. St. Galle, il paroit que ce projet est de nouveau arretée. le Colonel Roverea, qui depuis quelques jours est allé le joindre me mande hier, que S. Ex. le Baron Thugut et le Ministre Anglois sont convenus de preparer sans delais le plan d'un Corps de trouppes reglées Suisses à la Solde d'Angleterre — je viens d'ecrire à Son Exellence le Ministre Baron Thugut sur cet objet non pour m'y opposer, mais uniquement pour repressanter les inconvenient d'une telle Entreprise — je veux me soumettre aux Lumieres de mon Superieur — Et ne demande que des Instructions possitives dans une operation, qui pourroit produire des Effets contraires. Personne ne desire plus que moi le Bonheur Et la delivrance de la Suisse, le sacrifice de quitter une Armée de reserve, que j'avois l'honneur de Commander alors — les souffrances d'un Incognito de dix mois me l'attestent — mais j'ai la Certitude, que le recouvrement de l'independance et du Bonheur helvetique ne peuvent s'effectuer que par la puissance etrangere, qui s'y melera, je voudrois donc que les Suisses fussent tranquilles chex Eux, jusqu'au moment ou cette puissance etrangere passera sur leur territoire — precedée de manifestes persuasifs, energiques Et lesquels expriment distinctement la volonté du Souverain, qui s'intresse de leur Bien-etre; Si je ne serois tant eloigné de Vienne je desirois y venir — ne fusse-t-il que pour un Jour Et pour m'abboucher avec Vous. Nos Emigrés Suisses[1]) — j'en excepte le seul avoyer Steiguer, qui est la perle de la Nation — ressemblent aux francois Emigrés comme deux goutes d'Eau — chaqu'un tourmente son Esprit pour

[1]) Mit diesem Urteil über die schweizerischen Emigranten stimmen die Bemerkungen Johann Georg Müllers in den Briefen an seinen Bruder überein, so im Briefe vom 20. Februar und vom 9. Juni 1799. Siehe Haug: Der Briefwechsel der Brüder J. Georg Müller und Joh. v. Müller p. 169 und 178.

accoucher d'un plan de sa tete Et en les ecoutant de sang froid on decouvre dans chaque Individu un interet particulier, qui le maitrise; pardonnez moi cette digression en faveur de la verité, qu'elle contient, Et de l'utilité que Vous Mon Ami — en pourrez un Jour tirer.

Je m'impatiente d'avoir de Vos nouvelles Et de l'accueil, que S. E. accorda à ma Lettre. Je Vous salue et Vous embrasse Et ne cesse d'etre sincerement et loyalement

Votre Ami

Hotzé.

Schon 2 Tage später schrieb Hotze folgenden Brief:

Hotze an Müller.

Wangen le 22 nobre 798.

Mr. de Roverea, qui est à Auguste, me communique dans ce moment Votre Lettre que Vous lui addressates le 9 de ce mois [1]). Je ne peux resister à l'empressement de Vous embrasser Mon Bien cher Ami — Et de Vous remercier son contenu, j'y vois Et Sentois trait pour trait le Loyal et Bon Suisse, que je reconnoissois en Vous — Vous scaurez par ma lettre d'hier et celle d'Office à S. Ex. — que nous sympathisons parfaitement sur l'organisation des Suisses Et sur la bonne Methode à delivrer la Suisse de ses oppresseurs — je ne dissimule pas, que j'etois souvent ennuyé et chagriné de travaux Contrerevolutionaires, des Intrigues à motiver l'Emigration Et d'en composer un corps national avec cette imprudente reflexion de n'y mettre que des Suisses, vû l'aversion qu'on avoit pour le service de l'Emp. [2]) Cette opinion est si generale parmi ces soitdisants Chefs, que je me trouvoit souvent dans le Cas à leur dire des verités dures — ces gens semblent n'avoir porter de leurs maisons que cette portion d'Esprit, dont chaqu'un se croit doué, en laissant la froide raison — la prudence chex Eux — j'en excepte toujours le respectable Avoyer. Si on ne motive par des Insinuations secretes Et inconnues à moi l'Emigration, je suis persuadé

---

[1]) Siehe p. 30 ff.

[2]) Diese Bemerkung richtet sich vor allem gegen Rovéréa.

qu'elle sera bien mediocre, puisque le directoire helvetique Et les Authorités des cantons n'osent pas user de rigueur contre les requisitionnaires — mais si contre toute attente, elle seroit nombreuse, il faudroit alors les diviser par Numero Et chaque numero ne devoit surpasser le nombre de 100 hommes. — Bern p. Ex. auroit 4 jusqu'a 100 numero — les autres Cantons à proportion plus ou moins — on observeroit de n'admettre aux numeros que les habitants du meme Canton — il faut rigoureusement eviter d'en faire des Soldats de parade — toute Organisation se doit borner à leur apprendre de Courir à l'assaut — d'enflammer leur patriotisme, de les soulager efficacement par les manœvres des trouppes reglées — telle est mon Idée, je l'ai hautement prononcée à Rov. et Weyss — mais on veut des regiments reglés — disciplinés et organisés — peut etre on se tourmente deja l'Esprit à chercher dans les Almanacs genealogiques quelque Paul II qui les recevra aprés avoir perdu par leur propre Imprudence la Patrie. —

Son A. R. l'archiduc est à Fridberg, j'aurois desiré me presenter à Elle, mais mon Incognito Et la Couleur de l'habit, que je porte, ne me le permets pas.

Je crains beaucoup — mon Ami — que les francois se retirent de la Suisse et ne laissent aux habitants que les yeux à pleurer leurs sotises — dans ce cas — mais ça est dit amicalement à Vous — je croirois necessaire, que S. M. I. fasse entrer un Corps de trouppes pour eviter le desordre Et l'animosité des deux parthies Et sous cet Egide faire travailler à une Constitution vraiment helvetique — une Constitution, qui assurera le Bonheur de la nation entiere sans laisser aux francois cette influence Et preponderance, qu'ils avoient jusqu'à present. Huningue doit etre rasé. Sans cela la Suisse reste toujours dependente de la france — il suffit aux francois d'avoir Neuf Brisach pour forteresse limitrophe; il faut battre le fer, quand il est chaud Et les choses sont depuis la paix de Campo Formio si sublimement, si ingenueusement menées, que la paix generale apportera ces lauriers à la maison d'Autriche.

Adieu Mon cher — ne riez pas de mes reflexions politiques, si elles ne sont pas applicables, elles partent du moins d'un fond des sentiments honetes.

Je vous prie de presenter ma soumission à Son Exell. et me recommander à Sa bienfaisante protection. Je vous embrasse et suis de cœur et d'âme

à Vous

Hotzé.

Die Antwort Müllers auf die beiden letzten Briefe lautet:

Müller an Hotze.

Mon très cher Général,

J'ai reçu vos deux lettres du 20 et du 22. Mr. le B. de Thugut ne m'a pas encore parlé de celle d'office; il étoit en ces derniers jours extraordinairement occupé. Je crois que ce que Rovérea vous a mandé de la formation de Corps suisses, est un més-entendu. Du moins je n'ai pas ouï parler d'une pareille convention entre notre cour et celle de Londres. Rovérea me manda qu'il y auroit une émigration très considérable et qu'il s'agissoit de savoir qu'en faire. Naturellement on ne peut pas empêcher d'émigrer ceux qui ne veulent pas s'enrôler. Mais qu'en faire, si, comme Rov. paroissoit le croire, il en étoient venus des milliers? Il falloit de l'argent pour leur donner la subsistance: et l'Angleterre seule pourroit le donner. Il falloit qu'ils fussent quelque part et qu'on pût les préparer militairement. Cela n'eut pu être qu'en les faisant entrer, comme Régiments Suisses (quoique soldés par l'Angleterre) au service de S. M. Alors on eut pu vous les remettre, etc. Au reste j'ai dit bien positivement à R. que c'étoient *mes* idées, et que je n'en avois pas pu parler au B. de Th. — Maintenant l'émigration, comme je l'avois prévû, n'est pas si forte qu'on le disoit. Ainsi il n'y aura pas besoin de toutes ces choses; on trouvera moyen de tenir ces gens dispersés, et si, comme M. l'Advoyer me le dit, Tindal les assiste un peu, on pourra filer le tems jusqu'au dénouement de la crise. J'ignore également quand celui-ci aura lieu et comment. La seule chose que je sais c'est que la Cour est toujours dans les meilleurs principes et qu'on prépare. Le Cap. Hentzi que vous connaissez et qui me charge de vous présenter ses respects, a été aujourd'hui à l'audience de S. M. Elle lui a dit entre autres choses, qu'il pourra être très utile *en*

Suisse. Quand H. parla du congé de deux mois qu'il a, S. M. lui répondit: „afin vous partirez dès qu'on aura besoin de vous", ce qui lui a fait penser que cela pourroit être avant les 2 mois.

Je suis entièrement de votre avis qu'il ne faut ni encourager l'émigration ni, moins encore, des explosions, et qu'il faut éviter soigneusement la formation d'un petit Coblence. Quant aux explosions, s'il y en avoit qui seroient liées avec l'insurrection Belgique et qui se communiqueroient aux mécontents d'Italie, il faudroit, sans doute, les favoriser, mais sans les exciter le moins du monde; même il est plus sûr qu'il n'y en ait pas. Je ne parle que du cas où il y en eut par l'effet de l'effervescence des peuples impossibles à contenir. Alors même je vous conseille en ami, de n'y prendre aucune part sans ordre, et sans être sûr d'être approuvé par la Cour. — Ne vous impatientez pas, mon Général; cela est difficile, je le sens moi-même; mais je sens aussi que les prétendues lenteurs ont leurs bonnes et fortes raisons, que j'ai expliquées à satiété à nos bons messieurs, mais qu'ils sont sujets de mettre en oubli. —

Soyez bien sûr (et je vous parle sans aucune réserve) qu'il n'y a — humainement parlant — de salut pour notre pauvre patrie que dans la Cour Imp., et qu'on ne sauroit avoir plus de tort qu'en montrant à celle-ci de la méfiance, du mécontentement, ou une prédilection pour les vues particulières de quelque autre Cour. Aucune autre y a un intérêt aussi évident: Faites avec l'Angleterre quelqu'arrangement par rapport aux provinces Belgiques, et laissez lui le Cap, dèslors elle ne continuera pas la guerre pour la Suisse. Donnez aux Prussiens quelqu'arrondissement considérable, et ils se consoleront de la chûte des cantons. Il n'y a que l'Autriche qui ait un intérêt majeur à l'indépendance et tranquillité de cette frontière; rien ne sauroit l'en dédommager.

Je pense comme vous que l'abandon de la Suisse par les Français en feroit un coupe-gorge à moins que la Cour veuille prendre en mains le rétablissement des lois et du repos de ce pays. Alors les gens bien-pensants n'auront rien de plus pressant ni de plus important à faire que de prier S. M. d'envoyer en Suisse et un corps de troupes et un Commissaire ou un Ministre pour les appuyer dans la grande affaire du rétablissement de

l'ordre. Soyez bien sûr, mon G[l], et de mon amitié inaltérable et de l'énergie et de la pureté de mes principes dans la cause de la patrie, de mon souverain, et de mes amis, et que je négligerai aucune occasion pour les prouver. — Je vous supplie de dire à R. que j'espère qu'il ne prend pas pour un plan de M. le B. de Th. l'idée que j'ai donnée comme la mienne au sujet de la formation, si l'émigration avoit été forte. Cela me compromettroit prodigieusement, si le B. de Th. pouvoit croire que je donne *mes* idées pour *ses* vues, sans en avoir aucun ordre.

Je suis, etc.

à Vienne, ce 1. Dec. 1798.

Je viens d'avoir un entretien avec S. E. au sujet de votre lettre d'office. Les personnes qui s'employent pour le rétablissement des affaires de la Suisse n'ont qu'à prendre avec les Anglois les concerts qu'ils voudront, et préparer le mieux qu'ils croiront pouvoir le faire, les moyens dont en temps de guerre on devra faire usage. Nous ne nous y mêlons pas à l'heure qu'il est. Mais quand la guerre aura lieu, on donnera plus ou moins de moyens d'étendue aux opérations à raison qu'on trouvera plus ou moins de moyens préparés pour en assurer le succès. C'est ce que vous pourrez dire, mon très cher général; cela m'a été dit bien expressivement.

Am 4. Dezember schrieb

Müller an Steiger.

Vienne 4. Dec. 1798.

Très-honoré Seigneur Advoyer.

Je dois à Votre Excellence mes remerciements les plus sincères pour deux excellentes lettres qu'Elle m'a adressées sous le 13. et le 20. Nov.[1]) On ne peut pas nier que d'exciter une émigration afin de former quelque part en Suabe un petit Coblence, ne fût une mesure presqu'aussi absurde que d'encourager des mouvements qu'on n'auroit aucun moyen sûr de soutenir. C'eût été autre chose si l'émigration se faisoit d'elle-même, et

[1]) Siehe p. 28 u. 37.

si l'explosion, combinée avec celles des peuples egalement disposés, étoit l'effet irrésistible de l'indignation et de l'impatience publique. Alors, seulement, celle-ci eût pu embarrasser les ennemis, et celle-là donner lieu à quelque arrangement pour en profiter. Je n'ose souhaiter d'explosion; il me paroît trop difficile qu'elle acquière de solidité, à moins d'intelligence jusqu'ici inconnues avec les Belges et les Italiens et les mécontents de France. Mais si l'émigration s'étoit faite (d'elle-même, je le répéte) j'avoue que je n'eusse point été faché de la voir organisée selon l'idée que j'avais exposée dans ma lettre à Mr. de Rovérea. Il me paroît important que, quand la guerre éclatera, on ait à *offrir* quelque chose à ceux qui doivent appuyer la délivrance de notre patrie. De cette manière elle se feroit plus complettement, peut-être en général avec plus de sureté. Ce point de vue ne me paroît pas tout-à-fait indigne de réflexion pour ceux qui désirent vivement le rétablissement de la Suisse. Il me paroit que Mr. le B. de Th. lui-même pensoit que cela seroit fort utile : mais il ne veut s'ingérer à diriger les négociations de V. E. et des autres défenseurs de la bonne cause de l'Helvetie avec l'Angleterre. Je vois seulement que ce qu'on fera pour notre patrie sera en quelque proportion avec ce qu'elle ou ses citoyens les plus distingués par leur patriotisme se trouveront en état de faire pour elle et pour la cause commune, lors de la déclaration de la guerre. — Quant au moment de celle-ci, je n'ai pas de certitude. Il y a des gens, que V. E. connoît, qui loin de se borner à vouloir decidemment rester hors de jeu, trouvent bon encore, de répondre des méfiances et d'occasionner des mésentendus toujours très-nuisibles. La seule considération qui me console de ces retards, c'est qu'ils privent le Directoire fr. du prétexte d'étouffer les mécontentements dans l'interieur par l'enthousiasme qu'il sait exciter par l'apparence de quelque attaque de l'indépendance ou gloire nationale. Il me paroît que ni plus ni moins il a perdu dans le courant de l'année plus qu'il eut été peut-être possible de lui arracher par une attaque prématurée. En le laissant faire on l'a brouillé avec des ennemis nouveaux et avec les peuples subjugués; la nation même a été plus convaincue de n'avoir jamais à espérer sous ce régime ni bonheur ni tranquillité.

Il ne nous reste, à nous Suisses, qu'à nous préparer le mieux possible, et à attendre les évenements. Quant au premier article, personne n'y peut plus que V. E., surtout par le crédit bien mérité que ses vertus et sa fermeté inébranlable lui ont donné et conservé auprès le gouvern. Anglois, qui seul peut nous fournir ce qui manque partout ailleurs en Europe, et sans quoi nous ne réussirons qu'imparfaitement soit à l'égard des intelligences dans l'intérieur, soit à tirer parti des émigrés volontaires. Quant-à-moi je ne néglige aucune occasion pour servir la patrie là où je suis, et où l'on est toujours très-bien disposé. — J'éprouve, il est vrai, que la patience, que la soumission des idées dont on se croit le plus convaincu à des déterminations supérieures, n'est pas la vertu dont la pratique est la plus aisée. Cependant j'entrevois le plus souvent des causes dont la connoîssance m'en facilite l'exercice; de plus, il paroît pourtant que je n'aurai plus besoin d'une dose qui dure longtemps: il y a des circonstances qui me le font augurer. Enfin, il faut convenir, qu'avec une médiocre prudence on réussit à se convaincre de la nécessité de s'en tenir, quoiqu'il arrive, étroitement attaché aux Puissances qui ont le plus d'intérêt et le plus de moyens et de facilité pour administrer à notre infortunée patrie les remèdes dont elle a un si urgent besoin.

Il est derechef arrivé un grand désastre à Buonaparte. Un Kiaya, auquel il avoit fait raser la barbe, a profité du moment où il envoya le général Desaix au Grand tribunal pour proposer un emprunt forcé, de faire éclater la colère longtemps et difficilement contenue du peuple du Gr. Caire. Desaix a péri: Buonap. a été forcé d'abandonner et le château et la ville; tandis qu'il se retiroit dans le Boulak (faux-bourg), son ennemi fit avertir le Général turc qui se tenoit dans la proximité et avec lequel il paroît que la chose étoit concertée; celui-ci marcha tout-de-suite contre lui. Il y a des lettres qui annoncent la mort de Bpte. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à Rosette et Alexandrie on est dans le même temps tombé dessus aux Fr. Le Pacha de Rhodes est à Aboukir, celui de Palestine est entré de son côté. D'après cela le dénouement de cette partie de la tragédie ne paroît plus bien éloigné. Beaucoup d'officiers, déjà auparavant,

s'étoient sauvés du Caire, et, les vaisseaux ayant été pris, ils ont été mis aux fers par les Turcs qui les traitent fort mal.

Mr. le Coadjuteur m'a prié de dire à V. E. mille bonnes choses de sa part. — Votre E. saura peut-être déjà que le Roi de Naples est entré par Arpino sur le territoire Romain, et qu'il prend par Trasinone le droit chemin de Rome. Je ne doute pas qu'il ne sache ce qu'il fait, et qu'il ne soit sûr de n'être pas abandonné. —

Je prie V. E. d'être assurée que je m'employerai pour M. le Marquis de Vienne, et Mad. de Cormoré très-volontiers; ce n'est que par accident que je n'ai pas encore de réponse à leur égard; mais je suis persuadé qu'elle sera favorable.

Dans la lettre du 20. V. E. m'en annonçoit une de Rovérea comme y étant jointe, mais je ne l'ai pas trouvée. [1])

Ein kurzes Schreiben Hotzes an Müller vom 5. Dezember 1798 enthält eine für uns bedeutungslose Empfehlung des Herrn von Rey, früher Generallieutenant der Polizei von Lyon [2]) und schließt mit den Worten:

Il n'y a rien de nouveau bien signifiant — quoique on dit depuis hier que les hostilités entre Napel et la France ayent commencées, Et quoique le général Schaumburg [3]) vient deffendre toute Communication entre Bellinzona Et la vallée de Misox — je ne peux pas encore croire à des Hostilités prononcées — mais je pense, que Schaumburg se sert de cette ruse pour former un Corps de Suisses selon le traitté d'alliance — Et le directoire à Lucerne secondera cette pétition — alors il y a deux choses à prévoir: une forte Emigration — ou une Insurrection tumultueuse et peu soutenue pour le moment. Voila mon cher Compatriotte — ou je crois que nous touchons. Je Vous embrasse de toute mon ame et suis

Votre devoué ami Hotzé.

J'espère que mes deux lettres vous seront parvenues.

---

[1]) Wie aus dem Briefe Steigers vom 30. Dezember 1798 hervorgeht, war der Brief Rovéréas vom 17. November aus Versehen zurückgeblieben und wurde erst dem Briefe vom 30. Dezember beigelegt.

[2]) Siehe I. Teil p. 70. [3]) Schauenburg.

Rovéréa war am 27. November wieder nach Wangen zurückgekehrt, wo er den Venner Kirchberger vorfand, dessen Ankunft und Mitwirkung Steiger schon lange gewünscht hatte. Am 8. Dezember schrieb

Rovéréa an Müller.

W. 8. X^{bre} 98.

Vous aurés reçu ma réfutation du 19. 9bre à Votre certaine inculpation du 9., mon cher ami; cette tracasserie est oubliée. — Je reçois votre lettre du 27.[1]) qui n'a été que onze jours en route. — Je suis bien aise que l'hommage[2]) vous ait satisfait; on est enfin parvenu à en faire une traduction qui vaille, c'est la troisième qui va être imprimée et rechauffera j'espère le ressentiment que l'on doit aux cinq petits tyrans. — Je vous envoye outre un extrait de mes correspondances de la Suisse, le rapport circonstancié rédigé par lui même d'un prévôt de Thounstetten qui pour s'être opposé à la conscription militaire dans le conseil de sa commune a du être arrété et conduit à Arbourg. Il est ici, me plait infiniment et nous sera utile. Son rapport qui est le tableau parfait de son discours vous plaira par le caractère national qu'il porte. —

Permettés moi de vous dire que vous êtes ou mal instruits ou que vous avés mal saisi l'histoire de la conscription militaire de la Suisse. Le Direct. de Lucerne voyant les obstacles qu'éprouvoit la levée de la réquisition des jeunes gens de 18 à 25 ans, l'a convertie en une conscription générale de tous les hommes ainsi que cela se pratiquoit jadis chés nous — quitte ensuite à en extraire une élite ainsi que nous le faisions aussi, à laquelle élite on a donné par avance l'assurance qu'en aucun cas elle ne sortiroit des frontières. — Malgré cela cette conscription éprouva de grandes difficultés. — Si les succès de l'insurrection du Brabant vous familiarisent avec l'idée d'une insurrection en Suisse, je ne suis pas de votre avis: je joindrai si j'en ai le tems l'extrait d'un rapport sur l'état actuel de la Suisse[3]) que j'ai remis à Mr. l'avoyer pour un général que vous pouvés

---

[1]) Dieser Brief findet sich nicht im Nachlaß Müllers.

[2]) Siehe I. Teil p. 83 und hier p. 5 u. 10.

[3]) Siehe p. 37.

deviner, qui vous prouvera ma manière de voir sur ce chapitre. — Vous saurés avant que ceci vous parvienne que l'on dit que les hostilités ont commencé de la part des Napolitaines. Autant je le souhaite, aussi peu je le crois. Je présume au contraire que cette nouvelle est un jeu joué entre Schawenbourg et nos coquins de Lucerne pour avoir un pretexte de forcer la levée de la réquisition. — Alors l'émigration ou un terrible soulèvement sont inévitables, et tant pis, très tant pis! — Je ne vous envoye pas de nouvelles de Zurich, sachant que Monseigneur le Coadjuteur auquel je vous prie de présenter mon profond respect y a un correspondant, qui met autant de détails que de circonspection et surément de justesse dans ses rapports et surtout dans ses raisonnements. — Berne se decrasse tous les jours un peu, le Pays de Vaud est parfait, l'on n'y rêve que Drapblanc.

Je vous rends mille grace pour la lettre de ma belle sœur. La disgrace des princes Kowakin, la femme de l'un étant l'intime amie de la mienne, qui nous pressoit le plus d'aller nous y établir me dégoutte de ce climat. J'en reviens à mon vieux dire: Mourir Suisse. —

Nous avons ici Mr. le Banneret Kirchberguer Baron de Rolle, il nous est d'un puissant secours, surtout à notre Vénérable. — Nous avons perdu à Soleure le Colonel Gibelin, l'un de nos meilleurs soutiens. Haller de Nyon qui a été obligé de fuir pour certain article de ses annales, a fait une réfutation selon moi très bonne du N° 7 de la Volksblatt.

Le Prince des Augustins qui sûrement a soin de donner lui même de ses nouvelles regrete je crois un peu le séjour de Vienne. — Monsieur Kirchberguer recémment arrivé d'Augsbourg m'inquiete pour la santé de Monsieur l'avoyer. Je crains vraiment que si la rupture tarde, son impatience le tue. — Mes profonds respects je vous prie à Son Excellence. — Veuillés faire part des inclus à Monsieur le Chevalier Eden, et croire à jamais à tous les sentiments de

Votre tout dévoué R.

P. S. Je reçois un avis de Thurgovie du 5. portant: „Notre petite garnison vient de nous quitter sur un ordre de Schawen-

bourg pour garnir les bords du Rhin; c'est sur la nouvelle du commencement des hostilités. L'on fait une levée de 18 ml. hommes en Suisse à la solde des françois, chaque homme aura 3 écus d'engagement. Les Régiments Suisses au service de Piémont seront joints à l'armée d'Italie, indépendants des troupes promises par le Roi de Sardaigne. — Les autorités ne savent que répondre à la demande de l'Empereur qui veut une explication claire sur la conduite que les Suisses tiendront en cas de guerre entre la france et l'autriche. — Un voyageur démocrate qui vient de parcourir la Suisse et a beaucoup vu la classe basse et moyenne, a convenu franchement avec moi qu'il a rencontré 9 mécontants sur un content. — Le Léman commence à être fatigué et le reste de la Suisse l'est de l'influence qu'ils veulent prendre dans les conseils. L'on parle beaucoup d'une maladie épidémique à Soleure."

Il y a un decrèt contre l'emmigration des jeunes gens de 18 à 25 ans portant en substance[1]: „que ceux de ces jeunes gens qui sont sortis du territoire de la république depuis l'arrété rélatif aux exercices militaires, doivent être rappelés par le Directoire. Ceux qui ne seroient pas rentrés au bout de six semaines, seroient suspendus pendant dix ans de leurs droits de Citoyen, et remplacés à leurs frais ou à ceux de leurs parents. La peine de dix ans de fers est prononcée contre ceux qui quitteroient pour s'enroler dans un service non admis. Peine de mort contre les embaucheurs. — Nous touchons bien certainement à un dénouement quelconque. J'espère qu'en bon compatriote vous serés des notres. — Nous aurons jeudi prochain un rendés vous avec notre Vénérable pour règler provisoirement quelques objets que Mons. Kirchberguer a desiré que l'on mit au net pour le cas de guerre, ou tel autre de ce genre; je vous ferai part en son tems du tout. — Bonsoir mon cher ami, j'écris depuis les heures du matin, il en est huit, je ne vaux rien pour ce métier. J'oubliois encore de vous dire que lors de la petite insurrection de Langenthal, les Soleurois viennent avertir que si l'on vouloit se déffendre l'on n'avoit qu'à sonner le tocsin et que bientôt ils seroient là, et ainsi de proche en proche.

---

[1]) Siehe Strickler: Aktensammlung III, Nr. 125, p. 708 ff.

Ein kurzer Brief Müllers an Hotze vom 12. Dezember 1798 enthält ausser einigen persönlichen Angelegenheiten nur wenige allgemeinere Bemerkungen:

La Cour part le 26 pour la Moravie, où S. M. assistera aux manœuvres des Russes qui dèslors marcheront sans retards ulterieurs. — Le Gl. Chatelard est ici et me paroit fort bien. Cela fait plaisir à tous ceux qui aiment voir prospérer les gens à talent qui pensent bien. — Vous aurez sçu les esclandres de Bonaparte; elles sont bien réelles et importantes; mais leur etendu ne nous est pas encore tout à fait connue. — Je suppose que Vous apprenez plûtôt que nous la marche de l'insurrection Belgique. On dit qu'on leve la tête aussi sur la rive gauche du Rhin. (Peu à peu cela s'approchera des Suisses.) Il y a des gens qui croyent que ce seroit le moment où jamais, d'agir. Pour moi qui n'aime pas à critiquer ce dont je ne sais pas la raison, je me tiens persuadé que l'inactivité apparente de la Cour en a des bonnes; mais je serois bien aise de les voir cesser. Je suis tout à Vous, cher et excellent general!

à Vienne ce 12. Dec. 98. J. d. Muller.

An demselben Tage schrieb

Steiger an Müller.

Augsbourg le 12. X^bre 1798.

Monsieur.

Je Vous rend mille graces pour le Passeport, que Vous m'avez envoyé pour mes amis; Veuillez, je vous prie, presenter a S. Ex. Mr. le Baron de Thugut avec l'Homage de mon plus profond Respect celleci de ma plus vive Reconnoissance! — Vous m'annoncez Monsieur, l'Entrée de l'armée Néapolitaine sur le territoire de Rome et les lettres d'Italie nous apprennent l'occupation de Livorne par les mêmes troupes sous les auspices de l'Amiral Nelson. — Cela prepare des Evenements plus importants et je pense avec Vous Monsieur, que le Roi de Naples n'auroit pas si brusquement recommencé la guerre sans la Certitude d'une puissante protection et de secours assurés et a portée. — Voila donc la premiere Etincelle de l'incendie, qui va enfin

consumer cette horrible Revolution, qui désole depuis si longtemps le monde et qui, dans ce moment encore, dechire avec la furreur du Tigre, notre infortunée patrie. —

Vous me prechez Monsieur, la patience. J'en fais autant, vis à vis de mes malheureux Compatriotes! Mais Vous scavez qu'un Peuple qui souffre et ne voit pas de terme a ses maux, est prêt de se livrer au desespoir! Il ne voit dans la patience que la durée de son malheur — le danger ne l'effraye plus, et l'abime meme, qu'il voit alors s'ouvrir sous ses pieds, n'est plus a ses yeux qu'une delivrance! c'est le Cas ou la Suisse va bientot se trouver!

Je scais bien Monsieur, que l'Interet et les vues des puissances protectrices ne scauroient se regler sur un seul point, qu'ils doivent se combiner sur l'Ensemble et que leurs plans doivent embrasser tout l'Horizont politique. — Je conviens Monsieur, que la france a sous tous les Rapports infiniment perdu depuis quelque tems, soit en forces réelles soit en force d'opinion! — L'Envahissement de Rome et de la Suisse sans la moindre provocation laissoit voir a découvert l'Esprit de Rapine, de Brigandage et les principes destructeurs du gouvernement français, et lui avoit d'autant plus nui dans l'opinion des peuples que l'Evenément du 18. Fructidor l'avoit dejà sensiblement ebranlée. — La terreur seule en arretoit les suittes! — Mais l'Enérgie de la Grande Bretagne, leurs victoires, leur succès quasi sans exemple en Egypte, en Irlande, sur la Mediterrannée ont dissipé ce prestige de la terreur — la plus grande force du directoire, dès là ses nouvaux Enemis au dehors, ces Esperances, ce Courrage rendu au peuples envahis — et ce desir, ces vœux de la plus grande on pourroit dire immense majorité des Francois de se délivrer si les puissances leur en fournissoient l'occasion — de l'Esclavage honteux, ou les a reduit une troupe de vils Brigands! —

L'occupation des Grisons sans reclamation, l'Insurrection des Belges, qui n'a pû etre encore domptée, l'Embaras, les mesures, la Consternation du directoire, qui tous prouvent sa faiblesse reelle, me confirment tous les Jours davantage, que si, mettant cette Epoque a proffit pour tomber sur le directoire, la moitié de l'ouvrage seroit faite; un manifeste qui rassureroit et

la Nation et les armées sur l'integrité de la Monarchie et qui distingueroit la Nation d'avec ses Tyrans, previendroit, j'en suis intimement convaincu, que la guerre ne devint en aucun cas vis a vis des francois, nationale. — Je suis bien loin, toute fois, de penser, que le moment favorable soit passé; et plus loin encore, de ne pas rendre justice a la politique et la sage moderation du grand genie, qui dirrige le Cabinet de Vienne, qui ont si bien secondé les Causes, qui devoient preparer la chute de l'édifice revolutionnaire; mais plus on tarderoit maintenant et plus cette chute deviendroit fatale aux Etats environnants. Le malheureux Roi de Sardaigne en est deja une preuve. On lui declare la guerre, Il est desarmé et entre les Mains des francois. Ce ne peut etre que dans le But, de priver et devaster son pays. Quelle plus grande preuve de la penurie des Ressources du directoire et de l'Extremité, ou il se trouve reduit? J'ai comme j'avois eu l'honneur de Vous prévenir, ecrit fort en detail sur la situation de la Suisse et les Embaras, que nous donnoit dans ce moment l'Emigration prématurée des jeunes gens, qui fuyoient la Conscription. Mr. Tindal, qui étoit sur les lieux, a fortement appuyé mes reflexions et il s'est par une suitte de sa Bienveuillance pour notre Patrie pretté genereusement aux mesures convenables pour le moment et jusque a ce que la guerre soit decidement resolue.

La Suisse Monsieur, n'a comme Vous le dites si bien, d'autre Espoir de recouvrer son Independanee qu'autant qu'elle sera protegée et appuyée par S. M. I. et la Grande Bretagne, dès là ses vœux les plus ardents pour l'union intime qui influeroit si puissement sur le salut de notre Patrie et celui de l'Europe entière! — J'ai l'honneur d'etre avec la plus vraye et distinguée Consideration Monsieur

Votre tres humble et tres obeissant serviteur

Steiger.

P. S. A l'occasion des Evénements, qui viennent d'avoir lieu en Italie, je pars demain avec Mr. Tindal pour Mindelheim ou j'ai donné rendezvous a quelques uns de nos Compatriotes, pour nous Concerter secretement sur les mesures les plus pressantes a prendre dans le Cas ou l'orage approcheroit de nos frontières.

Die im Briefe Rovéréas vom 8. Dezember und in diesem Briefe Steigers angezeigte Konferenz fand am 14. Dezember zu Mindelheim zwischen Memmingen und Augsburg statt.[1]) Es nahmen an derselben teil Steiger, Hotze, Rovéréa, Eugen von Courten, der Abt von St. Gallen, der Venner Kirchberger, Landvogt Gugger und der englische Agent Talbot. Aus dem Berichte Rovéréas in seinen Memoiren ersieht man, daß die Verfechter der alten Ordnung unter sich selbst uneinig waren über einige der wichtigsten Fragen, welche zu lösen waren. Daß das Resultat der Beratungen von Mindelheim wenig ermutigend war, ist schon daraus ersichtlich, daß man es nicht für angezeigt hielt, darüber sofort an Müller zu berichten.[2]) Am 19. Dezember antwortete Joh. von Müller auf den Brief Rovéréas vom 8. Dezember :

Müller an Rovéréa.

Vienne 19. Dec. 1798.

J'ai reçu votre lettre, mon très-cher Colonel, et je vous en remercie ainsi que des pièces annexées. Je n'ai, par contre, point eu celle que vous aviez remise à Mr. l'Advoyer pour moi[3]); il faut qu'elle se soit égarée; cela ne fait rien, je savois qu'il ne s'agissoit que d'un mal-entendu, et il n'est pas nécessaire que je l'aie. En s'écrivant de si loin sur des objets qui intéressent toute l'ame, il n'est presque pas possible de ne se permettre quelqu'expression trop vive ou trop vague. Cela m'arrive aussi; plus d'une fois vous avez relevé dans mes lettres ce que vous croyiez erroné; ce n'étoit lè plus souvent que mal rendu. D'ailleur j'ai le désavantage que pendant que votre lettre court à Vienne, et la mienne à Wangen, les circonstances changent. En tout ceci (il y a de l'inévitable) il suffit qu'on se connoisse. — Vous aurez sû les nouvelles d'Italie, et vous en aurez tiré des pronostics pour lesquelles vous n'aviez pas besoin d'un fort grand effort de pénétration. Plus le moment paroit approcher, et plus je desire avec vous, qu'en Suisse il ne se commette pas

[1]) Rovéréa: Memoires II, p. 57 ff.

[2]) Siehe den Brief Müllers vom 15. Januar 1799 an Steiger.

[3]) Siehe den Brief vom 4. Dezember 1798, p. 50.

d'imprudence. Mais j'en entrevois, comme vous, la possibilité. Si, comme on l'assure, la levée de 18000 h. ne trouvoit pas les facilités que les François souhaitent, ils en pourroient venir à des mesures qui exaspereroient, cela dans un temps, où les nouvelles de Rome, d'Egypte, presque de toute part, ne doivent pas avoir affermi chez nos gens cette opinion de l'invincibilité de leurs oppresseurs — ils pourroient donc avoir une forte tentation de leur tomber dessus. Or, quelque apparence qu'il y ait d'un dénouement prochain, qui leur procureroit l'appui nécessaire, Vous sentez que je n'en suis pas à en pouvoir fixer le jour ni la semaine; et il ne faudroit pas bien de semaines pour faire beaucoup de mal à nos braves compatriotes. C'est là ce qui m'a fait fortement réflêchir sur ce qu'il auroit à faire dans le cas dessus-dit, et prendre en sérieuse considération l'une des annexes de votre dernière.

Si pareille explosion arrivoit, je croirois que Mr. l'Adv., M. le Banneret, Vous, Mr. Bourcard, M. de Langenberg, Mr. Wyss, enfin tous les gens de tête et de cœur qui peuvent être regardés comme les chefs du bon parti ne devroient pas perdre un moment, de se rapprocher au point de pouvoir se jetter en Suisse d'un jour à l'autre, afin 1) de diriger, d'organiser le mouvement, qui naturellement on doit rendre sur le champ aussi général que possible; 2) afin de modérer les excès; non qu'une salutaire terreur à inspirer aux ennemis et à leurs amis, ne fût très-utile, mais pour empêcher des cruautés et l'anarchie; afin 3) de porter nos gens à réclamer sur le champ l'assistance et la protection de S. M. Je parle *sans ordre,* mais je crois, ou plutôt je suis convaincu pouvoir compter sur les dispositions. A cela il n'y a, je le vois, qu'une difficulté: c'est la distance des lieux. C'est ce qui m'a souvent fait penser qu'une pareille demande, signée des principaux chefs du bon parti pour le cas d'événements, pourroit même être faite d'avance, pour obtenir des ordres provisoires à notre Général. Quant à ce dernier, je ne sais s'il a ces ordres; en cas que non, il ne doit pas suivre l'impulsion de son cœur pour se précipiter dans la bagarre avant de les avoir obtenus: cela pourroit déplaire, et peut-être influencer sur le soutien. Cela n'empêcheroit pas qu'il ne donne ses conseils depuis le voisinage; et n'a-t-il pas vous? En entrant dans le

pays on ne pourroit que mettre dans chaque canton un pouvoir très-grand, mais *provisionel,* entre les mains de quelques personnes quelles-quelles fussent, dont on soit *parfaitement sûr.* Telle est *mon opinion* de ce qu'il y auroit à faire si l'explosion se faisoit avant le temps. Autre chose si tout se fait regulièrement; alors il y aura moyen de tout mieux combiner.

Une chose qui est fort essentielle, c'est que nous soyons quelque chose par nous-mêmes; c'est que la Cour puisse compter sur notre coopération. Dans les conversations très-fréquentes que j'ai eues depuis peu avec S. E., je vois toujours la même volonté de nous aider, et le même désintéressement. On ne veut *rien* de nous, *rien,* excepté de la *coopération.* C'est que tout ira fort mal, quand on voudra se reposer sur les seules forces de la Cour, qui ne peut en déployer la même masse partout. C'est que notre honneur, c'est que l'intérêt de notre malheureuse patrie, son indépendance, sa sureté l'exige, le commande. C'est le moment ou jamais de mettre de côté toutes les jalousies, tout ce qui est personnel. Nous aurons de braves gens, à qui on pourra supposer vouloir en même temps placer tel et tel des leurs, vouloir se faire quelque avantage: n'importe; qu'on s'en serve, pourvû que ces vues particulières ne traversent pas celle du bien public. Oui, servons nous de toutes les passions, ce sont elles qui enflamment, qui opèrent les prodiges. N'ayons, cher C., qu'un but: la patrie. Sacrifions lui absolument tout, et surtout nous mêmes, et notre vie quand elle la demandera. Je vous supplie, je vous conjure, de répandre cet esprit; afin que dans tous les cas, de quelque manière, dans quel moment que l'on commence, le grand ouvrage marche, qu'il n'y paroisse dans les chefs du bon parti rien de faible, rien d'indécis, ni de timide, ni de louche. Faites que nous paroissions dignes de nos ayeux, dignes du nom Helv., de nos grands motifs, et de la beauté de la cause. Moi, je ne puis venir, vous le sentez, que lorsque S. M. me le permettra; mais je suis persuadé qu'elle m'enverra, dès qu'il sera évident que je puis être plus utile là qu'ici.

J'ai appris que l'on répand en Suisse que les anciens magistrats exerceroient les plus cruelles vengeances. Cela m'a fait croire que dans le moment d'action et dans la correspondance, il conviendroit de répandre des choses rassûrantes. Vous savez

que le nombre des faibles et des dupes a été infiniment plus grand que celui des coquins, qui jamais n'échapperont; car les mânes des héros d'Unterw., l'exécration de la patrie et leur conscience seront leurs bourreaux. Plus le grand moment approche, plus, mon bon ami, il convient de préparer, d'exciter, de certifier. Ne perdez pas un moment, mes amis; moi nonplus, je n'omets rien. Et encore une fois: *n'exciter* pas l'explosion, mais si elle vient *d'elle même,* faites comme je vous l'ai dit, et puis la réclamation, la demande de protection: Depuis que j'ai écrit ce que ci-dessus, *j'ai eu occasion de me rendre certain* de la bonté de l'idée. Que la réclamation soit au nom de tous les bons citoyens de l'antique Helvétie, signée comme j'ai dit, noble, touchante, propre à exciter, propre à nous honorer et S. M., le cri d'angoisse de la vertu opprimée, de la patrie aux fers! Elle pourra, si l'on veut, rester secrète encore un moment. Puis, aussi, travaillez fortement Tindal et n'épargnez pas l'argent de Berne même. Je suis pressé de finir. Adieu.

Nach der Konferenz von Mindelheim kehrten Rovéréa und Hotze wieder nach Wangen zurück, wo auch Eugen von Courten und Gugger sie in ihrer Arbeit unterstützten.

In einem Briefe vom 22. Dezember gibt Hotze einige Auskunft über die Konferenz von Mindelheim, an der er sich nur ungern beteiligt hatte.

Hotze an Müller.

Wangen le 22. Dcmbre 798.

Mon Bien cher Ami!

J'ai donné à Bourcard la lettre de la Comtesse de Kufstein, que Vous m'envoyates sous le 12 de ce mois. Bourcard est tellement malade d'une sciatique, qui lui deffend le moindre mouvement, il repondra à la Comtesse dèsque sa santé le lui permettra. — Mad. Aichelbourg n'a jusqu'à l'heure pris aucune Information du jeune homme, dont vous me parlez — auquel Vous avez donné un si flatteur temoignage — mais duquel j'ignore meme le nom. C'est d'ailleurs une plaisanterie — mon cher Compatriotte! de recommander à un homme, qui n'est que

toléré lui meme, un autre, Et qui ne se scauve que par la perseverance dans ses principes, par sa Conduitte moderée Et par la fermeté de son Caractere.

Le Lt.gen. C[te] Bellegarde passa hier ici pour retourner à Vienne, il me fit l'honneur de s'arreter un couple d'heures chez moi; je lui disois le precis de cette Conference, qui a eu lieu la semaine passée à Mindelheim — ou l'àvoyer St., le Pr. de St. Gall, le Banneret Kirchberger, Tindal et Rovérea se trouvoient — j'avois la meme invitation, Et je n'osois pas, à des instances reiterées, honnetement la refuser. — On traitta la Politique et la finance, deux Objets, dont jamais je n'ai voulu me meler; il y eut après question d'une levée en Masse et de la formation des Regiments Suisses du moment ou la guerre commencoit. On s'adressa alors à moi, me demanda une Idée et un plan provisoire pour cet objet; j'ai repondu — qu'il falloit necessairement avant de pouvoir donner une Idée juste, ou tracer un plan solide sur cet objet — connaitre bien l'Etendu des operations militaires, que la puissance etrangere, qui s'interessoit à la Cause, permettoit aux Suisses — que sans ces données il n'en resulteroit que des Conjectures — peut etre fausses et nuisibles — que je croyois actuellement de premiere necessité à convenir avec Tindal des moiens à etablir provisoirement un depot de Drap, souliers, guetres et toiles de chemises — on discuta la chose et Tindal assura les fonds pour habiller 1500 hommes dès qu'un rassemblement se fait; Roverea s'est chargé de la Commission et de la Comptabilité; je me flatte, que ce projet fut le seul de ma Competence, et que je ne me suis pas Compromis; à la fin je declarois: Incertain encore sur ma propre destinée, il ne me restoit que d'assurer ces Messieurs, que le Bonheur de la Suisse me sera toujours cher et sacré; que j'offre volontiers mes services pour le Retablissement du bon Ordre, si les Intentions de Regenerateurs de la liberté helvetique — comme je n'en doutois pas, soient toujours liées et compatibles avec les Interets de S. M. l'Empereur — On y repondit affirmativement — et je n'entrois plus dans aucun detail. —

Il est encore de mon devoir à Vous informer d'une trame en Suisse, que j'ai decouvert et dont les ramifications s'etendent par plusieurs cantons; cette societé a pour But d'emploier tous

les moiens à empecher l'Entrée des Autrichiens sur le territoire suisse, et d'eloigner l'influence de cette puissance — on s'imagine, et on fait entendre de pouvoir operer une Contrerevolution par elle meme — les vues du Chef de la société[1]) — que je connois particulierement — par sa morale et sa politique — ne sont que se mettre à la place des Ochs & Comp. — des Emissaires sont envoyés partout, on distribue des Billets anonymes, ou la force armée des francois en Suisse est evaluée à 40 m. h., tandis qu'il y a tout au plus 25 m. h. — en comptant meme chaque DemiBrigade à 2000 et un Regiment de cavall. à 500 chev. Un Tobbler de Zurich, qui merite d'etre nommé le Marat du Robespierre Zuricois voyagea les premiers jours de ce mois dans les Environs du Vorarlberg et Grisons — à son retour à Zurich — il designa tous les Generaux officiers et Regiments Autrichiens, qui cantonnent depuis Coire à Bregentz — cette infernale Societé destine un fond de 30000 fl. deposé à la Banque de Vienne — pour faire reussir les deux objets: D'eloigner les troupes et l'influence Autrichienne du territoire de la Suisse — une autre somme egale est en arriere main pour mettre hors du Jeu l'avoyer Steiguer et probablement ma personne aussi, quoique parthie de ces membres sont precisement ceux, qui ont surpris par leurs faux rapports et insinuations perfides ma Religion en me plongeant dans cette penible situation, ou je me vois evidement entre l'enclume et le marteau. Ma carriere va finir — j'en ai toutes les pressentiments — mon Bon Ami — la meilleure volonté du Monde, les sacrifices les plus grands comme les plus desinteressés doivent ceder à la trame sourde des Intriguants — il ne me reste qu'à Vous reveler le Mystere pour mieux menager vos propres Interets — je pourois Vous donner des renseignements plus detaillés, mais toutes choses ne s'ecrivent pas — Vous aimez la patrie, Vous etes à portée à lui être utile — avec cette franchise et Loyauté, que j'observois dans tous les actes de ma vie — je ne connois qu'un seul moien, qui scauvera la Suisse, qui deracinera les vices d'une parthie de la Nation et procurera à la totalité de la Nation une Existance

---

[1]) Hotze meint damit Escher von Berg. Siehe den Brief Hotzes vom 12. Januar 1799.

physique et politique — ce moien est de Donner un Chef à la Suisse — d'une Maison puissante et d'alliance auguste. le gouvernement peut d'aileurs rester fœderativ — d'une Aristocratie et Democratie modérée. Voila — Mon Bon Ami — mes sentiménts — je les soumets à Votre Jugement et à celui dont Vous jugerez apropos d'en donner Connoissance. je ne Vous parle pas des Insurections Belgiques ni de leurs Etendues ni du rapprochement à la Suisse — ces mouvements mal soutenus ne tendent ordinairement qu'à eterniser cette malheureuse guerre, ou aucun des participants à la fin ne peut rien gagner, et ou le plus probe, le plus spirituel se doit dire: je me vois trompé par des fausses Insinuations et par la versabilité du Caractere des hommes. — Je Vous embrasse de toute mon Ame.

Hotze.

In einem Briefe vom 27. Dezember 1798 antwortet Steiger auf den Brief Joh. von Müller an Rovéréa vom 19. Dezember, eigentümlicherweise ohne ein Wort von der Konferenz von Mindelheim beizufügen:

Steiger an Müller.

Monsieur.

Je recois dans ce moment Votre Lettre a Mr. de R. du 19. X[re]. Son contenu semble indiquer qu'elle est une Reponse a un Exposé Monsieur qu'on Vous a fait de la situation actuelle de la Suisse, qui Vous annoncoit une Insurection prochaine et peut être inevitable. Je me hate Monsieur de Vous detromper a cet Egard. — Le Mécontentement, la Haine, l'indignation, en un mot, toutes les Passions que Vous appellez dans Votre Lettre a notre secours, existent dans notre Patrie et sont, n'en doutez pas Monsieur a leur Comble. Mais les Moyens de les mettre en activité y manquent absolument. — Le Nombre des troupes francoises en Suisse a fort augmenté depuis quelque Tems; l'armée du H. Rhin s'appuye à sa frontiere et n'etant contenue par aucune force exterieure, Elle peut d'un Instant a l'autre, se porter dans l'interieur du Pays; le St. Gothard enfin et toutes les Vallées, qui y aboutissent, le haut Valais et les principales

Communications de l'interieur sont occupées. Une Insurection, tant soit peu imposante, est deshors au dire des Gens les plus exaltés, devenue impossible, qu'autant qu'Elle seroit appuyée par un secours effectif du dehors. Et ce secours, mon cher Compatriote, Votre Lettre tout en assurant la Continuation de la Protection de S. M. I., nous le laisse entrevoir ni certain ni prochain! Adjoutez a tout cela l'occupation du Piemont situé au Revers de la Suisse, et dont la partie meridionale tire en partie ses subsistances, et l'Effet facheux, que font sur le Peuple les bruits repandus par les francois et annoncés avec affectation par le directoire helvetique des Revers et de l'abandon du Roi de Naples, d'une Paix prochaine avec l'Empire et l'Empereur! — Comme nous n'avons aucune Donnée, nous ne pouvons pas les contredire; et ce silence meme de notre part fait du mal!

Une demande soit Reclamation en forme de la Protection et du genereux soutien de S. M. I. au Nom du Parti opprimé, ne peut, ce me semble, avoir des inconvéniants, si Elle est utile et agreable, Elle est meme honorable pour les Signataires — si Elle est acceptée par l'Empereur. Mais pour qu'Elle produise surrement l'Effet que Vous et moi desirons, veuillez, je Vous en prie au nom de tous mes Compatriotes, en esquisser le Projet; Nous la feront mettre au net et Vous le ferons parvenir dans la forme que Vous croirez, Monsieur, la plus convenable et la plus diplomatique, sans Vous comprommettre, soyez en Sur! — Vous connoissez Monsieur, les Instructions de Mr. Tindal. Il s'est jusque ici, toujours pretté avec une Genérosité, qui prouve bien et les Intentions de sa Cour et ses sentiments particuliers. Je doute fort que dans un Moment, ou l'horizont politique annonce plutot l'Eloignement que l'Approche de l'orage, il puisse se permettre des nouveaux sacrifices sans des nouveaux ordres de sa Cour! — Ces Reflexions me font redoubler mes vœux pour une Reunion plus intime entre Vienne et Londres — Elle seule, j'ose Monsieur, Vous le repetter, peut sauver mon infortunée Patrie et l'Empire, qui voit avec Effroi un Throne apres l'autre se briser! — Excusez je vous supplie, Monsieur l'extrême hate de ma Lettre — Il est 2 h. apres minuit, tems de finir. — Agréez les assurances de l'invariable attachement et de

la plus distinguée Consideration avec laquelle jai l'honneur d'etre

Monsieur, Votre tres humble et tres obeissant serviteur

de Steiger.

Augsb. 27. X^bre 1798.

Am 30. Dezember schrieben sowohl Steiger als Rovéréa an ihren Landsmann in Wien, Steiger als Antwort auf einen Brief Müllers vom 21. Dezember, der sich nicht beim Nachlaß findet.

Steiger an Müller.

Monsieur.

Ma Lettre du 27. etoit a peine partie, lorsque je recus celle que Vous m'avez fait l'honneur de m'ecrire le 21. X^bre. — Je ne Vous parleroi pas d'affaire dans celle ci. Les dernieres Relations que je viens de recevoir de Suisse confirment en plein ce que j'avois eu l'honneur de Vous marquer, surtout les Bruits d'une Paix prochaine que le directoire fait repandre dans le Pays par ses agents et ses Ecrits — A propos d'Ecrits Vous me dittes Monsieur, que Vous n'avez pas recu a Vienne les invectives, qu'un certain Koschke[1]), Grison et Redacteur de la feuille directoriale de Lucerne, y avoit fait insérer contre S. M. I. Soyez sur, Mr. que cette feuille a été envoyée a S. E. Mr. le Br. de Thugut par le Gnl. d'Auffenberg et par l'abbé de St. Gall, a Fridberg S. A. R. a de meme recu le resultat des Conferences de Mindelheim! Si vous ne les avez pas, rien de plus aisé que de Vous en faire parvenir un double. — J'ai eu un plaisir extreme, d'apprendre que Mr. d'Erlach avoit recu la Clef. Cela le mènera, j'espère a un Emplacement, pour lequel j'aurois joint mes sollicitations aux siennes auprès de S. Ex. Mr. le Br. de Thugut, si j'avois osé — dix fois je l'avois sur le Bout de la langue; toujours le Respect pour ce grand Homme m'a retenu. Veuillez Monsieur Vous charger de mon Compl. chez Mr. d'Erlach. — Il devroit maintenant donner sa demission en Baviere et demander le Congé de G^rl Major. —

[1]) Müller verbessert am Rande: Zschokke. Siehe p. 41, Anm. 2.

Demain commence Monsieur une nouvelle année, puisse-t-Elle etre plus heureuse pour l'humanité en General et notre infortunée Patrie en particulier. Vous etes bien sur, que je Vous souhaitte tout ce qui peut Vous la rendre Monsieur heureuse et interessante! Presentez je Vous supplie, si Vous en avez l'occasion a S. Ex. Mr. le Br. de Thugut et a Msgr. le Coadjuteur mes vœux aussi vrais qu'invariables pour leur Bonheur — avec l'Homage de mon plus proffond Respect. — J'ai repondu un peu tard a Mr. Escher, j'en conviens, mais ses lettres etoient si insignifiantes et paroissoient venir d'un Zuricois, qui vouloit plutot etre instruit qu'instruire et surtout faire — jusques a ce que tout fut fait. —

Mon sejour si inutile ici commence a me paroitre long. Je ballance sur le Parti a prendre ou m'approcher davantage de la Suisse ou retourner joindre ma famille a Berlin. L'un et l'autre a des inconveniants. Je suis tenté d'aller passer encore quelques semaines a Ulm. — J'ai l'honneur, d'etre avec le devouement, que Vous me Connoissez, et la plus distinguée Consideration

Monsieur, Votre tres humble serviteur

Augsb. 30. X^bre^. 1798. Steiger.

P. S. Voici la Lettre de Mr. le C. de Rov. que j'ai cru Monsieur Vous avoir envoyée — comme Elle n'etoit pas sous Enveloppe, Elle s'etoit glissée dans mes Papiers [1]).

Auch Rovéréa und Hotze wandten sich in den letzten Tagen des Jahres 1798 noch einmal schriftlich an ihren Landsmann in Wien.

Rovéréa an Müller.

Wangen 30. X^bre^ 1798.

Vu l'importance dont votre lettre du 19. [2]) m'a paru mon très cher ami, je l'ai transmise à Monsieur l'avoyer. Présumant qu'il vous répondra directement sur l'article le plus important,

---

1) Siehe p. 37 und 50.

2) Siehe p. 57.—60.

celui où vous proposés que l'on envoye à sa Majesté Impériale une demande de secours „signée des Suisses les plus marquants qui se trouvent hors de leur Patrie, je ne veux pas différer à répondre aux autres points. — Je vous expédie en même tems le rapport rédigé par lui même d'un homme des Etats du Pr. de St. Gall, et un bulletin de mon correspondant de Berne[1]. —

Sans doute nous devons nous croire très près du dénouement si longtems desiré, et nous devons tout mettre en œuvre pour que toutes les parties de notre malheureuse patrie soyent aussi en mesure que possible d'agir avec ensemble et vigueur pour coopérer à son entière délivrance dès que le signal en sera donné. — C'est où tendent tous nos soins, où visent toutes nos demarches depuis six mois, et si parfois d'impérieuses circonstances telles que la catastrophe d'Underwalden durent en modérer la marche, jamais le fil de nos opérations ne fut interrompu; j'ose dire que l'expérience le demontre. — Les rapports de tous les districts portent un caractère de conformité qui prouve que puisque les personnes qui les font ne se connoissent pas, elles doivent avoir reçu et adopté un plan uniforme. Sa base Vous le savés, étoit d'effacer dans toute la Suisse les nombreuses démarcations d'intèrets et d'opinions diverses que nécessitoit presque l'ancien ordre de choses, pour n'envisager partout qu'un but unique, la délivrance générale du joug actuel. — Il étoit entendu et fortement senti, que toute explosion prématurée n'aboutiroit qu'à agraver nos malheurs; cette condition loin de pouvoir être suprimée me semble chaque

---

[1]) Diese Beilage lautet:

Rapport de Berne. 21. X^bre^ 1798.

Les françois envoyent trois Bataillons dans le haut Valais, l'un à Sion, le second à Leuck. le 3e à Brigg. Ils ont peu de munitions et point d'artillerie. Tous sont composés de conscripts désolés de devoir marcher et mécontents de leur sort. — Le général Schawenburg qui devoit arriver hier ici, pour organiser le corps de 18 mille auxiliaires, a reçu à Bâle l'ordre de se rendre de suite à Paris, et Rapinat qui devoit partir, a eu l'ordre de rester. On s'épuise en conjectures. — Le moment est excellent, le peuple est exaspéré, et vous (c'est les troupes autrichiennes) désire on ne peut pas davantage. — Les françois perdent de jour en jour leur crédit. Si vous ne perdés pas de tems, tout est pour vous.

jour plus essentielle, par la nature des choses et la marche des évênements. — Or, j'appelle explosion prématurée, tout soulèvement qui s'opèreroit en Suisse quelque général qu'il y fut, avant que la guerre entre S. M. Imp. et la france ait commencée. —

Pour s'en convaincre, il sufit de connoitre, et personne ne connoit mieux que vous les localités de la Suisse, les nombreuses variétés de mœurs et d'habitude, et s'il est permi de se l'avouer, les antipathies mêmes qui existent depuis des siècles entre quelques uns de ses divers peuples. — Qu'un grand malheur commun à tous, les ait instantanément fait oublier, j'en suis convaincu, mais la reflexion et l'étude journalière de la position respective, et de la disposition soit colective, soit générale de nos compatriotes, ne me laissent aucun doute, que sans la présence d'un puissant secours étranger qui en impose à tous les intérets ou ressentiments divers, et ralie à un même centre les efforts de toute la masse, jamais on ne parviendroit à en former une de masse, dont l'action put être dirigée vers un seul but, et soumise à un même régulateur. — Je dis plus: c'est que depuis un mois les dangers d'une explosion que nous redoutions alors de ne pouvoir contenir ont presqu'entièrement disparus. — J'ai sous les yeux cinq rapports écrits, un de Berne, un du Pays de Vaud, un de l'Aergaw, un de Zuric et celui de la Thurgowie, St. Gall et Appenzell (que je vous envoye), et qui tous disent en résumé: l'exaspération est au comble, mais le paysan sent aujourd'hui qu'en se soulevant avant l'entrée des troupes autrichiennes, il se feroit écraser. Tant qu'on ne force pas la réquisition il imagine ou qu'il y échappera, ou qu'il y resistera, tandis que les gens sages et éclairés qui sont sur les lieux, s'accordent à présumer que si l'on y employe la force, elle s'exécutera. — Ces rapports sont journellement confirmés par ceux des voyageurs, qui ont été chargé d'observer avec soin l'état des choses. — Il n'y a pas jusqu'aux paysans fugitifs des petits cantons, qui quoique brulants d'impatience que la crise commence et leur fournisse un moyen de rentrer dans leurs cantons, disent dans leur langage: „so lang als der Kaiser üs nit hilft, es ist nüt zu machen, alles wäre vergebens.“ — De partout en échange on écrit et on rapporte, que la guerre éclate, que l'Emp. promette l'intégrité du territoire, la restau-

ration de l'indépendance et une bonne discipline de ses troupes, et selon les uns les 9/10e, selon d'autres les 7/8e et selon les plus modérés les 3/4 des hommes de tous les districts prendront les armes, tomberont sur les françois, regarderont les Autrichiens comme leurs libérateurs, et les suivront jusqu'à la paix. —

Mais d'où viens me dirés vous ce subit passage de la volonté de s'insurger sans secours étrangers, à l'espèce d'apathie que l'on remarque aujourd'hui jusqu'à ce que ce secours paroisse? Il faut principalement l'attribuer à quelques tentatives passagères, qui ont mal réussi, mais particulièrement (ce qui vous étonnera) à l'insurection du Brabant. — Observés que l'on répête au peuple de tous nos cantons, que c'est pour rentrer sous la domination de son légitime souverain que le Brabant s'est soulevé, qu'on exagère avec soin les pertes qu'il éprouve, et qu'on lui représente enfin que son souverain ne le secourt pas. — Cette idée frappe le paysan et s'imprime d'autant plus fortement dans son esprit, qu'il n'a aucune des connoissance, qui pourroient lui faire entrevoir les combinaisons qui rendent ce secours impossible. — Il ne puise donc dans cet exemple qu'une matière de comparaison entre son sort actuel, et celui auquel on lui persuade que le brabançon va succomber, et il se laisse aller à préférer un joug qu'il connoit, plutôt que de s'exposer à une oppression plus cruelle s'il tentoit de le briser. — Puis les bruits que l'on est parvenu à acréditer en Suisse de la paix de l'Empire, des prétendus succès des françois en Italie et même en Egypte, bruits très difficiles à détruire vu l'extrême surveillance des administrations contre toutes feuilles ou imprimés de l'étranger, confirme encore aux yeux du peuple la prétendue toute-puissance de ses oppresseurs. — Je sais qu'un de nos compatriotes qui se dit observateur annonce au contraire la facilité d'organiser un soulèvement général, et avoir tout prévu et tout préparé pour cela. Je veux le supposer de bonne foi, mais je le crois trompé par de faux rapports, et peut-être un peu par le feu de son imagination, or se tromper en matière pareille, est trop dangereux pour entrainer aisément les autres à son avis. Aussi le crois-je à peu près seul du sien, s'entend entre nous qui connoissons assés bien le sol que nous travaillons.

Supposons que l'explosion eut lieu; ouvrons la carte; nous voyons d'abord la ligne qu'occupent les françois de Bâle à Ragaz; nous savons qu'ils occupent les Cantons de Glaris, Schwitz, Underwalden, Uri et le haut Vallais; qu'ils occupent le Pays de St. Gall, les villes de Lucerne, Zuric, Soleure et Berne; à la verité en assés petit nombre dans la plupart des endroits; avec cela, le peuple étant ou désarmé ou mal armé, là où il y auroit le plus d'empressement à se soulever, et ces différentes parties se trouvant séparées entr'elles par les contrées les moins mécontentes de la Suisse, comment agiroient elles de concert? — Par exemple les trois petits cantons, l'Argaw, le Jurat et le haut Vallais, où le peuple paroit être le plus prononcé, auroient-ils non pas un point de réunion commune, mais seulement des communications aisées? — Puis, quelle probabilité trouveroit on de former un premier soulèvement qui dut servir de signal aux autres, et put rester ignoré seulement 24 heures des françois. — Quand les Brabançons se sont insurgés, leur pays étoit dégarni de troupes, au lieu que par la disposition de celles qui sont en Suisse, il n'est pas un quarré de vingt lieues qui ne soit surveillé. — Et enfin, en admettant encore qu'un rassemblement eu lieu, que les françois mis en fuite dans cette partie la laissassent prendre une consistance, si c'est dans le Jurat, il a l'ennemi à dos et sur le flanc gauche, et en avant vers le nord un pays, qui sera le plus lent de tous à se prononcer, et qui le sépare des Alpes. — Le mouvement partit-il des Alpes, cette même contrée, les cantons de Lucerne et Zuric, le Toggenbourg et la Thurgowie loin de le seconder entraveront probablement sa marche. — Le haut Vallais, ou l'Aergaw trouveroient plus d'obstacles encore, et si par des prodiges qui tiendroient du miracle cette réunion sans chef suprême parvenoit à se soutenir, à chasser les françois, par quel autre miracle voudriés vous arréter l'effet du ressentiment des habitants des campagnes contre ceux des villes, et bien plus la soif de vengeance des habitants du haut Vallais contre le pays de Vaud, de ce que quelques bandes de scélérats de cette contrée ont marché avec les françois pour les soumettre, et celui des brâves des petits Cantons contre les Zuricois des bords du Lac qui marchèrent contr'eux en Avril dernier? — Quand l'on pèse ces

considérations, peut-on raisonnablement se flater qu'un soulèvement suisse puisse avoir un resultat avantageux à la bonne cause avant que la guerre éclate? — Si elle éclate vous verrés mon ami qu'il se trouvera des milliers et des milliers d'anciens Suisses qui relèveront l'honneur courbé de la nation, que le sacrifice de nos vies et de ce que nous reste de Biens sera le vœu de tous. Alors l'union que vous nous recommandés avec cette chaleur digne du Tacite Suisse, l'union renaitra des cendres de la discorde; alors nous saurons à qui obéir, nous saurons quelle bannière suivre, nous saurons que nous marchons d'après un sistème tracé vers un but invariable, et j'ose croire que nous nous rendrons dignes de l'atteindre. — En attendant cette heureuse époque, il va sans dire que si le choc à lieu, nous irons nous dévouer aux derniers efforts de détresse de la Patrie; c'est à dire ceux d'entre nous auxquels il est permi de suivre l'impulsion de leur cœur. — Jusques là nous ne pouvons mieux prouver notre desir d'Union que par notre déférence aux idées et aux vues de nos chefs, et je vous assure que ce m'a été une douce jouissance que de voir combien ce sentiment étoit réligieusement observé dans les occasions où nous avons été appélés jusqu'ici à discuter les intérets communs, et les mesures que selon les circonstances ils pouront exiger, que partout, aussi bien chés les Catholiques que chés les réformés, dans les Aristocraties que dans les Démocraties, chés les Alamands et chés les françois, la vénération qu'on porte à notre respectable avoyer est le mot de ralliement, que le respect et la confiance en lui et en notre cher General, sont tels qu'on les peut désirer, et qu'on en doit augurer le plus entier succés, s'il ne tient qu'à l'unité et au dévouement. —

Monsieur le Banneret Baron de Kirchberguer qui est ici et s'occupe à mettre en pratique l'excellente théorie de Monsieur l'avoyer, me charge de la rappeler à votre souvenir et de vous faire agréer ses obeissances. —

Selon mes lettres de Suisse reçues aujourd'hui, Masséna ayant fait donner à l'ordre les avantages remportés par l'armée françoise en Italie, les troupes ont crié qu'elles n'en croyoient rien, que ce n'étoit plus le tems où elles ajoutoient foi aux nouvelles fabriquées. Selon quelques avis il y a plus de

40000 françois en Suisse; selon tous ceux qui me parviennent, il y en a au plus 30 ml. partie de conscrits. La désertion y est considérable. — Les garnisons de Zurich et Schaffhausen n'ont pas été augmentées, mais bien celle de Bâle. — Les volontaires pour les 18 m. hommes se reduisent à quelques garçons de métier. — Le préfet Tiller a été déstitué; l'on dit qu'il sera remplacé par l'un des trois personnages suivants, Tscharner des Grisons, Erlacher de Bâle ou Augsbourguer de Höchsteten. — Mes profonds respects à Son Excellence

Votre tout dévoué
Rovéréa.

Vom letzten Tage des Jahres liegt endlich noch ein kurzer Brief Hotzes vor:

Hotze an Müller.

Wangen le 31. Dcembre 98.

J'ai recu Votre lettre du 22 [1]) — mon Bien cher et Bien Bon Ami! j'espere que la mienne du même date [2]) vous sera aussi parvenu — Elle a pu vous faire connoitre les sentiments, qui ont dirigés ma conduite jusqu'a present, et qui la dirigeront dans ce moment de crise, ou chaqu'un veut juger, operer, donner ou demander des conseils selon sa manière de voir — j'ai la triste experience à oser dire, que les hommes presque generalement s'imaginent tout connoitre, tout prevoir sans qu'ils se connoissent soi mêmes — il y a déja plusieurs mois, que j'etudiois ma position sous ce point de vue et reglant ma conduite en consequence — je ne me considere que simple observateur, je ne fais — ni ne dis mot, qui puisse etre contraire aux Interets, aux vues de notre auguste monarque; les conseils, qu'on me demanda souvent, tendoient evidement a une conciliation des Esprits — à des Idées provisoires pour maintenir l'ordre dans l'Interieur de la Suisse, et de remettre les discussions majeures au tems, ou on scaura l'Etendue qu'on ose

---

[1]) Nicht in Müllers Nachlaß vorhanden.

[2]) Siehe p. 60.

esperer des mouvements populaires en Suisse, et je ne cesse à leur contester la bonne volonté et l'Interet, que les puissances auront à retablir l'ordre et l'Independance du Corps helvetique. — Voila mon cher Compatriotte — l'instruction, que je me donnois à moi et la Boussole qui dirigea ma marche — si je n'ai pu faire le Bien, que j'aurois desiré, j'eloignois quelque fois le Mal — fort heureux, si j'ai reussi à me ménager la confiance à Vienne et ne pas heurter visiblement l'opinion des Emigrés Suisses. — Je ne Vous dissimule pas, que ma position est delicate, les personnes, qui m'entourent ne sont pas toujours ce qui paroissent etre, des Inquietudes, des prejugés anciens et enracinés les poussent quelque fois trop en avant, en un mot: ils sont *françois* sans etre *francois modernes* — nous sommes trop eloigné l'un de l'autre et on n'ose pas tout ecrire — mais je me persuade, que Vous penetrez le sens de la diction. L'avoyer St. est le seul, qu'on ne doit pas compromettre dans la foule — une Explosion generale ou partielle en Suisse ne se fera pas, tranquilisez vous sur cet article, encore dernierement à Mindelheim je m'y opposois en detaillant les moiens de l'eviter. Quant à la reclamation, j'insinuois à Mr. de Kirchb. et Roverea la necessité d'un pareil acte, et je crois, qu'on a deja ecrit à l'avoyer pour cet effet. —

Si je vous parlois dans ma derniere d'un Chef pour la Suisse, je vous previens, que je n'en disois jamais mot à nos compatriotes — je touchai legerement l'idée au Lt. gnl. Bellegarde à son passage de Wangen — Si meme cette Idée viendroit à un de ces travailleurs, il faudroit bien examiner la source avant que de prononcer sur cet objet.

Je suis inquiet — je tremble jusqu'à l'arrivée des nouvelles d'Italie — Quel malheur, si le Roi de N. (Naples) succombe! — Donnez moi de vos nouvelles — je desirerois vous parler — mais comment y parvenir — je vous embrasse et suis de toute mon ame

à Vous

Hotzé.

Am Neujahrstage schickte Rovéréa an Müller ein Paket ab mit folgendem Begleitschreiben:

Rovéréa an Müller.

1. 99. Mon paquet ayant été à tard pour le courier précédent, j'y ajoute en original le rapport du pays de Vaud dont ma lettre Vous fait mention. Les renvois de la feuille jaune se trouvent à la feuille blanche. Il y a des incorections qui proviennent de ce que c'etoit partie en chiffre et tout en blanc. — Veuillés le bruler quand vous l'avés lu. — Ce rapport est d'un hommes de 38 ans qui en a passé 12 au service de Hollande aux gardes; qui quitta son état subitement en 91 pour servir le gouvernement Bernois, et s'est dès lors toujours distingué chés nous où il est devenu officier supérieur. — Il fut mis en prison enfin par ordre du gl. Brune à cause d'une lettre de moi. — Son régiment devoit joindre ma légion. Vous voyés que l'on peut compter sur des rapports semblables. — L'on m'écrit du 28. qu'il a passé ce jour là à Rolle un transport de 12 petites pièces de canon, venant de Turin à dôs de mulets avec leurs munitions, et escortés de cent cannoniers françois qui ont dit qu'ils marchoient vers les Grisons. Je suppose que c'est vers le haut Vallais. — Les nouvelles d'Italie, et le malheur du Roi de Sardaigne, consternoient tout le monde. — Recevés tous mes vœux et félicitations de nouvelle année, et pardonnées tous mes longs verbiages. — Si vous avéz le loisir de me répondre, veuillés me dire si Madame la Comtesse de Cobenzl est de retour à Vienne. Ma femme ayant eu ordre du Direct. de Lucerne de quitter la Suisse, il est possible qu'elle se rende aux pressantes sollicitations de Mad. de C. qui l'attendoit l'Eté passé en Moravie. —

J'oubliois de vous dire avec franchise si vous ne le savés déja qu'il faut être plus que sur les gardes envers et avec E. de Brg. [1])

Ein Brief Müllers an Hotze vom 5. Januar 1799 ist uns nur aus der Antwort des letzern bekannt:

---

[1]) Escher von Berg.

Hotze an Müller.

Wangen le 12. Janv. 799.

J'ai bien reçu Trés cher Ami! Votre lettre du 5 — et je m'empresse d'y repondre, Quoique Vous ne m'avez rien dit de nouveau, j'ai pourtant trop aperçu les Apprehensions que Vous m'avez fait naitre dans votre avant dernière [1]), il ne nous est pas permis à penetrer les grands plans, encore moins à les juger mais il y a des verités, qui se manifestent à tout observateur impartial et dans ce nombre est indubitablement la chute du Trone de Naples — Si ce Bon Roy succombe, le sort de l'Europe paroit etre prononcé — Non, que je pretends manque de moiens à s'y opposer, mais je crains plutot l'impression — qu'un tel Evenement feroit à l'opinion du public, et qu'en seroit-il la Suite? un Réveil des peuples et de la un desastre general. il faut au reste attendre les Evenements, je suis plus que jamais dans ces principes, et tous mes Efforts tendent à concilier les Esprits, à reconnoitre notre Impuissance individuelle et à eviter les mouvements, qui produisoient de la Jalousie. Il est vrai, que Massena à Zurich et Nouvion à Sargans ne parlent que d'invasion en Souabe et en Grisons — mais je suis intimement persuadé, que les francois n'attaquent aucun de ces deux points avant d'avoir reussi à planter l'arbre dé leur infame Liberte à Naples — Si la Providence vueille à l'existence de cet Etat, si les francois n'osent y penetrer — croyez m'en — Cher Ami — les francs n'attaqueront pas. —

Vous avez deviné l'homme, dont je fis mention dans ma derniere [2]). Je connois ce E—r depuis 13 ans, il a passé un couple de semaines etant Colonel à Stein am Anger [3]), chez moi avec son frere, qui a peri dans nos glacières — c'est un caractere ambitieux, activ dans ces plans de Machiavelisme, orgueilleux ou il croit oser l'etre, souple et rompant vis à vis ceux, qu'il

---

[1]) Gemeint ist wohl der nicht erhaltene Brief Müllers an Hotze vom 22. Dez. 1798. Siehe p. 72, Anm, 1.

[2]) Im Briefe vom 22. Dezember 1798. Siehe p. 62.

[3]) Hotze befand sich als Oberst mit seinem Stabe zu Stein am Anger vom Frühling 1786 bis Sommer 1787. (Meyer): Joh. Konr. Hotz p. 31 ff.

veut duper — antiautrichien decidé — des Talents, je n'ai jamais reconnu en Lui, et notament le 5 Mars de l'année passée il me prouva etre homme sans ressource, sans Energie, qui sont pourtant inseparables d'un homme à talents. Je crois appercevoir son plan, qui est de se faire une parthie, d'entretenir et reveiller cette malheureuse méfiance, que les Suisses ont eu de tout tems contre la maison d'Autriche — dans l'esperance, que les francois evacueront la Suisse par un traitté quelconque, il se trouvoit alors en mesure de jouer la premiere rolle: primo en divulgant, que c'est lui qui empecha l'entrée des Autrichiens en Suisse, secondo en rendant suspects les Suisses Emigrés depuis la revolution. —

Je conviens avec Vous, que les francois ne quitteront la Suisse, qu'a force de guerre ou par un traitté, dans ce dernier cas il faudroit connoitre les Articles, que les Puissances stipuloient. Si on donnoit aux Suisses la liberté à se donner une Constitution, ou si elle se devoit faire sous l'influence d'une force armée etrangere — je ne crois pas le dernier cas, et dans le premier E—r obtiendroit son But — l'exageration des forces se fonde vraisemblablement sur l'Idée de reculer le moment d'agir, assez connoisseur des Evenements revolutionaires, il pense „en gagnant du tems on gagne Beaucoup"; ce principe est très connu et nos plus celebres Revolutionaires tenoient constament cette marche. — Je ne veux pas decider de l'Employe qu'il voulut faire de l'argent à Vienne — ces 30 m. fl. peuvent servir d'amorce, car celui, qui debite par une telle somme a surement un Corps de reserve; voila cher ami — ce dont je ne voulois pas manquer vous faire part par la premiere poste, je me reserve à Vous communiquer d'autres details, que la Brieveté du temps ne permets pas de transcrire. Je me defie et je prie Mon Ami Muller de se defier de lui — il est genereux de Votre Part de lui pardonner le tort, qu'il a contre Vous. — Le Banneret Kirchberguer m'a fait lire du depuis la Copie de ses lettres, et je dois dire — que j'y trouvois plusieures phrases très suspectes, sans faire mention de deux atroces Calomnies contre les officiers imperiaux, et le mauvais procedé envers les prisonniers francois. — Adieu Mon bien cher Ami — donnez moi de vos nouvelles — je suis inquiet et je n'ose pas

m'en avouer la raison — mais persuadez Vous dans quelle situation que je me trouveroi — je ne cesse jamais à Vous etre devoué, à reconnoitre Vos talents, Votre amour pour notre Patrie commune et particulierement Votre amitié et Bonté pour moi. — Conservez vos Souvenirs à Votre ami

Hotzé.

Vom 14. Januar 1799 liegt ein kurzes Empfehlungsschreiben Müllers an Hotze für den Major Bachmann[1]) vor:

Mon General,

M. de Bachmann, qui a servi en France, en Piémont et en Russie, et qui prend la route des pays anterieures, m'a prié de lui donner quelques lignes pour Vous. Je n'ai pas voulu le priver de l'avantage que je lui envie, de voir l'un des hommes les plus propres à relever la gloire des armes Autrichiennes, en même tems qu'à rendre les plus grands services à la bonne cause. Je n'ai rien à ajouter; je crois que Mr. de Bachmann Vous est deja connu, ou, s'il ne l'étoit pas, Vous êtes trop versé, mon General, dans la connoissance des hommes, pour ne pas apprécier avec justice ceux avec qui Vous avez des entretiens. J'ai l'honneur d'être très-respectueusement

Mon General Votre très hble et très-obeissant serviteur

J. de Müller.

à Vienne ce 14. janv. 1799.

Über Escher von Berg äussert sich auch Müller in einem Brief, in welchem er die Briefe Steigers vom 27. und 30. Dezember 1798[2]) beantwortet.

Müller an Steiger.

15. Janv. 1799.

T. h. S. A.

Avant déjà que j'ai eu l'honneur et la satisfaction de recevoir ses 2 lettres du 27. et du 30. Dec. j'ai eu en mains

---

[1]) Über diesen und seinen Tod siehe Rovéréa Mém. II, p. 121.

[2]) Siehe p. 63 u. 65.

celle que V. E. a adressée à Mgr. le Coadjuteur, et qui répondoit à ma remarque au sujet de la Correspondance de Mr. Escher de Berg. Ses lettres, en effet, ne répondoient pas à l'idée que je m'en étois faite, et j'ai trouvé la replique pleine de vérité et de sentiments que V. E. y a faite, tout-à-fait digne d'Elle. D'autres choses encore étoient parvenues à Mgr. le Coadjuteur qui l'engagent à tâcher de rectifier la marche de ce correspondent. Ce qui me concerne dans une des lettres qu'il a adressées à. V. E. ne m'a ni affligé ni fâché: dans des temps factieux il faut s'accoutumer à être méconnu. Ce ne m'empêche pas de penser qu'il faudra toujours menager Mr. Escher, sans s'ouvrir avec lui plus qu'il ne le faut: il pourra être utile dans de certaines conjonctures, mais il y a un peu d'équivoque en lui; je le sais par plus d'une voie. En général, après être parvenu (si Dieu nous fait cette grace) à délivrer la patrie du joug françois, nos propres gens nous donneront beaucoup de besogne, et je prévois que nous aurons, même alors, besoin de l'appui d'une force ou autorité étrangère, ne fût-ce que de l'intervention energique des Ministres des Puissances amies, si nous voulons parvenir à remettre les choses en un ordre qui puisse avoir consistence. En tout ceci on aura à suivre le grand exemple de modération, de prudence et de fermeté que donne en toute occasion V. E. —

Je conçois à merveille qu'un séjour trop prolongé à Augsbourg doit devenir insipide. Cependant je croirois, sauf meilleur avis, que V. E. ne feroit pas bien de s'éloigner jusqu'à Berlin. Sans doute la décision de la crise politique n'est pas aussi rapide que je m'y attendois avant peu; j'ose même risquer le doute, que pour le bien général elle est beaucoup trop lente; je ne puis, du moins, pas me défendre de la crainte, qu'un ennemi qui ne perd pas un moment, pourroit profiter de ces lenteurs pour des opérations dont la funeste influence seroit infiniment difficile à reparer; je ne veux pas dire que, ce que je redoute plus encore, ce sont les artifices dont il se serviroit pour paralyser pour le temps qu'il lui faut, l'action des Puissances qu'il prendroit plus tard au depourvû. — Ce seroit supposer que l'exemple du Roi de Sardaigne après tant d'autres fut encore une leçon perdue. Cependant il y a des choses qui me font

présumer que cette stagnation ne peut durer longtemps. L'Angleterre est elle-même trop intéressée à la conservation de l'Italie, de cette porte du Levant, de cette maîtresse naturelle de la Méditerranée, pour qu'elle ne fasse les plus grands efforts et même des sacrifices, à faire cesser cette léthargie inconcevable pendant qu'il est encore temps. Une armée Russe est un objet trop couteux pour qu'on puisse la soupçonner destinée à se promener inutilement. — Ici on a outre les motifs politiques, à mon avis les plus décisifs, des raisons encore particulières pour ne pas laisser tomber une puissance dont les ressources augmenteroient prodigieusement celles de l'ennemi, et dont la chûte détruiroit l'espérance de tous les peuples. Cet événement cependant pourroit n'être pas fort reculé, si l'on n'y pourvoit au plutôt. Ces raisons me font juger que V. E. ne doit pas s'éloigner de la scène, au moment qu'elle paroît ne pouvoir tarder à s'ouvrir. Je lui proposerois de revenir ici; j'y trouverois mon compte; mais je me fais scrupule de L'engager à tant courir le monde dans la plus rigoureuse saison de l'année, et dans une période dont les circonstances semblent plutôt devoir bientôt me rapprocher, ou rapprocher le centre des affaires des lieux où V. E. demeure. Si cependant Elle préféroit de passer l'hiver ici, j'espère qu'Elle rendra, non seulement à moi, mais à tous ceux qui ont eu l'avantage de la voir la justice de croire que nous en serons enchantés. Je La prièrois dans ce cas, de daigner m'en prévenir, afin de pourvoir à un appartement commode et convenable.

Il est bien vrai que je n'ai pas vû plusieures choses relatives à la conférence de Mindelheim par la raison que je m'en vais lui expliquer. Mr. le Br. de Th. me fait en effet l'honneur de s'entretenir avec moi fréquemment sur des faits contenus dans les pièces qui lui parviennent sur les affaires de la Suisse. Mais quand il n'a pas le temps de le faire au moment de leur réception, elles ont celui de se mêler parmi ses autres papiers. S. E. croit quelquesfois me les avoir remises, ou bien que mes amis m'en ont envoyé le double; toutefois j'en viens difficilement à l'indiscrétion de La prier de fouiller un tas de papier pour les retrouver. De là arrive que parfois je ne sais pas trop de quoi il est question, ou que du moins je ne suis pas au fait des détails nécessaires pour prendre un avis déterminé. Ordinaire-

ment des lettres subséquantes y suppléent; mais le moment de l'entretien est passé et ne se retrouve pas quand on veut. C'est là ce qui me fait désirer d'être à l'avenir mis au fait de choses tant soit peu intéressantes, comme notre ami Rov. ou le G. Hotze le font pourtant ordinairement; ce n'est qu'aux environs de cette conférence de M. que je ne sais quel mauvais genie m'avoit privé aussi de leurs lettres. [1])

Je remercie V. E. de celle qu'Elle m'envoye de Rov.; il est bien vrai que mon observation, peut-être trop fortement exprimée, portait sur un mal-entendu. Aussi je le savois bien; mais dans un tems où l'appui de certaines personnes est si essentiel, il faut être tout-à-fait délicat a éviter toute apparence comme si l'on nourissoit encore d'anciennes aversions (qui en effet seroient aujourd'hui absurdes.) — V. E. aura sans doute partagé la très-grande affliction que m'a donné, comme à tous les bienpensants, la mort prématurée du Prince d'Orange. [2]) —

S. M. a chargé M. de Pesaro de se rendre à Venise avec de fort amples pouvoirs pour y rémédier aux désordres que diverses causes avoient produites. Il m'a chargé de dire bien de bonnes choses à V. E. — Mr. d'Erlach est bien sensible à ce que V. E. a daigné m'écrire d'obligeant à son égard. Il est ici partout très-bien vû; j'espère que les illustres protecteurs qu'il a, dont V. E. voudra bien être du nombre, favoriseront dans les occasions ses modestes désirs. S. M. Elle même paroît agréer sa personne. En Suisse on a mis un séquestre sur ses biens, parceque (j'ai lû le décret) son séjour suspect dans un certain pays,

---

[1]) Hotze hatte in seinem Briefe vom 22. Dezember (siehe p. 61) wenigstens über seinen Anteil an den Beratungen zu Mindelheim berichtet. Steiger selbst schickte am 10. Februar 1799 an Müller eine Kopie jener Verhandlungen mit folgendem Begleitschreiben, das zeigt, wie geringe Bedeutung Steiger selbst der Konferenz zu Mindelheim zuschrieb: Monsieur. Je vois par Votre derniere lettre, que ni S. E. Mr. le Br. de Thugut ni Vous Monsieur, n'avez reçu le Résultat de l'Entrevue de Mindelheim. — J'ai cru possible que, vû le peu d'importance de la chose S. A. R. Msgr. l'Archiduc, a qui je l'avois remis, et le Gen. de Hotze ne l'eussent pas fait passer à Vienne. J'ai dèslors, Monsieur, l'honneur de Vous l'envoyer. Je recois cette Copie dans ce moment, quelques minutes avant le départ du Courrier. Augsb. 10. fevr. 1799.

[2]) Prinz Wilhelm Franz Friedr. von Oranien, gest. 6. Januar 1799.

devoit faire craindre qu'il ne les employe pour des choses désavantageuses à la patrie (ou à ses tyrans.) —

Mr. Tindal, vraiement, a fait ce qu'on en pouvoit raisonnablement désirer, et quelquefois plutôt plus que moins. A cette heure que Mr. Grenville, comme V. E. l'aura vû par les papiers publics, est attendu dans les deux plus grandes cours de l'Allemagne, je pense que le plus ou moins de succès qu'il aura, servira de boussole, et à M. Tindal, et en grande partie à nos espérances. Je laisse à la connoissance plus parfaite qu'a V. E. de ce que la Cour de Londres sait ou ne sait pas, s'il Lui paroîtroit utile, nécessaire ou superflu de faire remettre à ce Ministre, alors qu'il viendra ici, un mémoire résumant ce que la Suisse souhaite des Cours et les raisons qu'Elle a pour oser l'espérer. Si V. E. trouvoit bon d'en rédiger un, je laisse encore à Elle, si Elle croyoit plus convenable de le lui faire parvenir par Mr. le Chev. Eden, ou dans quelque lettre de Mr. Tindal, ou même par moi.

Si V. E. avoit occasion de me procurer un exemplaire des mémoires de Carnot, que nous n'avons pas, et dont on me dit que Mr. le Comte de Precy pourroit en procurer, je Lui en serois bien obligé; et, à moins que le volume ne soit pas trop gros pour la poste aux lettres, je La prierois de vouloir l'envoyer sous mon adresse à Mr. le Comte de Seilern, avec deux lignes qui l'engageroient de l'inserer au paquet de ses rapports ministériels. — Je dois encore Lui présenter les respects du bon et brave Comte de Vargemont. Nous avons bû hier chez Mgr. le Coadj. à la santé du dernier Bernois, mais en souhaitant qu'il vive pour aider à la régénération de son peuple. C'est le vœu le plus ardent, T. h. S. A., de celui qui etc.

Diesem in Abschrift vorliegenden Brief liegt noch ein Blatt mit folgenden Bemerkungen bei:

1. Mgr. l'Archiduc Jean me demande de vos nouvelles, toutes les fois que j'ai l'honneur de le voir, et je lui ai aussi montré plusieurs de vos lettres. Il seroit bien aise qu'il y trouvat quelque mot qui lui fasse voir que je ne l'ai pas oublié auprès de V. E. Ce jeune Prince se développe bien avantageusement,

et rien n'égale son amour de notre patrie qui va jusqu'à un très-grand zèle pour sa délivrance et son rétablissement. 2. Il me suffit quant à la Réclamation,[1]) qu'au moment qu'on l'estimeroit nécessaire, V. E. fut prête à la signer, et à y porter ses amis, c. à. d. ceux de la patrie. Déférant volontiers en tout à ce qu'Elle désire, j'aurai l'honneur de lui en faire parvenir alors une esquisse, qui ne sera qu'une expression de mon idée sur la forme diplomatique, mais dont l'âme et tout le mérite ne sauroit venir que des mutations qu'Elle y voudra bien faire. Je m'y mettrai à l'instant qu'il me paroîtra qu'ici on la voudroit avoir.

Für Hotze, der am Treiben der Emigranten Anstoß nahm und selbst mit Rovéréa nicht immer gleicher Meinung war, war die Stellung zwischen „Hammer und Amboß" nachgerade unerträglich geworden; er sehnte sich darnach, wieder in den aktiven Kriegsdienst einzutreten und schrieb darüber an Müller.

Hotze an Müller.

Wangen le 20. Janv. 799.

Je n'ai rien de Nouveau — Mon Cher Ami! à Vous dire. La Suisse est tourmentée par les Requisitions — affaissée sous le poids de son malheur et travaillée par les factieux de differentes sectes — en dehors et en dedans — Ce tableau est affreuse et devient d'autant plus desolant en Consideration des Divisions, qui regnent entre ces Soit-disants-Travailleurs. — L'armée francoise en Suisse ne surpasse surement le 30000 h. — la force majeure — on l'evalue à 12 m. h., est de Stein am Rhein jusqu'à Schaffhausen — 5000 à Zurich et Environs — le reste dispersé dans les autres Cantons p. 200—300 h. de garnison. —

Le principal objet de cette Lettre est de Vous demander un Conseil et Votre appui dans une Cause, qui pese trop pour la cacher plus longtemps — Vous scavez cher ami — qu'il y a un An, que je suis hors de ma Carriere militaire, Vous en connoissez les Raisons et les Evenements, qui en suivoient — Je me

[1]) Siehe p. 58, 60 u. 64.

Consolois de la privation de toute Espece de Representation par l'Idée d'etre utile à ma patrie et de remplir en meme tems mes devoirs envers notre Auguste monarque — j'ai la Conscience d'avoir été fidele à ces principes — actuellement j'entrevois au Clair, que le moment approche, ou je peux etre plus utile dans un Corps de trouppes Imper., que dans cet Etat — quasi non avoué — voila mon Ambition — mes plus ardents desirs d'avoir le Commandement des trouppes en Grisons et Vorarlberg — Si Vous jugez le tems et les Circonstances propres soumettez cette petition à Son Ex. le Ministre Bar. Thuguth — appuyez la de toutes les raisons locales, que l'amitie pour moi Vous dictera, en assurant Son Ex. du profond Respect et de ma Veneration — le gracieux Consentement me procurera de plus les Occassions de prouver à Elle mon imperturbable Devouement à servir la Cause de Notre Souverain; cette nouvelle representation me serviroit de sauve garde à contenir plus efficacement l'Effervescence des uns et la Conduite souvent malcalculée des autres. Dans ma situation actuelle — ça ne peut meme echapper à Votre sagacité — il me faut infiniment du phlegme pour ne pas heurter visiblement l'Opinion des Entours et concilier les Esprits sans que j'ose perdre de vue les devoirs qui m'attachent aux Services de Sa Maj. l'Empereur. — je Vous le repete — mon Ami — je me sens exposé entre l'enclume et le marteau — il est tems encore de l'eviter. — Adieu Bon Soir — je Vous embrasse Cordialement et suis

Votre Ami

Hotzé.

Am 29. Januar schrieb Hotze an Müller wieder über die verzweifelte Lage in der Schweiz, über die Streitigkeiten unter den Emigranten und die niederschmetternden Nachrichten, die vom Kriegsschauplatz in Neapel eintrafen und die ihm noch unglaublich schienen.

Hotze an Müller.

Wangen le 29. Janv. 799.

Mon très cher Ami!

Le Commiss. general Weyss m'envoya l'incluse, me demandant de Vous la faire parvenir, je saisis cette occasion pour Vous

renouveller les sentiments d'Estime et d'amitie sincere pour Vous, — J'espere que mes lettres du 13 et du 20[1]) vous seront parvenues — j'en attends le resultat et vos bons Conseils avec l'interet, que l'importance du sujet demande.

Je n'ai rien de la Suisse, qui puisse Vous etre inconnu — le directoire de Lucerne marche à pas mesurés et toujours par l'impulsion de la force armée francoise, ce qui lui donne l'aplomb de parvenir à leur But sans fortes secousses — les 18000 h. d'auxil. attestent cette vérité — la Levée se fera indubitablement, la plus part des Officiers existe et ayant deja un nombre de Volontaires le reste se complettera soit par terrorisme, soit par esprit de factions qui se multiplient dans ce malheureux pays par les procedés impolitiques et la desunion prononcée des Agents. — il y a à Berne, à Schafhouse et Bâle des Clubs revolutionnaires — leurs travaux se dirigent en Souabe et dans l'autriche anterieure — les villes imperiales de ces contrées sont infectées du meme Esprit et fournissent des partisans — Zschoké, Salis Sevis et Tscharner ainsi qu'un certain Emerich de Wetzlar sont les chefs connus de ces Clubs — après ces Indications qui ne sont pas outrées — dites moi — Cher Ami — par quelques moyens peut on arreter cette peste, qui ravagera le Continent? —

Avez Vous envoyé un plan à l'avoyer Steiguer pour faire le Memoire d'implorer l'assistance et le secours de S. M.? — Oserai-je Vous prier — Bien cher Ami! de me communiquer les sentiments, que Vous portez pour le Commiss. gener. Weyss — c'est depuis peu, que je recois de ses lettres, et je dois l'attribuer probablement à cette mesintelligence et contrarietes, qui sont entre Lui et Roverea[2]) — Vous pouvez etre assuré, que je ne donne ni dans l'une ni l'autre parthie, je ne connois d'autres Interets, que celui de Notre Souverain, et si avant la malheureuse Catastrophe en Suisse, je me pretois à tout sacrifice pour scauver la patrie, c'est surement par un mouvement dont je ne rougirai jamais — mais qui par ses suites me prouve, que le mieux n'est pas toujours le plus sage. —

[1]) Die Briefe 12. u. 20. Januar p. 75 u. 82.

[2]) Über sein gespanntes Verhältnis zum Generalkommissär Weiß berichtet Rovéréa Mém. II, p. 61 f. Ein höchst gehässiges Urteil von Weiß über Rovéréa siehe gegen den Schluß dieser Arbeit.

Les Nouvelles d'Italie qu'on a ici sont effroyables — elles nous viennent de Milan et de la Suisse et par cette meme raison je ne peux y ajouter foi — il m'est impossible de croire, qu'une armée de 80 m. h. puisse aussi lachement abbandonner les Interets de son Souverain et se deshonnorer à un tel point — je vous demande au Nom de l'amitié — donnez moi quelque notice de ces Evenements et de la position actuelle de cette armée Napolitaine. —

Je Vous prie de me Conserver les gracieux souvenirs de S. Ex. et de presenter à Elle ma profonde Veneration et entier devouement. — Je Vous embrasse Cher et honoré Ami! et ne cesse d'être Tout à Vous

Hotzé.

An demselben Tage, an welchem Hotze in ziemlich düsterer Stimmung diesen Brief an Müller abschickte, konnte dieser endlich von Wien aus dem General berichten, daß seine Hoffnungen in Erfüllung gegangen seien.

Müller an Hotze.

Vous êtes informé, ou Vous allez l'être, mon très-cher et excellent General, que Vos vœux ont été prevenus, puisque l'ordre (à ce que S. E. vient de me le confier) a été expedié actuellement, pour Vous conferer le commandement general dans le Vorarlenberg et le pays des Grisons. Si Mgr. l'Archiduc, avec lequel Vous aurez dorénavant Votre correspondance militaire, ne Vous en a point fait part encore, je Vous prie de n'en rien dire, mais de Vous le tenir pour dit en attendant. —

Je vois bien par Votre avant-dernière [1]) que Vous avez partagé avec moi et tous les bien pensants l'afflication du sort des deux Rois de Sardaigne et de Naples. On voit par là, à quoi conduisent des mesures précipitées avant qu'un concert ait été pris. Cependant Vous sentez deux choses, qui devroient empêcher les bien intentionnés de se décourager: L'une que le très-grand interêt, dont le sort, surtout du royaume de N., est aux Puissances alliées (à l'A. et à la R.) ne peut que les exciter, à se

---

1) Vom 12. Jan. 1799, p. 75.

presser d'agir plus efficacément, et à nous assister mieux de leurs moyens: desorte que la cause commune, au lieu d'en recevoir un echec, n'en sera que plus vigoureusement soutenue; en second lieu, que cette conquête est plus brillante, qu'elle n'augmente en effet et pour à présent les forces de l'ennemi, qui toujours devra etendre sur une plus grande surface ses moyens de défense, sans trouver dans ces pays ni des dipositions generalement bonnes pour lui, ni des vaillants soldats, ni même les trésors qu'il s'imagine et qui d'ailleurs, comme ceux des autres conquêtes, seront la plupart perdus pour la republique. Aussi je Vous assure qu'ayant eu le tems d'envisager cette affaire avec plus de sang froid, on est parvenu, à borner l'affliction au sort momentané de ceux qui souffrent, mais on paroit assez tranquille sur les conséquences. Il y a une nouvelle activité de mesures plus grandes qui rassurent. —

Pardonnez, mon General, si je prends la liberté de Vous parler d'un jeune homme auquel je prends interêt[1]. — —

Adieu, cher et excellent General; puisse la carrière brillante dans laquelle Vous rentrez si honorablement, devenir salutaire pour notre pauvre patrie, et l'attacher par les liens les plus forts de la gratitude à notre Auguste Souverain! Je suis à Vous de cœur et d'âme

J. de Muller[2].

à Vienne cè 29 janv. 99.

Am 2. Februar 1799 schickte Rovéréa einen längern Bericht über die Lage in der Schweiz vom 20. Januar bis 2. Februar 1799 mit folgendem Begleitschreiben ab:

Rovéréa an Müller.

Wangen 2. Fevr. 1799.

J'ai reçu votre lettre du 23.[3] mon cher ami; et vous envoye un extrait de mes nouvelles de Suisse; je pense qu'il aura

[1] Es folgt die Empfehlung eines jungen Kopp von Aschaffenburg, dessen sich Müller viele Jahre lang warm angenommen hat, die für uns aber kein weiteres Interesse bietet.

[2] Folgt eine kurze Nachschrift ohne Bedeutung. Hotze hat diesem Briefe Müllers die Bemerkung beigefügt: Repondu le 13 Fevr. Feldkirch.

[3] Dieser Brief findet sich nicht im Nachlasse Müllers.

le sort de vieilles gazettes. — Veuillés appuier auprès de qui de droit sur le dernier article, sur l'importance de nous procurer un secours en fusils et en munitions, ainsi qu'il en fut fait mention au mois de juin, et qu'on eut la bonté de nous le faire espèrer. — Les subsides anglois ne peuvent y suffire, leur emploi est déja calculé, et doit subvenir à des objets non moins indispensables. — Votre lettre me rend quelques espérances car je vous avoue que je commençois à les perdre. Le succès du général Mack y ajoute infiniment. Je ne sais si je n'exagère l'importance de la journée de Capoue, mais je la compare à celle du Nil[1]. —

Ne perdés pas de vue je Vous en supplie une proclamation aux Suisses de la part de S. M. Ipl. pour le moment où la guerre devra éclater. Sans cette précaution nous courons le risque de désastreux mécomptes. — Je suis en peine de la Santé de notre Vénérable; je fus il y a quelques jours le voir à Augsbourg, où il a à present une excellente société en Monsieur le Banneret Kirchberguer; mais les coliques le tourmentent, et ses inquiétudes bien plus encore. — Je lui ai mené un de nos plus zélés camarades, mon ami de cœur, le Comte Eugène de Courten duquel il est fait mention dans l'extrait ici annexé, qui nous a donné un mémoire sur le Vallais, du premier intéret; je vous l'enverai si vous en êtes curieux; mais comme j'espère que son auteur jouera un role marquant dans notre resurection je veux vous le faire connoitre. — Courten à 34 ans, il est fils ainé du Lt. général Cte de Courten, Colonel propriétaire en France; élevé comme un jeune Seigneur; officier dès l'âge de douze ans, il n'a rien perdu de cette charmante simplicité qui caractèrise les Vallaisans. — Le Regiment de son père dans lequel il étoit aide-major se trouvant en 1793 à Valenciennes il se rendit lui Courten auprès du Duc Albert qui commandoit alors l'armée Impériale, et en obtint une espèce de Capitulation provisoire pour le Régiment s'il emmigroit; les capitaines y mirent obstacle; il resta seul et servit comme volontaire dans les Dragons de la

[1]) Auffallenderweise scheint Rovéréa am 2. Febr. 1799 noch nichts von dem schmählichen Ausgang des Krieges in Neapel gewußt zu haben, während Hotze doch am 29. Januar schon davon unterrichtet war.

Tour, d'où Son Souverain le rappella. On lui confia le commandement des frontières du Vallais. Dès la il alla faire la campagne de 94 à la Suite du Régiment de son oncle en Piémont, et passa en 1795 comme capitaine au Rég. Royal étranger au service d'Angleterre. Il y a resté trois ans, et après la paix de Campo formio demanda son congé, pour venir épouser une de ses parentes avec laquelle il étoit promis depuis 4 ans. Il arriva se marier, se retirer dans ses terres, lorsque la Révolution l'arrache de chés lui, les deux partis se le disputoient, il choisit le plus dangereux, se met à la tête des montagnards, attaque les françois, et après y avoir perdu ses peines, il se retira à travers mille dangers et se disposoit à retourner avec sa femme en Angleterre. Passant à Feldkirch, il apprend que peut-être une nouvelle guerre aura lieu en faveur de sa patrie, il s'arrète, vend sa vaisselle, prend un nom commun, et vit avec sa femme et son frère dans la retraite et une simplicité digne de notre premier âge, ne s'occupant qu'à la direction du travail de la partie orientale que je lui ai remis dès mon retour de Vienne. — Depuis lors, les autorités et sa famille l'ont fait prier de rentrer, si non qu'on lui confisqueroit ses biens, qui étoient considérables. — Confisqués, répond-il, — ma conscience me reste. Servir Dieu et ma Patrie est mon vœu, jamais je ne l'enfreindrai. — Que dites vous mon cher ami de cet homme là? Car ce n'est ni une tête exaltée, ni un dévot, ni un crâne, mais l'homme le plus doux, le plus modeste, mais aussi l'un des plus brâves et des plus désintéressés que je connoisse. — Pardonnés cette longue disgression; l'amitié l'a dictée à l'amitié. — Que n'avons nous eu cent compatriotes pareils!! — Ci joint une lettre pour Petersbourg; je vous ruine en ports, mais j'espère un jour m'acquiter. Oserois-je vous prier à tout hazard pour un passeport pour ma femme, ma fille et deux Domestiques. Si elle va à Vienne, je vous la recommande. Mes profonds respects à Son Excellence. —

Votre tout dévoué

Rovéréa.

Veuillés faire part du bulletin inclus à Monsieur le Chev. Edden et lui présenter mes respects.

Die in diesem Briefe erwähnte Beilage ist ein längerer Bericht über die Lage in den verschiedenen Gebieten der Schweiz, auf 7 Folioseiten. Er gewährt in die auskundschaftende Tätigkeit Rovéréas und seiner Mitarbeiter einen so interessanten Einblick, daß er veröffentlicht zu werden verdient:

Extrait des nouvelles de Suisse dès le 20. Janv. au 2. Fevr. 1799.

Schaffhausen. Il y a environ 1800 françois en ville et 3500 dans le reste du Canton, desquels 7 à 800 chevaux, le reste infanterie avec quelqu'artillerie, et un corps nombreux d'officiers de cette arme. — Le gl. Ruby y commande. L'on n'y travaille à aucun retranchement. — Le Bourgeois et le peuple y sont très fatigués du séjours des troupes, dont le nombre n'a pas varié de quelques tems.

Bâle. La garnison est d'environ 4000 hommes dont environ 3000 conscrits non encore armés. L'on a cru avoir la certitude que les françois se disposoient à passer le Rhin à Kehl et Huningue, et alloient fortifier le petit Bâle; il paroit que cela n'a été que retardé! — On assure qu'il existe dans cette ville un Club composé en majeure partie d'Etrangers, lequel à un millon tournoit à sa disposition pour revolutionner la Souabe. — On y a célébré l'anniversaire de la mort du Roi, mais avec moins d'indécence qu'à Zuric. — Nombre de gens semblent y prendre de l'énergie.

Soleure. Il n'y a que 200 hommes en Ville, et les seuls piquets d'ordonnances dans le Canton. — Le peuple de cette partie et celui de l'Evêché est toujours très exaspéré contre les francois, et contre le Régime actuel.

Berne. Les françois s'attendent à attaquer incessament les Autrichiens; ils se vantent d'avoir révolutionné une partie de l'armée. — Jenner Ministre de la Rep. helv. à Paris, se trouvant à Berne, y a reçu le 24. une lettre de Talleyrand Ministre des affaires étrangères, lequel le presse de revenir à Paris, et lui dit qu'il n'a pas un moment à perdre s'il veut quitter la Suisse avant le commencement des hostilités. — Il n'y a à Berne qu'en-

viron 400 hommes de troupes françoises. L'on y forme la Légion helvètique commandée par Keller, lequel se permet les propos les plus forts contre le Dr. de Lucerne. — L'on y a su le 21. la victoire remportée le 7. par le général Mack. Les françois avouent une perte de 8000 hommes — Le peuple des 4 Bannières et celui de l'Emmenthal paroit assés satisfait du nouveau régime. — L'on croit à la guerre, et la grande majorité le desire dans l'espoir qu'elle emmênera leur délivrance.

Neufchatel. Les françois ont demandé le passage de vivres entrant de France en Suisse. — Le peuple desire que son Roi entre en guerre avec les françois, pour pouvoir se joindre aux Suisses contre ceux ci.

Pays de Vaud. Trois Battaillons faisant partie des six envoyés en Vallais, sont placés entre Bex et Morges, et à la charge des particuliers. — L'on prépare les Chateaux d'Aubonne, Oron et Lucens pour des troupes venant du Dauphiné. — Il se prépare une cabale dirigée par l'ancien avocat Jaques Cart, tendante à culbutter le gouvernement actuel. — Un grand nombre de Communes vont présenter une petition tendante à ce que les droits féodaux soyent conservés, mais qu'il ne soit établi aucun impôt. — Le peuple persiste à desirer la guerre, mais les évênements de l'Italie, l'isollement du Roi de Napple surtout l'ont ábbattu et ont terrorisé nombre de gens bien pensants.

Genève. Il n'y a pas 800 hommes en Ville et fort peu aux environs; mais l'on croit remarquer que les françois ont des craintes sur cette ville; ils y forment des magazins et annoncent des renforts venant du Dauphiné. — L'on y est en général excessivement mécontent, et l'on trouveroit dans la bourgeoisie et le peuple une grande facilité à provoquer un soulèvement. —

Frybourg. La partie Romande est partagée entre Vevey qui est mauvais, et le Pays d'en haut qui est bon. — La partie Allemande est très mécontente de l'ordre actuel, mais dèsla surtout on fait dire qu'il ne faut pas songer à un mouvement d'insurrection avant l'entrée des troupes autrichiennes en Suisse; soit à cause de la terreur qu'inspirent les évenements du Piémont et de Napple. — Il y a quelques troupes dans Frybourg et dans le Canton.

Vallais. Le Bas Vallais est très fatiguée de la révolution, au point de regretter son ancien régime, tout vicieux qu'il étoit. — Le haut Vallais à l'exception de Sion qui est détestable est le plus acharné contre le nouveau Régime; on observa que nulle part en Suisse le peuple n'est aussi ouvertement vexé par les nouvelles administrations. L'on en vient réciproquement à des voyes de fait, qui occasionnent une emmigration assés forte, qui prend la route du Lufenerthal, sur laquelle le Comte Eugène de Courten vient de présenter un mémoire interessant qui a été communiqué à S. A. R. Msgr. l'archiduc Charles. — Le Peuple du haut Vallais et son brâve chef (Mr. de Courten) frappera de grands coups si la guerre enfin éclate.

Uri. Entre ce canton et la Vallée d'Urseren il y avoit le 28. Janv. 1000 hommes. Le peuple en est fatigué à l'excès et n'attend que le signal convenu pour se soulever.

Schwitz. Il y a dans tout le canton environ 800 françois la plupart recrues, Alsaciens et Lorains qui offrent aux paysans de leur aider s'ils se soulèvent. — L'ordre publié le 20. que les conscrits de 18 à 25 ans eussent à se tenir prêts à marcher, a failli exciter une emeute. 40 jeunes hommes sont allé demander conseil à l'ancien Landshauptmann Reding sur la conduite à suivre; sa réponse étant équivoque ils lui ont déclaré, qu'au moment où l'on forceroit un d'eux à marcher avec les françois, ils sonneroient le tocsin, se réuniroient et se battroient jusques à la mort. — On observe qu'il existe en plusieurs cantons des associations de ce genre qui déja en quelques occasions en ont imposé aux autorités. —

Unterwalden. L'on suspecte encore les dispositions de la partie haute, quoique aboutissante à l'Oberland Bernois qui est parfaitement disposé, et où il se trouve 3 à 400 hommes françois. — La partie inférieure en échange est toujours parfaite. Il n'y a qu'environ 200 françois en partie recrues.

Lucerne. Il y a 400 françois et 240 Vaudois. — L'on y dit, que le Directoire se dispose à quitter la ville pour se fixer à Lausanne. — D'autre croyent que ce bruit est répandu à dessein pour couvrir le projet de se rendre à Bâle. — Il est certain que le Directoire croit à la guerre, et qu'aujourd'hui il s'en félicite et la desire, autant qu'il la redoutoit. — Les employés

aux Bureaux assurent que l'armée françoise est actuellement de 55000 h. en Suisse. Selon nos renseignements et nos calculs nous ne saurons où les trouver.

Zug. Les troupes françoises qui y étoient en sont presques toutes parties pour Lenzbourg et Bâle. — On y parle aussi du changement de domicile du Directoire.

Zuric. Il y a tant en ville que dans le reste du Canton environ 5000 h. — L'ordre y avoit été donné d'avancer et d'attaquer les Autrichiens sur Brégenz et les Grisons. L'arrivée d'un Courier du gl. Joubert a fait donner contr'ordre. — L'anniversaire du massacre du Roi a été Celébré avec pompe; Le Statthalter Weiss ci devant (grand) tribun et l'ancien trésorier Escher ont dansé la Carmagnole à cette occasion autour de l'arbre de liberté.

St. Gall. Il y avoit le 20. 500 françois, le 30. il n'en restait que 240. — Masséna a ordonné que les Canons qui se trouvoient à l'arsenal fussent transportés à Altstätten; l'on y en a conduit deux. Des Cannoniers françois remettent en état les canons qu'avoit le prince abbé à Roschach.

Rhinthal. Dès la frontière des Grisons à la haute Thurgovie il doit y avoir environ 3000 hommes; leurs perpetuels mouvements empêchent que l'on connoisse positivement la force.

Glaris. Il s'y trouve aussi à peu près 3000 hommes. Le peuple de ce canton est très fatigué de la révolution, mais l'on croit qu'une partie de l'administration tient au régime actuel.

Toggenbourg. Il y a dans tous les villages qui se trouvent sur les routes quelques dettachements, les plus forts sont de 80 hommes.

Thurgowie. Dans la haute Thurgowie il y a fort peu de troupes. — Dans la basse il y en a davantage, surtout aux environs de Constance. — Un homme en place assure que nous touchons à de nouveaux évênements, que la Souabe est à la veille d'une révolution dont la constitution est déja imprimée sous le nom de hirzinische Republic, que les françois n'attaqueront les Autrichiens que quand cette révolution sera consommée.

Constance, 31. Janv. — Les postes des environs sont composés les $^2/_3$ de françois et $^1/_3$ de gens du pays; ces derniers

sont mal armés. — Les patrouilles se font jour et nuit, et se poussent jusqu'aux portes de la ville, où elles se permettent souvent des injures aux gardes. — Il y a en chaque Village 80 ou 100 hommes. Les cantonnements bivouaquent très souvent.

Souabe. Un Voyageur qui en a parcouru récemment une partie, a cru trouver des dispositions assés revolutionnaires, surtout entre Uberlingen et Schaffhausen.

Observations générales. Les dispositions du peuple sont à peu près partout les mêmes. — Le gouvernement actuel est généralement méprisé de tous les partis. Les françois sont partout détestés. — L'on est néanmoins parvenu à faire redouter l'entrée des troupes autrichiennes. La Légion de Lucerne qui doit être portée de 1500 hommes n'est pas encore complette. — Il n'y a eu que 3 à 400 Volontaires pour la levée de 18 m. hommes, lesquels ont du marcher avec un transport de recrues françoises pour l'Italie; on les a rencontrés en chaines le 12 janvier près du St. Gothard. — L'on présume que le but des françois en plaçant des troupes dans toutes les parties de la Suisse est de forcer la levée de ces 18 m. hommes. — L'impot du 2. pr. mille n'a presque rien produit. Une communauté qui possède pour plus de 500000 L. de fonds n'a payé que L. 74. — Si la guerre à lieu et que S. M. Ipl. ne fournisse pas des fusils et des munitions aux Suisses, l'on craint qu'il en résulte de sérieux mecontentements qui retomberont sur les chefs qui aujourd'hui ont la confiance.

Schon am 5. Februar 1799 erfolgte ein weiteres Schreiben Rovéréas mit ergänzenden Nachrichten aus der Schweiz und unter dem Eindruck der inzwischen bekannt gewordenen Niederlage Macks in Neapel:

Rovéréa an Müller.

Wangen 5. fev. 99.

Je vous ai écri le 2. Mon cher amis, et reviens aujourd'hui à la charge au risque de vous faire pester contre ma bavardage. — Les nouvelles que je puis Vous donner ne doivent pas en être pour vous; a tout hazard je les joins à ma lettre, dont le

vrai but est de vous demander des passeports pour Brün en Moravie pour un des mes compatriotes mon ami particulier et une parente à lui; j'apuye leur demande d'une attestation de la Magistrature de Lindau, et d'une notte des pièces qui constatent la qualité et les moyens d'existence des deux requérants.[1]) —

Les nouvelles que j'ai sont: de Thurgowie le 2. — Le quartier général de St. Gall va être transfixé à Altstätten, pour être plus au centre. — Le gén. Ménard et l'adjudant gl. Lauer y commanderont; observés que Ménard a commandé l'expedition du pays de Vaud en 3. 98. — A en croire les generaux françois, leur plan est si bien près, qu'en cas de guerre ils ne doutent pas du succès. — Mengaud doit être à Ulm ou à Augsbourg. Sans doute dans le même but que trouvé (?) à Stutgardt et Alquier à Munich.

Bâle 28 Janv. „On est toujours pret à une expédition trans-Rhénane; elle doit avoir lieu si la marche des Russes n'est pas arrétée. — Aussitot que le pont de batteaux de Kehl poura se rettablir, gl. Jourdan prendra son quartier à Offenbourg, où il sera suivi par une division de son armée composée des 1., 2., 6., 7. et 17. Régiments de Dragons, le 6. d'artillerie légère, les 2., 10., 83. et 102. 1/2 Brigades de ligne, le 3. Batt. de Sapeurs et le 4. et 5. Régiments de hussards. — Une partie de la division de Ferino, doit en même tems se porter dans la Brisgau par Huningue. — Voila ce qui a été positivement résolu, reste à savoir quand cela s'effectuera. — Des ingénieurs françois ont examiné de nouveau la possibilité de couper un canal qui formeroit un bras du Rhin, passeroit près du Cor de Chasse et enclaveroit le territoire du Canton de Bâle. Le rapport qui présente de grandes difficultés est envoyé au directoire. — Il entre toujours de nouvelles troupes en Suisse, soit pour y rester, soit pour l'Italie. —

Voici l'extrait des lettres que je reçois à ce moment de Lucerne, Berne et Neufchatel. — Le Directeur Le Grand a demandé et obtenu sa démission; l'exdirecteur Bay l'a remplacé. — Le Directoire et les Conseils avouent l'embaras où ils sont

---

[1]) Es folgt eine Empfehlung eines Chevalier de la Melouse, die wir übergehen.

pour pourvoir aux subsistances de l'armée françoise de Suisse qui selon le traité devoit être entretenue par le gouvern. françois. — Le ministre de la guerre (Scherrer) écrit au Commiss. Rapinat le 11. Janv. — „Je vous envoie 500000 L. pour le recrutement des Suisses. Pressés pour qu'il s'effectue, par tous les moyens à votre portée. — L'on mande de Berne: „Nos ennemis profitent du tems que Vous perdés. L'on ne cesse d'envoyer des emmissaires dans les campagnes pour monter le peuple contre les Autrichiens que l'on représente comme des pillards, qui mettent à feu et à sang en pays ami, comme en pays ennemi. L'abandon de Napple jette le découragement, l'on n'espère presque plus rien, et les Jacobins savent en profiter. — La Légion du Corps Legislatifs est complette; mais la désertion s'y met, elle a déja eu deux insurrections. — Perrier de Frybourg chef de la première ½ Brigade des 18 m. hommes est arrivé ici pour former son corps. L'on va suppléer par la réquisition forcée au défaut de volontaires, c'est pourquoi on place des troupes partout. — Les révolutionnaires s'agitent; la rigidité de la police comprime les bien pensants, l'on n'ose plus de parler, tout est plein d'espions. Je ne saurois trop répéter que sans un prompt coup d'éclat de votre part tout est perdu sans ressources. — De Neufchatel l'on mande: que le Pays de Vaud est inquiet; que la réquisition s'y lève; que l'on n'a que bien peu d'espoir d'être secouru. — Et enfin que Ochs et La Harpe se sont glorieusement distingués le 21. en insultant aux mânes de Louis 16. — Voila Mon cher ami les nouvelles telles que je les reçois, je n'y change rien, vous en ferés l'usage que Vous voudrez. — Si Vous les gardés pour vous, je ne sais si elles vous produiront le même effet qu'à moi, c'est à dire une diminuation sensible de l'espoir que j'avois conçu et qui depuis deux mois décline sensiblement. — Je ne l'avouerai cependant qu'à bien peu de gens. — Il faut une prodigieuse dôse de philosophie pour se dire constamment, à chaque progrès de cette infernale révolution — Dieu le veut. — Qu'il vous ait mon cher ami en Sa Sainte garde et nous aussi, je ne sais pas de meilleurs vœux. tout à vous.

R.

Mes profonds respects à Son Excellence.

Am 8. Februar beantwortete Müller den Brief Hotzes vom 29. Januar [1]):

Müller an Hotze.

Vous aurez reçu, très-cher General, la lettre dans laquelle je Vous ai annoncé Votre nomination (préalablement). En attendant Vous m'avez ecrit le 29 une autre dont j'ai à Vous remercier. — Le commissaire Wyss est un homme de tête, qui a des vûes; il pense bien; mais je me suis aperçu qu'avec R[ovéréa] il n'étoit pas tout-à-fait d'accord, surtout au sujet du Corps qu'il croyoit utile de faire lever des Suisses, à la solde de l'Angleterre et devant en apparence, faire partie de l'armée Imperiale. Cette idée cependant (si on avoit pû la faire gouter à l'Angleterre) n'etoit rien moins qu'absurde, et je puis Vous dire qu'elle n'avoit pas deplû à S. E. dans son tems. Du moins elle ne prouve ni contre l'esprit ni contre les intentions de Mr. W. On dit que c'étoit pour placer des officiers de ses parens: N'importe, si c'étoient des gens employables. Je ne suis point contraire à l'interêt particulier, quand il se combine avec l'interêt public. En un mot, Vous ferez bien, mon General, de ne pas repousser Wyss; comme il a beaucoup de connoissances surtout en officiers et des liaisons assez étendues, il pourra nous être utile lors de la guerre de Suisse. —

Ils different encore, nos amis W., R. et d'autres, sur l'ordre des choses à etablir ou retablir dans ce pays si nous le delivrons. Il me paroit qu'il est inutile de prendre là-dessus aucun parti. Les circonstances le détermineront. Au premier moment d'ailleurs tout ne sera que provisionnel et le regime militaire aura le dessus; pendant ce tems l'on verra comment l'opinion publique, comment le vœu de la nation même s'enonce; dans chaque canton je pense qu'on confiera tout, dans le premier moment, à un petit nombre de magistrats les plus eprouvés; avec ceux-ci on concertera le reste. Comme j'y serai peut-être aussi, nous renverrons cette discussion au tems d'alors.

J'ai refléchi sur les clubbs de Berne, de Bâle et de Schaffhouse. Ils ne persuaderont qu'aux gueux qui veulent piller, que

1) Siehe p. 83—85.

ce qui a été fait dans les pays revolutionnés vaille l'ancien ordre des choses; or la passion de la rapacité n'est pas guérissable par des brochures. Je suis persuadé qu'il n'y a pour detruire leur diabolique ouvrage, que la force, qu'une guerre heureuse. S'il n'y en a pas, rien n'arrêtera l'activité de leurs manœuvres; si elle est malheureuse, tout perira; si nous avons du succès, leur travail sera inutile, parceque les coquins verront que la base de leur espoir a disparu. On sera alors d'une grande severité, et le public, le peuple, y applaudira.

Mack a tout fait ce qu'on pouvoit demander au General d'une telle armée, faisant la guerre sous des conjonctures aussi défavorables. L'armistice est un bien, parcequ'il donne du tems. Il est bon même qu'il soit dur. Il indigne d'autant plus.

Je Vous avoue que de la façon dont je vois qu'on s'y prend, j'espere plus que jamais. Les plus incredules reviennent, les plus assoupis se reveillent; il y a plus d'energie; on prend diverses mesures propres à prevenir le retour des fautes passées. —

Comme Votre nomination est encore un secret entre peu de gens, je ne puis que Vous dire que ceux-ci l'approuvent tous beaucoup, et qu'on est charmé de Vous voir rendu à une carrière, dans laquelle Vous allez être mis à même de rendre les services les plus signalés. J'en suis particulièrement enchanté, et fais et ferai tout ce qui peut assûrer Vos succès, auxquels la pauvre patrie a un si grand interêt.

Je suis à Vous de cœur et d'ame

J. de Muller.

à Vienne ce 8 fevr. 99.

Inzwischen war nun in Wangen die Freudenbotschaft von der Ernennung Hotzes zum Oberkommandierenden der österreichischen Truppen in Vorarlberg und Graubünden eingetroffen, und Hotze begab sich zu Erzherzog Karl nach Friedberg, um von ihm seine nähern Instruktionen zu empfangen. Am Tage, als er zur Inspizierung der ihm anvertrauten Truppen aufbrach, schrieb

Rovéréa an Müller.

Wangen 10. Fevr. 99.

Voila donc enfin notre cher général sur pied! Il en a rajeuni de dix ans, que les six mois de Wangen lui avoient mis sur la figure. — Il est parti aujourd'hui pour la tournée de ses postes. — Il m'a laissé en faction ici, je crois au fait qu'il ne sait trop à quelle sausse(!) me mettre; or, je suis fait de manière à attendre qu'on m'appelle. — Rien de neuf de Suisse. — J'y fais passer l'avis de cette nommination qui relèvera l'espoir très abattu des justes. — Il m'en est arrivé un de mon pays, ancien militaire, qui a failli être pincé pour avoir lu publiquement l'hommage[1]), qui a diablement fermenté dans les chaudes têtes des riverains du Léman et des Joratiens qui disoient dans le bon tems à d'Erlach de Lausanne, Oh Monseigneur tant que les Joratiens seront là, LL. E. E. ne doivent pas avoir peur. — Pauvres gens, ils le disoient du fond de leur cœur! Ils ont abattu quelques arbres de liberté à l'honneur des Manes d'Underwalden — ils ne demandent qu'à marcher. — Si nous allons jusques là, nous aurons bientot non pas une légion, mais une armée fidèle. — Je vous envoye un échantillon de la traduction de mon œuvre; elle me paroit fort bonne, et va se répandre Dieu aidant dans notre pauvre Suisse. — Les bulletins de Venise, Padoue, Coire, Feldkirch, nous donnent de superbes details de Napple, tandis que de Milan on nous mande, Capoue pris, Napple insurgé, et Mack entre les mains de Joubert — que croire! — Je suis harrassé d'écritures, adieu, annoncés nous bientot que l'amorce brule. — Mes profonds respects à Son Excellence. —

On est fort en peine à Neufchatel d'avoir une visite des françois.

Von Feldkirch aus beantwortete Hotze den Brief Müllers vom 29. Januar:

[1]) Siehe I. Teil p. 83.

Hotze an Müller.

Feldkirch le 13. Fevr. 799.

J'ai recu — Mon très cher et excellent Ami! Votre lettre du 29. Janv. au moment ou S. A. R. l'archiduc Charles m'appella à Fridberg, me communiqua ma nouvelle destination et m'ordonna de repartir incessament pour visiter le cordon des avant-postes, les Cantonements des trouppes et les positions choisies et adoptées pour la defense — me voila donc arrivé à Feldkirch — ou je continueroi demain ma route aux grisons — je ne scaurais que faiblement exprimer la Consolation, que cette nouvelle Dienst-Anstellung me fit, j'espere de la justifier par une Conduite aussi Loyale que Zelée — Si je desirois une Representation quelconque, et Vous deviez le sentir — Mon cher ami! ce fut pour eviter d'un coté l'air de vouloir trop m'imiscer dans les affaires secondaires relativement à mes premiers devoirs et obligations — d'autre coté — pour eloigner les supcons de tiedeur, qu'on reproche souvent sans connoitre assez les relations des hommes — En un Mot je me trouve par ma position actuelle dans le Cas de remplir les deux vues et je Vous promets de contribuer au Bonheur de la chere patrie, autant qu'il me sera possible — et compatible avec l'interet de Notre Auguste Souverain — A mon retour des grisons, je vous donnerai le detail sur la position actuelle et politique de cet Etat — on me dit, que ce pays est fortement travaillé par les Emigrés grisons, et que le conseil de guerre ainsi que les Chefs des trois Ligues ne montrent pas assez d'Energie dans leurs deliberations — la principale cause de ces mi-mesures est indubitablement la grande penurie de cet Etat, et avant l'Explosion de la guerre il ne me reste aucun moien de subvenir à ce besoin — si par contre S. M. l'Empereur veut differer encore la Levée d'un Regiment national, je crois, que l'Angleterre se prete à fournir des subsides aux milices grisonnes, qui veuillent entrer avec nos trouppes en Suisse — Cette Capitulation pouvoit se faire pour une Seule Compagnie, en attendant, qu'on organiseroit des Corps Suisses à la solde directe et permanente de l'Angleterre — je Vous prie de vouloir la dessus me communiquer vos Idées —

et presentez la chose — si Vous la trouvez à propos à S. Exell. — Vous excusez la Brieveté de cette Lettre — je suis interrompu et affairé à tout moment — Conservez moi Vos Souvenirs amicales — je Vous embrasse Cordialement et suis de Cœur et d'ame

Votre ami et servt.

Hotzé.

An demselben Tage schickte Müller von Wien an Hotze einen Brief zur Übersendung an den Generalkommissär Weiß, der sich in Waldshut mit der Bildung eines schweizerischen Emigrantenkorps beschäftigte, mit folgenden für Weiß sehr anerkennenden Begleitworten:

C'est la reponse au brave Wyss, que je Vous addresse, cher et excellent General, parceque je ne sais (vû le tems — en tout sens — qu'il fait) si la route de Waldshut sera encore ouverte. En ce cas veuillez la lui faire parvenir; c'est un excellent homme et point du tout à negliger. — Ici, tout s'apprête, et je pense que le mois prochain ne se passera pas sans que l'epée soit tirée. Tout à Vous, de cœur et d'ame

à Vienne ce 13. Fevr. 99. J. de Müller.

Les François se vantent d'avoir revolutionné la moitié de l'armée. Dites moi, cher General, qu'en pensez vous? et ne croyez vous pas qu'en faisant bonne contenance, qu'en allant en avant, qu'ayant des succès (à tout prix), il seroit possible de lui faire reprendre un meilleur esprit?

In seiner Antwort kommt Hotze auf die Tätigkeit von Weiß zu sprechen:

Hotze an Müller.

Feldkirch le 25. Febr. 799.

J'ai reçu Votre lettre du 13 avec l'incluse pour le Com. gen. Wyß — que je lui fis parvenir par son beau frere Tschively, qui est dans ce moment ici — Mon bien cher Ami! je suis persuadé des vues Louables et Bonnes et de l'activité de ce brave

Wyß — Mais je ne peux Vous dissimuler, que cette activité m'embrasse dans les circonstances actuelles — Vous scavez, que j'etois toujours en opposition de ceux, qui vouloient favoriser l'emigration — un Brave et Loyal Suisse dans son pays me vaut plus que 10 Emigrés — mais, soit la Requisition pour former les 18000 h., soit des petits faveurs, qu'on accordoit — Wyß m'envoye un couple de cent — me les faisant annoncer par son beau frere Tschiveli — je consens, que le sejour dans les villes forestieres est à l'heure exposé, mais si on auroit evité l'augmentation du nombre — pour 60 à 80 on auroit trouvé des moiens — ne pouvant les placer sur le territoire de l'Empire, encore moins dans des Endroits directement sous la domination de S. M., puisque ces Lieux sont deja surchargés de nos trouppes et prevoiant, que dans la Crise actuelle — notre Cabinet ne vouloit pas ouvertement favoriser un domicile aux Suisses Emigrés, je m'addressois au Prince Abbe de St. Gallen, qui les a reçu en attendant à Neu Ravensburg, il ne me resta que ce moien et de prier Mr. Wyß de ne pas trop me regaler par des envoyes semblables, desquels vraiment je ne scaurais faire usage. —

Les changements des trouppes, qui s'en vont d'ici pour former un Corps d'armée en Tirol — les nouveaux arrivées sans connoissance de localité m'occupent beaucoup[1]), si le fier Massena vouloit profiter du moment, je ne pourrois lui opposer qu'un Courage determiné en succombant du moins avec honneur. Ces positions d'ailleurs sont desagreables pour un General, qui ne se permet pas à en discuter les motives. —

Vous me faites une interessante question, je desirerois vous y repondre avec toute la franchise et Loyauté, qui ne cessent à faire mon Caractere — mais la distance, qui nous separe, l'importance de l'objet me deffendent d'entrer dans un detail: je me borne donc uniquement à Vous assurer, que les francois n'ont pas revolutioné ni la moitie, ni un tiers de notre armée

---

[1]) Zum ersten Mal beklagt sich hier Hotze darüber, daß die mit der Gegend vollständig bekannten Truppen aus dem Vorarlberg und aus Graubünden nach dem Tyrol verlegt und durch frische, mit der Örtlichkeit durchaus unbekannte Truppen ersetzt werden. Es bildete dies später tatsächlich eine der Ursachen der teilweisen Mißerfolge Hotzes.

— nos Soldats, nos officiers (la plus grande parthie surement) sont bons, exellents, on n'a qu'à leur montrer le Chemin de la Gloire. — S'il y a des Opinions qui different de celles de nos anciens tems, il faut l'attribuer à d'autres causes et ne les pas chercher fort loin — près de 40 ans de services — plusieurs armées, que j'ai vu — la Connaissance des Cœurs humains, les Besoins des officiers et soldats, les menagements, qu'on doit emploier à leur faire eviter tous les faux frais, la justice accordée à chaqu'un dans sa carriere militaire, Voila mon cher — l'unique organisation en tems de guerres — punctum. — Je Vous embrasse de Cœur et d'ame

à Vous

Hotzé.

Je Vous prie de presenter mes respectueux hommages à S. Excellence.

Ein kurzer Brief Müllers vom 28. Februar zeigt, wie er und andere darauf rechneten, daß er in nächster Zeit an die Schweizergrenze geschickt werde, um bei der Neuordnung der schweizerischen Verhältnisse mitzuwirken:

Müller an Hotze.

Mon General,

Il a subsisté jusqu'ici dans la ville de Bâle un reste de la Legation Impériale, jadis accreditée aux Ligues Suisses. Si la guerre éclate, ces personnes devront se retirer. Il n'y en a que deux. Mr. de Steinherr, etant conseiller de la Régence d'Autriche-anterieure, se rendra au lieu de sa residence actuelle. Le commis de legation, Mr. de Greifenegg, pourroit bien dans sa course se trouver poussé de Votre côté, peut-être dans l'idée de me trouver auprès de Vous ou sur cette frontière (comme l'idée a été et semble n'être pas abandonnée encore, de m'y envoyer). Dans ce cas, cher et excellent General, daignez recueillir ce bon jeune homme, auquel je m'interesse beaucoup, et même Vous servir de lui, si Vous en avez occasion (il est actif, très-courageux et fidele), en attendant qu'il lui parvienne quelqu'autre ordre: qui ne pourra consister qu'en celui de m'attendre ou bien

de se rendre auprès de M. le Comte de Lehrbach, si ce Ministre consent à rester dans les pays anterieurs, même après la rupture des negociations de Rastatt. Je ne Vous dis rien de plus, mon General, sçachant combien Vous êtes occupé. D'ailleurs Vous êtes plus près que nous du foyer des nouvelles. Tout ce que je puis Vous assurer d'ici, c'est que l'on paroit très-bien reüssir à reünir toutes les Puissances contre celle dont toutes sont menacées. Je suis à Vous de cœur et d'ame.

J. de Muller.

à Vienne ce 28. Fevr. 1799 [1]).

Inzwischen hatte die Beförderung der schweizerischen Emigration durch den Generalkommissär Weiß Dimensionen angenommen, welche die Befürchtungen Hotzes und Rovéréas vollständig bestätigten und ihnen große Verlegenheiten bereiteten. Darüber gibt Auskunft

Rovéréa an Müller.

Augsbourg 28. Fevr. 99 au soir.

J'ai reçu ici Votre lettre du 16. [2]) mon ami et Vous rends mille graces des passeports qu'elle renfermoit. —

Je suis ici depuis dix jours grace aux malheureuses circonstances où l'étourderie ou je ne sais quoi de votre ami le Com. gl. W. nous à tous du plus ou moins enfournés. Ce seroit une trop longue histoire pour vous la raconter. En deux mots il a provoqué une emmigration, que l'on évaluoit d'abord à 600 et à présent à quelque mille hommes, et T. [3]) refuse de les solder parceque ses instructions ne le lui permettent pas dans l'incertitude de la guerre. Jugés de l'horrible embarras où nous sommes au milieu de tous ces pauvres malheureux, et quelle funeste impression en résultera en Suisse si l'on ne parvient pas à les secourir! — Notre Vénérable Avoyer, consterné de ce surcroit

---

1) Ein kurzes Begleitschreiben Müllers an Hotze vom 6. März 1799 zu einem Briefe an den Fürstabt von St. Gallen, der sich in Mehrerau aufhielt, ist ohne Bedeutung.

2) Nicht im Nachlaß vorhanden.

3) Der engl. Agent Talbot.

de peines nous a donné l'exemple; nous sommes parvenus à ramasser une petite somme sur nos crédits particuliers, je dis petite comparativement aux besoins, et je pars demain pour l'aller distribuer; elle ne peut suffire pour quelques jours, après lesquels si l'on ne vient pas à notre secours nous serons reduit à la cruelle nécessité d'abandonner ces pauvres gens [1]. Il est impossible que nous puissons attendre la reponse de Londres à une lettre que Mr. l'avoyer a écrite à cet égard. — Nous avons cru devoir mettre les choses sous les yeux de S. A. R. Msgr. l'archiduc. — Je ne vois dans cette triste conjoncture que la guerre qui put soutenir les Suisses dans leurs bonnes dispositions. Si elle tarde et que l'Angleterre persiste ainsi que je le présume à ne nous subsidier que quand elle éclatera, l'on peut effacer la Suisse du tableau des alliés sur lesquels l'on comptoit pour combattre la France. —

Jusques à cette fatale mésaventure, que l'auteur attribue à un mésentendu, tout alloit encore bien. Il vient de nous arriver un voyageur entré le 16. janvier par Schaffhausen qui a parcouru tout le pays jusqu'en Vallais, est revenu par la Fourche, le St. Gothard, les petits Cantons et Zuric; il dit que partout sans exception il a entendu maudire le nouveau gouvernement et les françois, que partout, et plus particulièrement dans les montagnes, l'on desire ardemment l'Empereur pour libérateur, malgré les infamies que le Direct. fait publier contre lui. Mais que l'on craint qu'il vienne trop tard, quand la jeunesse aura été forcée de se joindre aux françois. — Les paysans, particulièrement ceux d'Uri et du haut Vallais ont fait assurer que si la guerre commence, ils se font fort d'ouvrir les routes que les neiges obstruent, pour faciliter la marche des troupes Autrichiennes. — Dans le plat pays en échange le rafraidissement gagne visiblement depuis la catastrophe de Mack. — Dans le Jurat tout étoit préparé, organisé, pour le moment où on le voudroit, mais il est fort à craindre que cette maudite emmi-

[1] Die nähere Erklärung findet sich bei Rovéréa Mem. II. pag. 66 Steiger und Rovéréa erhielten auf ihre Bürgschaft von dem engl. Kommissär Talbot einen Vorschuß von 1000 Louis zur Bestreitung der dringendsten Bedürfnisse der Emigranten.

gration dérange toutes nos mesures. — Les Chefs du travail qui tous s'y sont opposés, en sont totalement découragés; je les retiens encore avec ma vieille maxime, plus la partie devient mauvaise, moins il faut l'abbandonner. — Mais je suis loin, je vous l'avoue, de conserver les mêmes espérances qui longtemps m'animèrent. — Je tiendrai ferme jusqu'au dernier moment, mais hélas, que puis-je?! —

Vous aurés sous peu une lettre et un mémoire sur la Suisse ainsi que vous m'en demandiés un, mais d'une meilleure fabrication que la mienne; c'est Haller de Nyon le persecuté, qui est ici, qui desire entrer en relation avec vous, qui s'occupe de de ce mémoire. — Voudriés vous avoir la bonté de faire remettre l'incluse. — Pourais-je me flatter que vous voulussiés m'instruire directement de l'arrivée de Mr. Greenwille à Vienne? — Elle nous interesse infiniment. —

Notre cher Général me fait soliciter de l'aller joindre, j'irai du moins le voir, mais son quartier n'est guère propre à un noyeau de correspondance, d'ailleurs je ne sais quel habit y porter. Si vous me comprenés, vous devriés me procurer une réponse positive à cet égard. —

J'ai remis à ce Mr. de Bachmann la lettre que vous m'avés envoyée pour lui. — Adieu mon cher ami, je crains de n'avoir plus de nouvelles satisfaisantes à vous donner, c'est de vous que j'en attends pour nous relever. — Les françois ont 40000 hommes en Suisse. — La réquisition ne s'y lève pas encore, mais tout s'y prépare. —

C'est dans la Comté de Neurafensburg entre Wangen et Lindau que sont nos gens. — L'on prétend qu'en Septembre prochain Constance sera le Centre de la Republ. helvètique. — Mes profonds respects à Son Excellence.

Tout à vous R.

* *

Nach diesem Briefe kommt in den Briefwechsel zwischen Rovéréa und Müller eine grosse Lücke, die vom 25. Februar bis zum 15. November 1799 reicht. Es ist die Zeit, in welcher die Schweiz der Kriegsschauplatz der fremden Mächte wurde,

des Einmarsches der Österreicher und Russen, der anfänglichen Erfolge und schließlichen Niederlage der Verbündeten in unserm Vaterlande. Rovéréa, der an diesen Kämpfen persönlich einen nicht unbedeutenden Anteil nahm, als Führer eines in englischem Solde stehenden Schweizerkorps, der alten helvetischen Legion oder des „Schweizerbanners", welche Bezeichnung Rovéréa gewünscht hätte, fand jetzt keine Zeit mehr zur Fortsetzung seiner bisherigen ausgedehnten Korrespondenz. Immerhin berichtet er in seinen Memoiren, daß er auch jetzt seinen Briefwechsel mit Müller nicht ganz aufgegeben habe; aber aus dieser langen Zeit hat sich kein einziger Brief im Nachlasse Müllers erhalten. Die Lücke in der Berichterstattung hat Rovéréa später in seinen Memoiren ausgefüllt, die trotz ihres scharfen Parteistandpunktes und ihres Charakters als Selbstverteidigungsschrift eine wichtige Quelle für die Geschichte jenes für unser Vaterland so unglückseligen Kriegsjahres sind.

Auch die Korrespondenz Müllers mit Hotze und Schultheiß Steiger kam nunmehr ins Stocken; nur noch wenige Briefe der beiden angesehensten Häupter der schweizerischen Aktionspartei, welche die Schweiz mit Hülfe der fremden Mächte von der brutalen Fremdherrschaft der Franzosen befreien wollte, sind erhalten geblieben.

* *

Am 6. März 1799 hatte Masséna unerwartet schnell den Krieg gegen die verbündeten Mächte eröffnet durch seinen kühnen Vorstoß gegen das unter Hotze stehende österreichische Heer in Vorarlberg und Graubünden. Mitten in dem heftigen Kampfe, den er gegen die angreifende französische Übermacht zur Behauptung Feldkirchs zu führen hatte, schreibt Hotze an Müller den folgenden flüchtig hingeworfenen Bericht in deutscher Sprache:

Hotze an Müller.

Feldkirch d. 8[t] März 799 früh 4 Uhr.

ich habe nur einen augenblick zeit — Sie Liebster Freund — zu sagen, daß die Franzosen ohne vorgegangener aufkündigung

des Waffenstillstandes mich am 6. dies früh 6 Uhr attaquierten, nach deme Sie bei Bendren u. Balzers über den Rhein gingen u. meine Vorposten verdrängten — ich samlete sogleich alle meine Kräfte, die in der position vertheilt waren — ohne jedoch die Redouten ganz zu entblößen — ginge dem Feind entgegen — u. beabsichtigte haubtsächlich die Communication mit graubündten zu erhalten — meine Collone aber war zu schwach, u. nach einem heftigen gefecht u. erlittenem Verlurst mußte ich mich in die position retirieren — am 7. griff der Feind mich neuerdings an, versuchte auf meinen flanquen durchzudringen, es gelunge Ihnen aber nicht — zu eben der zeit erhielte ich die höchst traurige Nachricht, daß Massena mit einer sehr überlegenen Macht den General Auffenberg auf 3 puncten attaquierte — am paß von Reichenau — an der Zohlbrüke u. am Steig — u. daß Auffenberg nach einem hartnäkigten Widerstand endlich habe weichen müssen. Der General Auffenberg solle gefangen sein — und Bündten ist nun verlohren — ich habe noch kein detail über dieses Ereigniß — ich will es Sie noch nachtragen — indessen mögen Sie von denen Empfindungen urteilen, die ich im innersten meines Herzens fühle — Meine Beruhigung ist, daß ich meine Pflicht erfüllt habe — leben Sie wohl — ich umarme Sie und bin

Ihr wahrer Freund

Hotzé F. M. Lt.

Der Feind neckt mich den ganzen Tag und bei denen neuen in dieser gegend ganz desorientierten truppen[1]) — muß ich den ganzen Tag selbst auf den Vorposten sein — weil keiner die gebürgssteige — die Thäler und die vielen schluchten, wodurch der feind sich meiner position nähern kann, kennt — Es ist ein wahres Ellend — wenn man mit eignem und seiner Mitgehülfen bestem Willen — doch nichts gutes richten kann.

Vale et ama.

---

[1]) Siehe p. 101, Anm. 1.

Einen weitern Bericht schickte

Hotze an Müller.

Au Camp entre Bregenz et Lindau le 23. Mars 799.

Ce que j'ai prevû — ce qui ne pouvoit manquer — Mon cher et Excellent ami — est arrivé — les francois sont maitres des grisons — il est vrai d'une maniere aussi traitre qu'inconnue entre des Nations civilisées — la resistance du Brave general Auffenberg merite tout Eloge, mais que peuvent quatre Bataillons sur une ligne de 16 à 20 Lieues contre 20000 h., qu'ils les ont attaqués sur trois points — au premier moment de l'allarme je me portais avec 2 Bataillons en avant vers la Lucie Steig — les francois ayant aussi passés le Rhin à Bendren et Balzers je me voyois necessité à me retirer dans le Retranchement de Feldkirchen — l'Enemie marcha de Bendren à mon flanc. — Cette perte des grisons est sensible sous plusieurs rapports — la Clef pour entrer en Suisse y etoit indubitablement — L'armée du Tyrol peut la retrouver — mais il faut agir de concert et surtout l'armée d'Italie du coté de la Valtelline fera une diversion de plus heureuse. —

J'ai resisté aux Attaques reiterées sur Feldkirchen, je n'avois que 5 Bataillons deriere un Retranchement extremement etendu, qui demanda 15 Bataill. pour le garnir — j'ai perdu du Monde par les Circonstances très naturelles, qui suivoient ce changement des trouppes pour ainsi dire à la veille de l'attaque — et sans la moindre Connoissance de Localité, en un mot — mon Bon ami — le commencement n'étoit pas favorable — j'espere que l'avenir sera plus heureux. —

Les mouvements et la direction de l'armée du Lech m'ont obligé de porter la plus forte parthie de mon Corps à Bregenz — La division de Ferino longeoit le Lac de Constance, il fallut absolument s'y opposer, quoique l'alternative de perdre Feldkirch etoit pour moi cruelle — à l'heure je suis encore dans la possession, mais le Canon ronfle tous les jours et malheureusement je ne connois pas les raisonements ni les plans, qu'on a presentés aux Personnes qui peuvent les sanctioner. — Il y a près de 800 Suisses, qui se sont rassemblés, qu'on uniforme

dans ce moment — avant que de me mettre à la tete de ce Corps je demandais l'assurance positive des subsides pour toute une année — Tindal s'y est engagé, et je me suis chargé actuellement de les organiser — j'ai fait peut etre des mecontents, mais j'ai dès longtemps vu, qu'on pensoit plustot aux meubles, que de retablir une maison ecrasée par le propre poids de leur insuffisance et impolitique — Je desirerois de Vous voir ici — Mon cher et Bon Ami — nous n'avons pas parmis nos Compatriottes, qui Vous ressemblent pour electriser nos bons Suisses — pourtant c'est la parthie la plus essentielle dans la guerre relative à nos communs Interets. —

Je dois quitter la plume — Feldkirch est attaqué, mais j'espére que la place se puisse soutenir — Si nous perdrions cette parthie du Vorarlberg — croyez moi — que ça influeroit infiniment à l'opinion — il ne me reste que Vous dire une verité — Examinez la et accusez moi, Si vous la trouvez injuste. Toute homme, qui fait des raisonements — tout homme, qui soumet des plans — devoit les executer[1]) — Et je Vous donne ma parolle d'un Suisse, que nos premiers ministres s'eviteroient bien des Inquiétudes. Pardonnez ma franchise à mon age, dans ma situation on peut se permettre une verité aussi constatée. Je Vous embrasse — et suis de toute mon Ame à Vous

Hotzé.

Wie man damals allgemein darauf rechnete, daß Johannes von Müller von Wien aus in die Nähe des Kriegsschauplatzes geschickt werde, um sich an der Neuordnung der Schweiz zu beteiligen, beweist der Brief Steigers vom 20. März 1799.

Steiger an Müller.

Monsieur.

Le Bruit est ici que sur l'avis, que les Hostilités avoient commencé dans les Grisons, Vous etiez en chemin, pour nous joindre et nous apporter les ordres de direction de S. Ex. Mr.

---

[1]) Hiezu hat Müller die Bleistiftbemerkung gemacht: Je crois que ceci se rapporte à Bellegarde.

le Baron de Thugut. Cela m'a engagé Monsieur, a ecrire directement a ce ministre. — Mais comme je ne me fie jamais absolument aux Bruits, j'ai pensé devoir risquer ces quelques lignes, pour Vous en prévenir, pour le Cas, ou Vous seriez encore à Vienne. Je joins ici un double de ma Lettre à S. Ex.

La Suisse est, j'ose le croire sur les derniers avis, qui ont pu nous parvenir, prette, à faire les derniers Efforts, pour seconder ses liberateurs, dès qu'Elle pourra remuer — Et la grande majorité attend ce moment avec impatience! — Je compte de m'y jetter avec nos Emigrés, qu'on organise et arme au Moyen de l'argent, que j'ai obtenu pour cela de Mr. Tindal. Ils sont aux Environs de mille, qui ont pu echaper a l'active vigilance de leurs oppresseurs et leur Nombre s'augmente chaque Jour insensiblement. —

L'Echec du gl. d'Auffenberg que la jactance des francois et les Relations mensongeres du directoire Suisse avoit singulierement exageré, a jetté d'abord l'Effroy et la Consternation dans le Pays. — Mais Elles n'ont pas été de durée — la marche rapide de l'armée Imperiale a la rencontre des francois a rendu genéralement au Peuple et l'Esperance et le Courage. — Veritablement, l'armée de Monseigneur l'archiduc est suberbe (!), sa confiance en leur chef et l'excellent Esprit du soldat annoncent d'avance la Victoire. — J'attends des Evénements, qui ne peuvent guere tarder, pour diriger ma marche ulterieure, et j'espère Monsieur, que le Tite Live de la Suisse terminera son suberbe (!) ouvrage par la relation de son retablissement, du recouvrement de la liberté et ses Victoires. — Incertain, si cette lettre Vous trouvera encore à Vienne, je le finis ici, malgré mille choses que j'aurois encore a Vous dire, et c'est en Vous assurant, Monsieur, qu'il ne se peut rien adjouter aux sentiments d'attachement et de la plus distinguée Consideration, avec lesquelles j'ai l'honneur, d'etre Monsieur

Augsbourg le 20. Mars 1799.

Votre tres humble et tres obeissant serviteur

Steiger.

Les armées sont bien proches et peutetre recevez Vous la nouvelle d'une Bataille encore avant ma lettre.

In der Tat erfocht an demselben Tage, an welchem Steiger diesen Brief schrieb, Erzherzog Karl seinen ersten Sieg über Jourdan bei Ostrach. Über denselben und die zunächst zu unternehmenden Schritte berichtete am 27. März:

Steiger an Müller.

Monsieur.

Une lettre que je recois de Vienne, m'apprend, que Vous y etes encore, et que Vous ne pensez pas a partir de si tot. — Je me hate donc Monsieur, de Vous ecrire en quelques lignes d'abord, pour Vous feliciter du fond de Cœur des glorieux succès de Msgr. l'archiduc. — La Victoire d'Ostrach a l'ouverture de la Campagne et en Reponse aux insolentes proclamations de Jourdan a monté l'ardeur de l'armée Imperiale jusques à l'Enthousiasme et decouragé, consterné meme les francois a un point incroyable au dire de tout ce qui nous en revient. — Le changement, que cela a produit actuellement sur l'opinion passe deja ce que l'on pouvoit imaginer et prouve bien que la terreur et non la Bienveillance la dirigoit. — Si on proffitte de cet heureux debut, ses suittes sont peut etre incalculables. — Une des premières peut etre de s'ouvrir un passage et une Communication avec la Suisse — ou nous jetterions a l'instant meme avec ce que nous avons d'Emigrés organisés et armés maintenant. — Mais il est Monsieur, et cela n'echape surement pas a Votre Sagesse, urgent, que nous soyons procédé d'une Proclamation, qui annonce aux Suisses les Intentions bienfaisantes de S. M. l'Empereur et Roi de leur aider a recouvrir leur liberté et leur ancienne Independance. — Elle est d'autant plus urgente, que nous l'avons, Monsieur, toujours fait espérer au Peuple d'après les assurances que m'en avoit données Notre Protecteur S. E. Mr. le Br. de Thugut et S. M. I. meme. — Mais encore, que tous les Efforts et l'activité du gouvernement Helvetique se dirrige a infirmer le Contraire en Suisse.

Veuillez donc Monsieur presenter et appuyer de Vos bons offices mes plus pressantes et vives sollicitations aupres de notre Bienfaiseur S. E. Mr. le Bar. de Thugut, cette piece, si pretieuse pour notre infortunée Patrie!

Si les progrès de Msgr. l'archiduc continuent avec la meme activité, cette declaration si pretieuse pour nous ne peut arriver trop tot. — J'ai l'honneur d'etre avec le devouement le plus invariable et la plus distinguée Consideration Monsieur

Votre tres humble et obeissant serviteur

de Steiger.

Augsb. le 27. Mars 1799.

P. S. Si Vous en avez Monsieur l'occasion mettez je Vous supplie, l'Hommage de mon respect aux pieds de S. E. Mr. le B. de Thugut. — La Sagesse de ses mesures se developent chaque Jour d'avantage.

Vom 6. April liegt eine Antwort Müllers auf den Brief Hotzes vom 23. März vor, in der freudigen Stimmung über die ersten Erfolge auf dem Kriegsschauplatze.

Müller an Hotze.

Mon General,

Vous ne douterez ni de l'interêt avec lequel j'ai lû Votre lettre du 23 Mars ni de l'empressement avec lequel j'ai fait de son contenu l'usage que Vous pouriez desirer, ni du plaisir que m'a fait l'action de Feldkirch du 25. Personne, mon très-cher General, s'est imaginé ici, que dans le malheureux debut il y a eût la moindre faute de Votre part; on a d'autant mieux compris, quelle en avoit été la cause, que Vous-meme dans une de Vos précédentes[1]) Vous etiez plaint de certaines mesures qui ne pouvoient qu'être préjudiciables. Heureusement Votre présence d'esprit, Votre fermété et Votre tactique en ont parié les suites, et retabliront (si ce n'est deja fait) le mal que la perfidie de l'ennemi en profitant de nos fautes, avoit opéré. Je sais que Mgr. l'Archiduc fait beaucoup Vos eloges, que Vos troupes sont pleines d'ardeur et de courage, que leur discipline et Vos vertus Vous ont valu l'amour et la confiance de tout le pays. Jugez de la joye que ces nouvelles m'ont donné. —

---

[1]) Siehe den Brief Hotzes vom 25. Februar p. 101, Anm. 1.

Je suis fâché, sans en être le moins du monde etonné, de ce que Vous me dites de quelques-uns de nos Suisses. Je crois comme Vous qu'il seroit bien utile, que, même pour débarrasser les Généraux d'une partie désagréable de la negociation avec ces messieurs et pour faire des operations plus promptes dans l'interieur, surtout pour y etablir l'ordre alors qu'on y penétrera, il seroit utile qu'il y eût un homme accredité de la Cour et connu d'eux, qui fit main basse sur les petites passions, les cabales et les vûes etroites qui perdirent la patrie et l'empêcheront de se relever. Ne doutez pas de ma volonté de m'y employer avec le plus grand zèle : mais Vous sentez que je dois attendre les ordres. —

Je Vous serai extrémément obligé toutes les fois que Vous pourrez (non Vous-même, qui n'en avez pas le tems, mais par la plume d'un de Vos Aides-de-camp) m'informer en gros de faits qui m'interessent si vivement, et qui seroient surtout relatifs à la Suisse et à ce malheureux pays des indignes Grisons.—

J'espere que nous serons à même d'exercer sur ceux qui ont merité cette qualification la severité que merite leur conduite infame et que les valeureuses troupes de S. M. pourront donner à leur juste courroux et mepris tout l'effet que permettent les lois de la discipline militaire et de l'humanité. La dureté envers des traitres est la vraie bonté pour les honnêtes gens, victimes de leurs trames.

Quoique je Vous suppose informé avant nous ou aussi tôt, je ne puis que mentionner la bonne nouvelle du 30 de Verone; nous venons de la recevoir. Les lâches Cisalpins qui n'ont pas le cœur de resister à ceux qui les arrachent de leurs foyers, subissent le sort qu'ils meritent. On prend chez nous, de plus en plus (et Suwarow est fort de cet avis) la maxime de combattre à l'arme blanche; il paroit que cela reüssit; ils ont fui au seul aspect de nos grenadiers.

Je ne veux pas Vous retenir davantage, Vos moments sont precieux, mon General; agréez la repetition de ce que Vous savez deja, de tout mon attachement et de mes respects.

à Vienne ce 6 Avril 1799.

J. d. Müller.

Die Antwort Hotzes auf diesen Brief lautet:

Hotze an Müller.

Hohen Embs le 14. d'avril 799.

Mon Cher et Excellent Ami!

La reception de Votre Lettre du 6 d'avril me causa le plus vif plaisir et me fit sentir l'Interet et la satisfaction, qui accompagnent toujours les nouvelles, qu'on recoit d'un vrai et bon Ami — je m'empresse à Vous remercier les sentiments d'amitie, que Vous m'y temoignez et Vous prier de me les Continuer — assurant du fond de mon Ame, que je scais les apprecier. — Je vais y repondre avec cette Cordialité et franchise, qui doîvent diriger les actions des hommes. —

En deffendant le Vorarlberg je n'ai proprement rien fait que mon devoir, la position etoit delicate par des Mesures anterieures, que j'y trouvois, par le peu des moiens, qu'on me laissa et par la nécessité urgente de couvrir l'aile gauche de la grande armée, qui fut menacée par la division de Ferino et Rubi, qui marchoient sur Buchhorn, tandisque Jourdan cherchoit une position militaire (d'après les Ordres de son directoire et sans declaration de guerre) à Stockach — dans cette alternative de tout perdre ou Livrer une Bataille — S. A. R. m'ordonna de marcher contre Ferino et Rubi — L'heureuse journée de Stoccach decida la retraitte de Buchhorn au moment que j'arrivois sur la riviere Schussen, dans cet intrevalle Feldkirch fut attaqué, j'y laissois autant des trouppes, qu'il fallut pour la deffense de cet important poste pendant 24 heures — je le renforcais de 2 Bataillons au premier coup de Canon tiré contre la position de Feldkirchen, qui se fit entendre aux Environs de Lindau, ou je me trouvois — voila mon cher ami — ce Calcul militaire, cette volonté de se porter rapidement à l'Endroit ou le danger est eminent, qui scauva le Vorarlberg, qui força Ferino et Rubi de se retirer par Constance et Schafhausen. Cette tactique — croyez moi — avec l'Etude des Campagnes des grands Generaux et la Science geographique vaut mieux, que tous les memoires et raisonements de nos scavants.

Je ne veux pas Vous parler du malheureux debut de l'armée du Tyrol — il y a peut etre quelques fautes des Commandants des Detachements — mais je ne Vous dissimule pas, que j'esperois de les voir reparées par un mouvement general de cette armée, auquel je m'engageois de contribuer de mon mieux — pour cet effet toutes les mesures furent prises, j'aurois passé le Rhin à Mondstein — S. A. R. determina le 10 Avril pour le passage d'un gros Corps de son Armée entre Dießenhoven et Stein et le Comte Bellegarde parla dans ses lettres d'office d'une attaque par l'Engadin et Le Bretigau — que le general Jellachich avoit un Ordre bien determiné de seconder du coté de Vaduz sur le flanc de Luciensteig. je me croyais dejà si non à Winterthour du moins à St. Gallen, lors je recevois un Contre Ordre par l'impossibilité où l'armée du Tyrol se trouva à cooperer de Concert. je Vous laisse juger de l'impression que ça fit sur nos braves Suisses, qui nous attendoient à bras ouverts — je veux esperer, que ce retard ne puisse etre de longue durée — l'opinion de la majeure parthie en Suisse est decidement encore pour nous — mais il est tems de profiter du moment avant que le Directoire helvetique puisse traverser et interpreter à faux les declarations deja faites aux Suisses.

L'article des indignes Grisons[1]) est surement un mesentendu, ou une fausse notice, qu'on Vous a donné de ce malheureux Etat — la perte des grisons ne se date pas de la mauvaise opinion d'une pluralité des habitants, ce qui arriva dans ce pays, nous arrivera dans d'autres — le peuple est partout egal — il faut lui faire voir des forces, et il tiendra alors — deux Bataillons de Renforts dans l'Engadin auroient difficultés la victoire de Massena — trois jours après son Entrée à Coire il auroit du lacher sa proye. —

La legion des Suisses emigrés monte deja à 700 hommes. La plus part armés et habillés — j'ai donné un regulativ pour la formation et l'Entretien de la trouppe, j'ai surtout separé le Service directement militaire de celui de finance et du commissariat — Ms. de Wyß — Bourcard et Gugger Bailif de Dornach composent ce Conseil militaire — cet arrangement a beaucoup

[1]) Siehe p. 113.

deplu à Roverea [1]), mais pour ne pas tomber dans les fautes des Emigrés francois, je croyais très necessaire d'assigner à chacquun sa place. — Vous scavez sans doute, que le Directoire de Lucerne m'a decreté vogelfrey und verlurstig des helvetischen Bürgerrechts [2]) — je me reserve de les en remercier à ma premiere arrivée en Suisse. —

Dieu donne, que Vous puissez venir bientot nous joindre — vraiement on aura besoin de vos Conseils — de vos Lumieres — en attendant je Vous conjure de travailler efficacement au bonheur de la malheureuse Patrie et de recommander nos Intrets, qui sont ceux de toutes les Nations — à la Personne illustre, d'ou dependra indubitablement notre independance, Integrité et existence future — N'oubliez pas Cher Ami — de presenter ma veneration et mon devouement à S. Ex.

Je vous embrasse et suis eternellement à Vous

Hotzé, Lt gn.

Je vous joins ici la liste [3]) de ceux, que le directoire helvetique a fait arreter et mener à Huninguen, vous y trouvez notre ami Escher de Berg. —

---

[1]) Über diese Zerwürfnisse zwischen Hotze und Rovéréa ist zu vergleichen Rovéréa Mem. II, 75—77.

[2]) Siehe Strickler: Acten III, 1334.

[3]) Diese Beilage lautet: Auf Befehl von Lutzern haben 50 Jäger vom Zürichsee in Zürich gefangen und in 4 Kutschen nach Hüningen nachstehende 10 Personen abgeführt als: H. Bürgermeister Weiß, H. Statthalter Hirzel, H. Zunftmeister Irrminger, idem Felix Escher im Luchs, Rathsherr Rheinhard, idem Maiß, Gerichtsherr Escher, idem Orell im Garten, Rathsherr Pestaluz, Schwerdtwirth Ott. Orell im Garten sey in der Kirche und die andern in ihren Häusern arretiert worden, und man sagt, daß auch 4 von Glarus und Herr Oberstzunftmeister Merian von Basel seyen abgeführt worden. Statthalter Maurer von Schaffhausen und der Kommandant allda, seye auch abgesetzt worden. — Unsere Truppen am Rhein klagen, daß man sie unter die Franzosen mische und diese ihnen befehlen wollen, daß sie daneben verhungern und nichts zu essen haben, als was sie von Altstädten beschiken, und auf Stroh schlafen müssen, drohen, daß wenn sie nicht von den Franken abgesondert seyn können, sie heimgehen werden; ihr Hauptmann sey Fränkisch gesinnt, und folgen ihm nicht. Die Franken haben scharfe Patronen, und sie haben weder Pulver noch Bley, und ich besorge dieß Murren könnte uns Unheil im Land erwecken. Massena hat eine Publikation ergehen

Vom 30. April 1799 ist der letzte Brief Steigers an Müller erhalten.

Steiger an Müller.

Stokach le 30. avril 1799.

Monsieur.

La marche rapide et victorieuse des armées Imperiales et Royalles et leur proximité des frontières de la Suisse, m'ont fait croire, Monsieur, qu'il etoit tems, de penser aux mesures à prendre, lorsqu'Elles y entreroient. — Ce moment peut n'etre pas eloigné — le peuple dans toutes les parties surtout ou la Proclamation de S. A. R. Monseigneur l'archiduc est connue[1]), se dispose, de recevoir et de se joindre a ses liberateurs. Il

---

lassen, worinnen er anzeigt, daß man an einigen Orten die Franken feindselig behandle, er wolle dafür gewarnt, und angezeigt haben, daß man dergleichen Frevel mit Feuer und Schwerdt strafen werde. Luzern will keinen Krieg mit dem Kaiser, und hat gestern publiciren lassen, daß die Schweitzer Legion nicht über die Schweitzer Gräntzen gehen solle. Der Laib Brod ist auf 56 kr. gestiegen. Gestern ließ die Regierung publiciren, daß sie jetzt bedacht sey, Brod aus dem Elsas zu bekomen, und hoffe es nächstens in billigem Preiß zu liefern, indessen sollen die, so einen Vorrath von Korn haben, ihren Nachbarn so viel möglich behülflich seyn. Es wird nun auf Befehl von Massena eine Poststation von St. Gallen nach Altstädten errichtet, und soll die Straße über Gais gemacht werden. Von Zürich hat man wieder 4 Personen nach Basel mit Dragonern abgeführt als: Der älteste Sohn H. Bürgermeister Weiß, Herrn Seckelmeister Hirzel beym Reh, und sein Sohn und Herrn Obersten Römer. Die von Zürich, 14 von Solothurn und von Basel Deputierte, sollen der Regierung als Geißel dienen, falls man sie beleidigen wollte, und NB. man sagt, man werde aus mehreren Cantons holen, ich zweifle aber noch daran. — Les Français après avoir declaré la Toscane pays de conquête ont sequestré à Livourne tous les effets des Ottomans, Barbaresques, Anglois, Autrichiens etc., ce qui desole Livourne et y causera des grands malheurs: ceci nous vient de Gènes du 30. Mars. Aus Bern schreibt man vom 6. April, die Organisation unserer Truppen Miliz ist zu 3/4 vollendet, und gieng in Ordnung vor sich. In 3 Tagen sollen 2 Bataillons nach Zürich vorrücken. — In Bündten und Italien machen die Franken immer brav kaiserliche Gefangene. Der Besitz von Verona muß ihnen von großer Wichtigkeit seyn.

[1]) Proklamation des Erzherzogs Karl an die Schweizer vom 30. März 1799. Strickler: Acten III, 1447 ff.

est deslors urgent, Monsieur, de songer aux moyens de reorganiser et retablir notre infortunée Patrie. —

C'est Monsieur, l'objet du petit memoire, que j'ai l'honneur, d'envoyer par ce Courrier a S. Ex. Mr. le Bar. de Thugut. Le tems me manque, pour Vous en faire Monsieur passer une Copie encore par ce Courrier. Vous le recevez par le premier[1]). C'est au reste un simple appercu, dont la redaction, les details et le finissage sont Monsieur, reservés a Votre Sagesse et Patriotisme. Veuillez Monsieur, en presentant mes Hommages a S. A. Msgr. le Coadjuteur, lui demander la permission, d'oser lui faire passer une Copie et lui demander ses Idées sur une matiere si epineuse et qui par l'Interet, que son Cœur et sa place lui font prendre a la Suisse — ne peut lui etre indifferente. —

Ma santé est depuis quelque tems assez languisante — Raison de plus, de desirer et presser la delivrance et la Recréation de notre Patrie. — J'ai l'honneur d'etre invariablement avec un devouement sans bornes comme avec la plus haute Consideration Monsieur

Votre tres humble et tres obeyssant serviteur

Steiger.

P. S. Vous aurez recu ma derniere d'Augsbourg ou j'avois l'honneur de Vous mander les arrestations faittes a Zurich, Berne et Solleure? Je plains beaucoup le pauvre Bourg^{tre} de Wyß — le Conseiller d'Erlach et l'avoyer Grimm de Solleure. — J'ouvre ma lettre pour y joindre une mauvaise Copie qu'on m'apporte dans ce moment.

Müller selbst hat die Hoffnung seiner Freunde, daß er vom Wienerkabinette nach der Schweiz abgeschickt werde, um an der Neugestaltung seines Vaterlandes einen hervorragenden Anteil zu nehmen, lebhaft geteilt; aber sie ging nicht in Erfüllung. Der Minister Thugut hat ihn vielmehr nur als Werkzeug betrachtet, das nach Möglichkeit ausgenutzt, dann aber bei Seite gelegt werden sollte. Ohne Zweifel hegte man in Wien gegen Müller ein gewisses Mißtrauen und drängte ihn mehr und mehr

---

[1]) Im Nachlasse Müllers findet sich dieses Schriftstück nicht vor.

in den Hintergrund; man unterließ es wohl geflissentlich, ihn in alle Berichte über die Schweiz einzuweihen. Es war dies für Müller um so betrübender, als seine Korrespondenz mit seinen Landsleuten, die an den kriegerischen Ereignissen tätigen Anteil nahmen, entweder ganz aufhörte oder sich mindestens sehr stark beschränkte. Aus der Zeit des Krieges von 1799 sind im Nachlasse Müllers nur noch 4 Briefe Müllers an Hotze und ein einziger Brief Hotzes an Müller vorhanden geblieben, von Steiger nach dem kurzen Briefe vom 30. April keiner mehr; die Korrespondenz mit Rovéréa aber beginnt erst wieder am 15. November dieses Jahres. Müller selbst beklagt sich wiederholt über die Saumseligkeit seiner Korrespondenten[1]).

Am 28. Mai 1799 schrieb

Müller an Hotze.

Mon General,

Je ne m'étonne point, de n'avoir pas de Vos lettres: Vous faites mieux, Vous agissez. Je ne saurois Vous exprimer, avec quelle joye je Vous ai suivi à Coire, à Sargans, Werdenberg et jusqu'à l'entrée de Glaris, ni avec quelle impatience j'attends de Vos progrès ulterieurs le rapport si interessant pour mon cœur et pour tous mes vœux. Là-dessus je ne Vous dis rien; Vous pouvez Vous l'imaginer, Vous me connoissez. — En effet, il m'est presqu'impossible de soutenir l'eloignement de scénes si interessantes: Mais Vous savez que je dépends des ordres de S. M.; je crois cependant que Si Vous trouvez que je pourrois être utile pour remettre l'ordre, afin de rendre la Suisse aussitôt que possible partie active dans cette guerre, on ne tardera pas davantage. — M. Vorster, de Dießenhofen, qui a l'honneur de Vous presenter celle-ci, souhaite de servir dans le corps Suisse qui fait partie de Votre armée. Il a des temoignages, qui prouvent qu'il n'est pas nouveau dans le metier de la guerre. Voyez, mon General, si Vous pourrez le favoriser dans cette vue louable.

---

[1]) So im Briefe vom 16. Juli 1799 (p. 124 f.) an Hotze und im Briefe vom 27. November 1797 an Rovéréa.

— Je ne puis me resoudre à Vous priver de plus de moments encore: et ai-je besoin de Vous repéter, combien Vos superbes exploits augmentent les sentiments que je Vous ai de tout tems voués, et avec quelle ferveur je suis à jamais, mon très-cher General

Votre très-devoué serviteur et bien veritable ami

à Vienne ce 28 Mai 1799. J. de Muller.

Schon drei Tage später folgte ein weiterer Brief:

Müller an Hotze.

Mon General,

Ai-je besoin de Vous exprimer ma joye de Vos exploits aussi importants que salutaires aux interêts qui nous sont sous tous les rapports les plus chers! Je ménagerai Vos moments pour ne Vous parler que de la chose qui me fait prendre l'indiscrette liberté de Vous en arracher quelques-uns.

Vous connoissez mon frere. Ce n'est pas un revolutionnaire, assurément; il y a peu d'hommes, aussi pénétrés du sentiment de l'indignité de tout ce que les François ont fait eprouver à la Suisse. Dans le tems qu'ils opprimoient Schaffhouse, il a cependant eu la consolation d'avoir chez lui en quartier un officier qui faisoit ce qu'il pouvoit pour adoucir ces malheurs. C'etoit un Capitaine de Grave[1]) (de la 14me demi-brigade) d'Argenton en Berry, de la requisition forcée, soupçonné comme un ci-devant de n'etre pas de bonne foi republicain, mais un homme dont il ne peut assez me louer l'esprit et surtout le cœur. Il vient de lui ecrire de Bregentz qu'il est Votre prisonnier, et de le supplier, s'il pouvoit obtenir qu'il fut bientôt echangé, ou renvoyé sur parole de ne plus servir. Voyez, mon General, ce que mon frere lui repond, et si Vous pouvez quelque chose dans cette affaire, Vous avez trop d'humanité pour que j'aye besoin de Vous prier de l'avoir en bonne recommendation. Daignez, s'il n'y a pas d'inconvenient, faire parvenir cette lettre au depôt, à moi inconnu, de Vos prisonniers.

---

[1]) Haug: Briefwechsel der Brüder Müller p. 160, 164.

Je crois Vous avoir parlé une fois, ou à notre ami Mr. Bourkhard, d'un jeune Merian, de Bâle, qui est ici depuis plusieurs mois, et generalement estimé pour son grand merite. Son pere, Obristzunftmeister à Bâle, antagoniste perpetuel d'Ochs, un des magistrats les plus fermes et les meilleurs de l'ancienne Suisse, a été du nombre des déportés, qui à-présent sont, je crois, à Bitche. Je ne doute pas, que si Vous avez occasion de Vous emparer ou de François ou de Suisses marquants dans le parti contraire, Vous voudriez bien prendre en consideration, s'il y auroit moyen de délivrer ce brave homme de l'injuste arrêt que les tyrans de la Suisse lui ont donné. Vous sentez Vous-même, que, lorsqu'il faudra la réorganiser, il nous sera essentiel d'avoir dans chaque Canton quelqu'homme courageux et instruit pour diriger cette operation; et il y en a peu qui le soyent autant que M. Merian, qui, d'ailleurs, de tout tems, a été tellement attaché à notre Cour, et nous en a donné de telles preuves, qu'il n'est que juste, que nous nous interessions pour lui. —

Veuille Dieu, qui pendant tant de siècles conserva intacte cette pauvre patrie que Vous delivrez, Vous donner le bonheur, d'achever bientôt ce bel et ce grand ouvrage, et de montrer ensuite à l'Europe combien la Suisse peut essentiellement contribuer à porter à l'ennemi general les coups les plus décisifs!

Je suis à Vous de toute mon ame, plein de respects et de l'amitié la plus inaltérable.

J. de Muller.

à Vienne ce 1. Juin 1799.

Die Antwort, welche der am 4. Juni in der ersten Schlacht vor Zürich verwundete Hotze auf die beiden letzten Briefe an Müller schickte, lautet:

Hotze an Müller.

Zurich le 25. Juin 799.

Mon Bien cher ami et honoré Compatriotte!

L'officier Forster m'a remis Votre lettre — Votre precedente m'est parvenue de meme avec l'Incluse, dont j'ai fait l'usage que vous avez desiré. —

Vous me felicitez — cher Compatriotte, de nos succès .en Suisse — je pense, qu'ils n'etoient pas desavantageux aux progrès et à la position generale des deux armées — j'ignore au reste la maniere, dont on les juge, je me borne à la satisfaction d'avoir executé et rempli la tache, qu'on me Confia. — il est difficile de naviger sans Boussole. Et les cartes geographiques n'indiquent pas toujours les positions pour faire au juste des Combinaisons — egalement avantageuses — aux Operations de toute la Ligne.

Nous voila en possession d'une majeure parthie de la Suisse. Le reste nous attend — mais cher ami — le tout est dans l'incertitude — les Bons Suisses ne scavent pas à quoi se tenir — personne n'ose ni peut leur indiquer une marche de gouvernement provisoire si necessaire dans ce moment de Crise — il seroit assez peu faisable de reintegrer entierement l'ancien Mode de gouvernement — qu'il est — me semble — dangereux de laisser le revolutionaire. Pour eloigner ces doutes il faut une manifestation authentique, une volonté prononcée et surtout une Personne pleinement instruite pour diriger la Marche politique du pays.

J'esperois de Vous voir dans notre Patrie. — Vous y seriez d'un grand Bien — je n'ai qu'à me louer de la Confiance de. nos Compatriottes vers mon petit Individu — meme les Riverains se distinguent particulierement et semblent etre revenu d'une parthie de leurs Opinions — Vous connoissez assez ma facon de penser et Vous jugerez, que je n'entre aucunement en discussion avec Eux en matiere politique — mes Avis se bornent à leur Conseiller: l'oubli du passé, à se tenir tranquilles dans le moment et d'attendre du tems le resultat de la Revolution. —

Oserai-je vous demander à me remettre aux Souvenirs gracieux de S. Ex. le ministre Baron Thugut et de presenter à Elle ma soumission et respectueux homages. —

Ma blessure n'aura pas de Suitte — le Coup fut extremement heureux — la Balle longea le Bras depuis l'Epaule jusqu'à l'articulation du Ellbogen, où on l'a coupée — sans que l'os fut lessé. Les premiers trois jours je me portois assez Bien, mais du moment de la Superation[1]) un fievre vulneraire me jetta

[1]) Suppuration.

au lit — l'appetit perdu, j'avois un degoût pour toute sorte de nourriture et des vomissements Continuels — une Enflure du Bras et ein Rohtlauf m'ont fortement incomodé — mais grace aux Soins des medecins et surtout la Nature m'ont fait sortir de cet Etat penible et je regagne la force d'heure en heure, de maniere qu'en 8 jours le plus tard je peux reprendre toutes les fonctions — portant le bras en Echarpe. — Je Vous embrasse Cher ami — et suis de toute mon Ame

Votre ami
Hotzé.

Dies ist der letzte Brief Hotzes, der sich im Nachlasse Müllers erhalten hat; ein späterer, vom 31. Juli, von welchem Müller in seinem Briefe vom 19. August schreibt, ist verloren gegangen.

Die Antwort Müllers auf diesen Brief ist mit einigen Weglassungen in Müllers sämtlichen Werken [1]) abgedruckt. Sie lautet nach dem Original:

Müller an Hotze.

Je Vous remercie très-fort, mon cher General, de Votre excellent lettre du 25 juin. J'en ai fait usage, et j'ai lieu de présumer qu'il produira du fruit. Il est certain, comme Vous observez, que sans boussole on ne va pas loin dans cet orageux océan de passions et de préjugés: et la prolongation de l'anarchie me parois à plusieurs egards très-dangereuse: tant qu'en Suisse il n'y aura pas de gouvernemens qui se fassent (ou qu'on fasse) respecter, il ne faut pas s'attendre, que l'on puisse tirer parti des ressources et avantages qu'offriroient d'ailleurs la nation et sa position géographique; qu'au moindre revers on y risqueroit un nouveau developpement de l'esprit revolutionnaire, et du moins des grands maux momentanés (tels que nous en avons vu arriver à Modene pendant les peu de jours que l'ennemi en etoit redevenu le maitre); qu'enfin, si, comme il paroit, les Russes y

[1]) Teil XVII, p. 95 ff.

arrivent, cette fluctuation entre l'ancien et le nouveau gouvernement peut occasionner et servir de prétexte à de très-grands désordres, ruineux pour la Suisse. C'est pour cela que j'aurois tant souhaité de voir renaitre l'ordre avant leur arrivée. Mais je crains de n'y pas reüssir. Rien n'y contribueroit davantage que si Vous et Mgr. l'archiduc insistez sur la necessité de commissaires qui y donneroient l'impulsion et la direction. En effet, les details ne sont gueres faits pour des Generaux qui ont chose bien plus essentielle à exécuter, et qui ne sauroient entrer dans des discussions aussi difficiles à deméler. Car je vois que les deux partis sont dans les extrêmes, et à mon avis, quoique je suis décidemment porté pour le retablissement des choses anciennes, je vois cependant qu'il y faudra quelques modifications, analogues aux circonstances. On en conviendroit, j'en suis persuadé, aisément: mais il faut parler, dire ce que l'on veut, ce qu'on desire; et pour cet effet il y faut des hommes qui ne vaquent qu'à cela. Pour moi je sai que celui qui s'en melera, sera exposé à tous les traits de la médisance et de l'ingratitude, mais que dans la vie civile comme dans le militaire, il y a des sacrifices de soi-même que le devoir commande, et je suis tout prêt à faire celui de mon repos, pour rendre à la patrie ce signalé service.[1]) Je doute d'autant moins de sa reüssite, que je suis persuadé de Vous trouver parfaitement dans les mêmes principes, et de pouvoir compter sur Votre sanction. Jusqu'ici il n'y a pas de nomination, excepté que M. le Cte de Lehrbach est ministre dirigeant les affaires politiques auprès de l'armée: mais celui-ci non plus se chargera de l'arrangement interieur de ces vingt republiques, qui demandent seul un homme; et la Cour en enverra un; l'Angleterre et la Russie aussi. —

En attendant j'apprends qu'à Schafhouse l'ancienne forme a reparu avec des modifications que j'approuve, mais que dans le pays les revolutionnaires ont toujours un grand parti. Sans doute il faut faire pour le peuple ce que l'equité et la prudence exigent, mais apres cela il faut savoir regner, et contenir les turbulens. Je ne sai au reste aucun detail, on ne m'ecrit que des

---

[1]) Über die Hoffnung Müllers, vom Hofe nach der Schweiz geschickt zu werden, siehe p. 118 f.

choses generales.[1]) — Je suis charmé d'apprendre les succès de l'etablissement militaire national, qui se fait aux frais de l'Angleterre, et j'espere que ceux-ci seront versés plus abondemment, à-présent que la mesure a été approuvée par le Parlement. —

Je n'entends résonner de tous les coins de la Suisse délivrée que les éloges les plus prononcés de l'Archiduc, de Vous, de la discipline de l'armée, de la politesse des officiers.[2]) Je ne puis Vous exprimer, combien j'en suis touché, enchanté; combien je desire d'en être le temoin, et l'historien, et d'y coopérer. — En general, j'ai bon espoir. C'est Dieu qui a mis ce nouvel et excellent esprit dans notre militaire, et qui des rives du Jourdain jusqu'à celles de la Limmat ne fait éprouver à l'ennemi que des contretems. Les Cours coalisées developpent de plus en plus de l'energie; d'autres se rapprochent beaucoup; en France tous les moyens de resusciter un fol enthousiasme paroissent peu efficaces, et les nouveaux cinq peu faits pour inspirer à la nation plus de confiance que leurs prédécesseurs. Puisse cette hydre infernale, qui a vomi l'imposture et la desolation sur les plus beaux pays de l'Europe, rencontrer avant peu son heure fatale, et Vous avec les autres generaux commandants notre excellente armée être l'Hercule qui l'abatte! Moi je ne desire de vivre que pour transmettre à la posterité ces salutaires exploits. — Croyez moi avec la plus haute estime et le plus tendre interêt d'une amitié veritable, mon très-cher General

Votre tr. humble serviteur et inaltérable ami

J. d. Müller.

à Vienne ce 16. Juillet 1799.

Vom 19. August 1799 endlich stammt der letzte Brief Müllers an Hotze:

---

[1]) Dieser und der folgende Satz sind im Abdruck des Briefes in den sämtlichen Werken weggelassen.

[2]) Siehe die Briefe Johann Georg Müllers bei Haug: Briefwechsel p. 174, 176, 178, 181.

Müller an Hotze.

Mon très-cher et excellent General,

M. le Bar. de Scheiter, qui du service d'Hannovre va passer à celui de S. M., et qui a la protection de Mgr. l'Archiduc, Vous est deja connu, à ce que j'apprends; néanmoins il m'a demandé quelques lignes pour Vous. Je n'ai pas crû devoir les refuser à un officier dont la bravour et les connoissances sont dignes de Votre interêt. Je ne doute pas, qu'il ne soit très-bien reçu chez Vous. —

Votre lettre du 31 juillet[1]) m'a fait un très-grand plaisir, d'abord en m'apprenant que Vous êtes parfaitement retabli, et puis en fortifiant ma conviction de l'analogie de Votre façon de penser avec la mienne. Vous avez egalement bien servi l'Empereur et notre patrie en reclamant les contingens des cantons délivrés. S'il y a des districts qui s'y refusent, je croirois les moyens coactifs à leur place; quand ce ne seroit pas pour avoir des guerriers mal veuillans, il faut absolument leur rendre l'habitude de l'obeissance à leurs devoirs et à leurs magistrats. Mon principe est assurément le retablissement de notre ancienne Suisse[2]); mais je pense comme Vous, qu'il y a eu des abus et imperfections, auxquels il seroit aisé de remédier en s'entendant avec les hommes les plus accrédités dans chaque Canton; et ce devroit être la fonction des Diplomates. Je suis affligé de la lenteur de certaines mesures, mais Vous savez que je n'y puis rien (quoiqu'en Suisse on a la charité de m'attribuer cette prolongation de l'anarchie): il ne me reste qu'à esperer, que les représentations reïtérées du commandement militaire et d'autres circonstances feront bientôt cesser l'indécision. Notre Cour a des vûes loyales et désinteressées; elle merite d'autant plus de s'emparer d'une influence egalement bienfaisante pour la Suisse qu'elle seroit interessante à l'avenir pour l'auguste Maison. Tout cela pourroit se faire aisément et d'une manière satisfaisante pour les deux partis, si l'on se prononçoit enfin, et si la chose

---

[1]) Nicht erhalten.

[2]) Siehe p. 124. Diese Stellen sind wichtig für die Ansichten Müllers und Hotzes über die Wiederherstellung der Schweiz.

etoit traitée avec connoissance des interêts reciproques et de l'interieur de la Suisse. Quant à moi, je suis prêt à tout, et je sai d'avance, que nous serions tout-à-fait d'accord. C'est à la Cour de décider, si j'aurai le bonheur de concourir à achever Votre Bel ouvrage, le retablissement de la confédération Helvetique. —

Je ne doutes pas, que les Russes et les renforts d'Italie, prenant l'ennemi sur les deux flancs, ne le forcent bientôt ou à se battre ou à se retirer. Je me figure le plaisir que Vous aurez à voir les choses reprendre une marche plus active; je ressens un plaisir aussi amical que patriotique, de l'idée de Vous savoir dans peu sur les limites de la patrie, dans le Jura, menaçant ses indignes oppresseurs. Puissé-je Vous y voir! Puisse cette Providence, qui durant tant de siecles conserva notre bien defectueuse constitution Helvétique, veiller sur les jours et accélerer les succès du cher et respectable heros-liberateur! — Je suis avec le respect et l'amitié les plus inaltérables, mon très-cher General,

Votre très-humble serviteur et bien veritable ami

J. d. Müller.

à Vienne ce 19. Août 1799.

J'ai eu la satisfaction de faire la connoissance personelle de Mad. d'A.[1]) et j'en suis enchanté: elle a beaucoup de sens et d'ésprit, bièn des qualités aimables, et la plus belle me paroit être son cœur plein d'attachement pour Vous, et sa façon de penser vraiment respectable.

Erst Mitte November 1799 nahm Rovéréa die lange unterbrochene Korrespondenz mit Müller wieder auf. Inzwischen war die Katastrophe des Feldzuges von 1799 eingetreten: Die Niederlage Korssakoffs in der zweiten Schlacht bei Zürich am 25. und

[1]) Mad. von Aichelburg, die in Wien als die Verlobte Hotzes galt. Siehe Meyer: Joh. Konrad Hotze, p. 182 und hier, I. Teil, p. 52, 59, 62 u. 82.

26. September, der Überfall der Österreicher bei Schänis am 25. September, der den Soldatentod Hotzes herbeiführte, die ruhmvollen, aber erfolglosen Kreuz- und Querzüge Suworoffs in den Schweizeralpen, der Verlust der ganzen Schweiz für die Verbündeten, die den Krieg im Frühling so erfolgreich eröffnet, im Herbst aber das ganze linke Rheinufer den Franzosen wieder überlassen mussten.

Das Korps Rovéréas, welches der russischen Armee Suworoffs beigeordnet worden war, zog sich mit dieser gegen die Iller und den Lech zurück und bezog in der Umgebung von Augsburg Winterquartier. Dort trat Rovéréa wieder in Verbindung mit dem schwer erkrankten, seiner Auflösung entgegengehenden Steiger und verfaßte im Einverständnis mit ihm auf den Wunsch Suworoffs eine Denkschrift über die nötigen Maßregeln zur Rückkehr in die Schweiz und über die Möglichkeit eines Winterfeldzuges in diesem Lande. Vom Hauptquartier von Augsburg aus eröffnete er auch wieder den Briefwechsel mit Müller durch den folgenden längern Brief, in welchem er die Gründe auseinandersetzt, welche seiner Ansicht nach den Mißerfolg des Feldzuges von 1799 herbeigeführt hatten[1]:

Rovéréa an Müller.

Quartier général d'Augsbourg 15. 9bre 99.

Que d'évênements, que de choses se sont passées depuis que notre correspondance est interrompue mon cher ami! — Tout au plus sommes nous encore les mêmes hommes. — Et notre pauvre Suisse, que de déchirements elle a snbi, que d'angoisses, que d'anxiétés ses malheureux habitants ont éprouvées, et quelle sombre apathie doit succéder aux tristes évênements qui datent de la fatale journée du 25. 7bre. — C'est surtout depuis que j'ai vu les débris des anciens Suisses combattant leurs oppresseurs avec cette intrépide bravoure de leurs ancêtres que vous avés si chaudement, si énergiquement rappelée à la

[1]) Denselben Standpunkt nimmt Rovéréa auch in seinen Memoiren ein.

postérité que je suis profondément consterné du sort présent et de celui qui se prépare! — Oui, après tant de sang et de sang précieux répandu, après les plus belles espérances, après avoir reçu les vœux de tout ce qui étoit encore à délivrer, enfin après avoir traversé la plus difficile barière phisique et morale de ce terrible champ de bataille, un seul revers a suffi à nous arracher le fruit de nos travaux, à jetter dans le deuil et la consternation nos compatriotes abandonnés! — Je sais bien que déja on leur rapproche d'avoir été les instruments de leur perte, mais je sais aussi que cette imputation est une calomnie envers le très grand nombre. — Quoi de plus prononcé, de plus actif pour coopérer à sa délivrance que les cantons de Schwitz, Uri, Glaris, le haut Vallais, toujours les armes à la main contre l'oppression françoise, et recevant partout les troupes imperiales comme leurs sauveurs, leurs liberateurs. — Dans le haut Rhinthal, dans l'Appenzell, dans les baillages de Sargans et Utznach, et en quelques districts des états du Pr. Abbé de St. Gall, même ferveur. Du seul village de Mels, 50 hommes jeunes et vieux vinrent joindre ma légion et cela après la meurtrière affaire qu'elle soutint le 19. mai à Wallenstadt. Quatre jours ensuite 3 mille hom. étoient sous les armes dans le canton de Glaris, et le lendemain de la retraite que je fus forcé de faire de Schwitz, 600 Schwitzois qui eussent pu nous maudire du mauvais succès de cette entreprise, vinrent jurer sous nos drapaux d'y rester jusqu'à la mort. — Ces faits isolés et que personne n'a cité, peuvent néanmoins compenser dans la balance de l'opinion, la conduite lâche de quelques uns et la coupable persévérance dans leur fureur révolutionnaire de ce qui habite les bords du lac de Zuric, le Toggenbourg et la Thurgowie; mais à Zuric où la ville étoit au moins médiocrement bonne, pourquoi au lieu de sévir, a-t-on paru caresser les révolutionnaires; pourquoi dans le Toggenbourg et autres états de St. Gall n'a-t-on pas frappé un coup d'autorité, qui eut indubitablement été promptement suivi d'un acte de clémence de la part du Prince. En Thurgowie pourquoi ne pas punir les incorigibles révolutionnaires et annoncer au peuple de cette contrée ci devant si mal gouvernée, et qui avoit gouté les fruits de la révolution, que son sort seroit amélioré. D'un autre côté qu'ont fait les puissances ou leurs représentants

pour électriser la saine partie de la nation suisse, la porter à rentrer dans ses anciennes constitutions, à redevenir enfin une nation qui put compter dans la lutte décisive qui doit nécessairement ou terrasser le monstre de la révolution, ou étendre et perpétuer ses ravages? —

Le grand tiers de la Suisse étoit délivré, le rest pret à se joindre à nous, l'armée françoise découragée, et déja en pleine retraite, une immobilité profonde étonne tous les esprits, tandis que les rassemblements armés qui s'opéroient avec succès éprouvent des contrariétés manifestes de ceux qui devoient les soutenir. Un seul corps s'étoit montré, s'étoit aqui quelqu'estime, et on l'oblige à renvoyer six cent recrues sous pretexte que sa paye étant trop onéreuse on vouloit le laisser s'éteindre. Une seule proclamation celle de S. A. R. du 25 mars avoit paru à l'appui des assertions si souvent répétées, mais toujours démenties par le Directoire et ses créatures, autorisés par le silence profond des cabinets qui se prolongeant durant quatre grands mois devoit faire suspecter la probité de ceux de nous qui sur parole s'étoient avancés à promettre d'authentiques déclarations. —

Une nouvelle armée paroit, on s'attend que les grands coups vont se porter, et à l'heure qu'il est on se demande encore quel est l'invisible pouvoir qui empêche à une armée de 50 mille hommes protégée par 60 Canons en batterie de passer l'Aare le 24 aout en présence de deux bataillons françois; de ce moment les fatalités se succèdent; l'Archiduc sur lequel la confiance de tous les Suisses reposoit s'éloigne; son armée disciplinée est remplacée par une dont le système et les usages adoptés à des pays lointains, ne pouvoient l'être au notre, et dont la bravoure reconnue ne suffisoit pas à résister à la nouvelle tactique introduite par les françois. — De cet instant j'augurai de grands malheurs, mais l'on me soutint, l'on me persuade presques que je voyais mal; j'en étois convaincu quand Suwarow s'approcha, et j'avoue que le 24. 7bre au soir, j'aurois parié ma tête, que la totale délivrance de la Suisse seroit l'œuvre de dix jours. —

Le 25. 7bre, jour à jamais mémorable dans l'histoire de cette guerre, tous les malheurs, tous les contretems s'accumulent, et la mort du brave Hotzé et celle de son digne compagnon Plunket y mettent le comble. — Hotzé eut-il vécu, la retraite

du 26. auroit-elle eu lieu? — Korsakow auroit-il abandonné la position de Zuric? — Le Maréchal Suwarow se seroit-il trouvé coupé et entouré dans le Muttenthal? — Non. — et peut être ne se fut-on pas avoué la mésintelligence dont les suites agravent et peuvent agraver considérablement encore nos maux. —

L'évacuation du Rhinthal et Werdenberg, la prise de Constance, l'abandon de la tête de pont de Schaffhausen, ne sont que des resultats secondaires des premiers mésentendus. La retraite de l'armée Russe sur le Lech, en devenoit selon moi vu son état de délabrement et la difficulté des subsistances une suite nécessaire, et Dieu veuille que l'on s'entende avant qu'elle s'éloigne davantage. — Alors que deviendrions nous et la cause que nous servons, après avoir été si près du terme où les Puissances coalisées eussent été en mesure de dicter des lois à l'impie race dont tous les efforts tendent à les détruire — Voici le moment ou jamais de passer sur toutes les considérations partielles pour l'attaquer de nouveau avec le plus parfait accord de vues et de moyens; si l'on diffère, ou si l'on se divise, quelle est la Puissance je vous le demande qui peut se flater de resister au torrent destructeur?

Je sais qu'ici l'on est encore bien disposé, mais l'on ne veut agir qu'en grand, et non courir de grands risques pour ne reprendre que ce que l'on a perdu. — Ayant quelque facilité d'être entendu des chefs de l'armée au quartier général de laquelle mon Régiment est attaché, l'on peut disposer de moi et tout ce qui a pour but le bien de la cause, et j'ose dire que la franchise avec laquelle je me suis ennoncé a paru me soustraire à toute prévention ou suspicion d'intérêts particuliers. — Par exemple je suis convaincu que quoi que l'on fasse la Suisse est perdue, mais je persiste a regarder son évacuation comme de la plus haute importance au repos de l'Europe. —

Si vous avés le loisir de me lire mon cher Muller, et celui de me répondre ce sera une douceur pour moi dans l'état de tristesse où les évênements m'ont plongé. —

Notre respectable avoyer est tout infirme, il croit pressentir sa fin, et j'ai la conviction qu'à Zuric il espéroit et vouloit se faire tuer. — Il est ici, je le vois tous les jours. — Nous avons ici le Prince Esterhazi, Mr. Wikham y est encore. —

Si Son Excellence se souvient que j'existe, Veuillés lui présenter mon profond respect.

Tout à Vous

Rovéréa.

Die Antwort Müllers auf diesen Brief lautet:

Müller an Rovéréa.

Pour le coup, mon cher Colonel, Vous m'avez assez longtems fait languir après vos nouvelles. Mais vous n'êtes pas le seul: Au moment où il étoit le plus essentiel que je sois à ma place instruit dans le plus grand détail de tout ce qui se faisoit, qu'on apprenoit, qu'on désiroit en Suisse, tous ceux de nos Compatriotes, avec lesquels j'avois travaillé ici et correspondu jusqu'alors, ont cessé de m'écrire, tandis que d'autres s'intrigoient pour obtenir, qu'ici on me tienne éloigné de toutes les affaires relatives à la Suisses. Si elles en furent conduites avec plus de connoissance, plus d'amour de la patrie et de ses antiques Ligues et lois, c'est à vous à en juger; je me borne à ne pas usurper une gloire qui ne m'appartient nullement, d'avoir eu part à cette gestion. Au reste, tel est le malheur commun et tel fut de tout tems mon amour du véritable bien de notre nation, que je fais volontiers le sacrifice de ma sensibilité personnelle pour ne m'occuper qu'au but de tous les bons et anciens Suisses.

Il est bien vrai que la Cour dont l'armée étoit la plus proche et la plus aisée à renouveller, paroissoit celle, auprès de laquelle on auroit dû le plus fortement pousser les interêts de la patrie: et s'il y avoit un homme capable de les représenter dans leur vrai jour et avec énergie, on n'eût pas mal fait de le tenir au fait, courier pour courier, de ce que chaque moment exigeoit. On ne pouvoit pas raisonnablement appréhender les vûes de cette Cour, parce qu'il étoit aisé à deviner, qu'elle ne pensoit pas à la conquète d'un pays qui ne feroit qu'allonger sa frontière militaire, et parce qu'on savoit que, si par impossible, elle y pensoit, ses Alliés mêmes ne le souffriroient pas.

J'ai lû avec attendrissement, cher Colonel, ce que vous me dites du dévouement de nos braves Compatriotes, pour faire connoitre leur vertu à la Cour et au public. Faites moi la grace de me resoudre à cet égard un doute assez important. Les Cantons populaires, disoit-on, furent excellens, parce qu'ils ne pouvoient désirer que de redevenir ce qu'ils étoient. Dans les Cantons aristocratiques et dans les Baillages communs l'on détestoit le nouveau gouvernement sans desirer le retour de l'ancien précisément comme il étoit. Je disois sur cela qu'on n'en a aucune preuve et qu'on ne doit juger de la Suisse occidentale d'après Zurich et la Thurgovie où il y eût de plus longue main des mécontentemens. Mais on m'opposoit des lettres mêmes du Canton de Berne, et à distance de 200 lieues il n'est pas possible d'en juger; Vous étiez plus près, moi je ne désirerois que le renouvellement de nos ligues éternelles, le rétablissement au moins instantané de nos anciens Gouvernemens, et puis par eux, tel changement que la Generalité de notre peuple paroitroit désirer, et par rapport auquel il eut été aisé à distinguer les rêves de la métaphysique révolutionnaire qu'on a mis dans les têtes, de tel vœu plus anciennement connu et plus fait pour augmenter l'attachement du peuple à la constitution; je n'avois là dessus aucun systême; ce n'étoit que sur les lieux que je croyois qu'on en pouvoit juger. —

Je crois comme vous qu'il eut fallu quelques actes de rigueur contre les incorrigibles; si j'y avois été, j'en aurois fait faire; ce n'est qu'après cela que la bonté fait effet.

Dèsque l'on a su la nomination de Korsakow pour Géneral des Russes, des particuliers à qui j'en ai parlé désesperoient du succès. C'est que, cette armée une des premières de l'Europe, victorieuse de Charles XII, du Frédéric et partout où étoit Suwarow, a, par le principe même de sa bonté, par cette extrême subordination, plus besoin qu'aucun autre d'un bon General. —

Au reste ne croyez pas que je méconnois ce dont je ne puis parler par lettres. — Le renvoi de vos 600 hommes à cause de l'entretien trop onéreux, n'est inconcevable; le parlement britannique n'avoit-il pas accordé des subsides? —

Je suis parfaitement de votre avis sur l'importance de s'entendre et au plus-tôt. La Patrie, que dis-je l'Europe, le sort de

l'humanité en dépend, et le plus grand homme, le vrai libérateur et restaurateur sera celui qui dans cette grande crise cédera le premier, en sacrifiant à l'interet general tout ressentiment particulier. Dès lors, et tout de suite, qu'on agisse! non pour reprendre, mais pour prendre tout, d'abord jusqu'à Genève. Les cris de victoire étoufferont les sifflements des petites passions. Tout se peut, lorsqu'on veut; il y a des pouvoirs que le héros prend; les victoires les lui donnent. Le Champ est vaste; bien assez pour deux héros. Que je brûle d'envie de les voir s'élancer dans la noble carrière! Je fais ce que je puis pour ôter les cailloux et les immondices qui en peuvent obstruer l'entrée. Mais, qu'ils s'élancent!

Lorsque je pense à vous, cher ami, je ne pense pas comme vous: je ne saurois regarder ma patrie comme irrévocablement perdue, tandis qu'elle a encore des citoyens tels que vous. Je vous remercie tendrement de m'avoir fait connoitre et où vous êtes et qu'encore sur la position actuelle des choses nous sympatisons ensemble. Réunissons chacun tout ce qui est en lui, pour remettre enfin sur les plaies de la patrie le seul baume qui les guérira; je parle de son ancien esprit qu'elle reprendra après être délivrée. Je suis à vous de cœur et d'âme, comme je l'étois depuis que je vous ai vû agir, dans cette plus belles des causes.

à Vienne ce 27. 9bre 1799.

Noch bevor die Antwort Rovéréas auf diesen Brief eingetroffen war, schrieb Johannes von Müller unter dem frischen Eindruck, den die erschütternde Nachricht vom Tode des Schultheißen Steiger (am 3. Dezember 1799 zu Augsburg) auf ihn hervorgerufen hatte, an Rovéréa den Brief vom 11. Dezember 1799, der in seinen Werken[1]) abgedruckt ist.

Auf die beiden Briefe Müllers vom 27. November und 11. Dezember antwortet

---

[1]) Teil XVII, pag. 135—138. Der Abdruck ist mit Ausnahme einer unbedeutenden Weglassung und einiger Druckfehler richtig.

Rovéréa an Müller.

Augsbourg 17. X[bre] 1799.

Je vous dois mon cher ami réponse à deux lettres, le sujet de votre dernière absorbe tout autre. — Oui, il est mort ce brave et vénérable avoyer. Sa courageuse persévérance, le noble désinteressement avec lequel il la soutint, la force d'ame avec laquelle il supporta les infirmités de la vieillesse et les surmonta pour aller porter au pied des trônes la voix de sa patrie opprimée, et présenter le tableau vivant des malheurs incalculables auxquels l'Europe entière étoit par là exposée — rien n'a pu lui valoir la seule consolation digne de son grand cœur . . . de voir sa patrie délivrée et sa tombe se creuser au milieu de celles de ses pères! — C'est une vérité et non un mot que vous dites mon cher Müller, en croyant voir la Suisse périr une seconde fois par la mort de ce grand homme. — Rien n'est malheureusement plus juste, plus mathematiquement vrai. — Privés à l'avenir de tout point de réunion, de tout centre d'activité, absolument subordonnés soit à la marche des évênements, soit au plus et au moins de prépondérance de l'une ou de l'autre des puissances qui doivent je crois à leur propre sureté de chercher à opérer la délivrance *locale* de la Suisse, en butte aux innombrables nuances d'esprit de parti dans l'intérieur, et à des rancunes dont les malheurs partiels de la campagne qui se termine ont alimenté des haines, des vengeances qui ne s'éteindront peut être que dans des flots de sang et dans les cruelles luttes d'une guerre civile dont notre histoire nous a si souvent transmis les déplorables excès. — Vous prêchés la réunion mon ami, mais à qui, à quoi, où doit-on, ou peut-on se réunir? — Je crois qu'un des premiers axiomes en politique est l'existence d'une base sur laquelle on puisse adapter chaque partie du tout qui a existé, ou de celui que l'on veut construire. — Or, où est la nôtre, et comment la former? Peut-être me dirés vous que nos anciennes constitutions doivent encore et doivent seules la former cette base. — Mais en ce cas là, pourquoi quand un tiers de la Suisse se trouvoit délivré, a-t-on presque partout laissé subsister les formes révolutionaires? Cependant le vœu

général et les moyens de le seconder s'acordoient, abstraction faite de quelques districts qu'il faut de nécessité soumettre à l'ordre, si l'on veut que l'ordre se retablisse. — Aujourd'hui les apparences varient (du moins aux yeux de ceux qui ne sont pas initiés) d'un jour à l'autre. Tantôt on semble croire à la possibilité d'une paix, sur les suites de laquelle chacun présume à sa manière. — Puis tout semble à la guerre; selon mon sens elle doit se continuer, mais en cette supposition, que deviendra la Suisse? La partie orientale ruinée en subsistances et même en hommes pour nombre d'années, n'aura d'ailleurs plus l'importance que l'occupation de l'Italie et du Piémont par les françois lui donnoit. La partie occidentale en échange et le midi doivent devenir l'un des principaux champs de bataille; si l'ennemi en est chassé ce dont je n'ai aucun doute, et qu'on le poursuive, ce qui en échange me paroit moins certain, l'on y trouvera encore un renfort d'homme assés considérable pour appuier les opérations de la guerre jusqu'à son terme. — Mais la forme politique de la Suisse, surtout sa consolidation ne peut, ce me semble, reprendre un commencement réel que quand le sort de la France sera décidé. C'est notre planette, nous sommes son satélite, et s'il m'est permis de me servir de cette comparaison, ce seront les puissances contractantes qui détermineront le système auquel nous serons soumis et duquel nous devrons faire partie. — Ainsi l'Autriche par ses armées, l'Angleterre par son argent, la Russie par son intervention, et la Prusse enfin par l'influence que les circonstances peuvent lui donner décideront de concert notre avenir, et nous ferons notre thème, parcequ'il faut que ce thème fasse parthie des garants de leur tranquilité future. —

Je ne sais d'où l'on peut croire que les regiments Suisses sont déstinés pour l'Angleterre; ce seroit contraire à nos capi tulations. Il paroit en échange que l'on cherche à les augmenter pour les employer à la délivrance de la Suisse. — Quant à moi, afligé de la perte de Hotzé et de notre vénérable, fatigué par quelques contrariétés insignifiantes à la Cause, et acablé de maux phisiques j'ai solicité ma demission. Elle m'a été gracieusement refusée; on me laisse Colonel propriétaire, dispensé de

résider au corps, à peu près sur le même pied que les propriétaires autrichiens. J'ai pour second Colonel ou Col. commandant Fritz de Wattenville autrefois major en Hollande.

* *

Damit hat die militärische Laufbahn Rovéréas ihr Ende genommen. Er ist nicht freiwillig aus derselben geschieden, sondern durch seine Gegner daraus verdrängt worden. Der neue englische Gesandte Wickham, der Beförderer der eifrigen Reaktionspartei in der Schweiz, war nicht sein Gönner und gab den persönlichen Gegnern Rovéréas Gehör, welche die verschiedensten Anklagen gegen ihn erhoben: er habe Projekte aufgestellt, die der Wiederherstellung der alten Zustände in der Schweiz entgegengewirkt hätten; er sei an der Spitze der Opposition gegen den Schultheißen Steiger gestanden; er habe die Waadt der Herrschaft Berns entreißen wollen; er habe sich zu eifrig den Russen angeschlossen, sein Regiment vernachlässigt, es durch seine Tollkühnheit beim Zuge ins Muottatal dem Verderben ausgesetzt und durch seine Strenge sich entfremdet.[1])

[1]) Über diese Umtriebe berichtet Rovéréa eingehend in seinen Mémoires II, 345 ff. Zu seinen heftigsten Gegnern gehörte jener Generalkommissär Weiß, von welchem im Nachlasse Müllers ebenfalls eine Anzahl von Briefen erhalten sind (Msc. Müll. 201). In verschiedenen derselben finden sich recht abfällige Bemerkungen über Rovéréa; so bezeichnet er in einem Briefe vom 28. Dezember 1799 den Zug Rovéréas ins Muottatal, der doch nur deswegen mißglückte, weil er ohne die Schuld des Führers einige Tage zu spät unternommen wurde, als eine „expédition malheureuse et incomprehensible", und in einem Briefe vom 2. März 1800 fällt er über ihn ein geradezu vernichtendes Urteil: Vous voulez que je vous dis ma pensée sur R.; je le fais avec ma franchise ordinaire — mais comme je ne veux jamais noircir quelqu'un ni faire tort, quelque malveuillant qu'il soit, je ne vous dirai que des choses de notoriété publique et approuvée par quantité de temoins. — R. a plus d'amour propre que de moyens, peu fait à la plume mais infiniment plus propre à devenir auteur qu'à être officier. — D'une présomption extrême en fait de guerre, mais le dernier à avancer et le premier à se retirer lorsqu'il s'agit de combattre. Malvu et haï par là même des officiers du Corps qu'il commandait et mis à pension pour cette Raison. Jaloux de tout ce qui est dessus de lui, à ce qu'il croit avoir des talents. De là l'aigreur de son style atrabilaire, et si parfois il vous a declamé contre des Suisses et des Cours, c'est une suite de son caractère; s'il s'est plaint

Immerhin scheute sich Wickham, den Mann, welcher der gemeinsamen Sache doch so wesentliche Dienste geleistet hatte, ohne weiteres zu verdrängen, und so kam er denn auf den Ausweg, Rovéréa als nominellen Besitzer seines Regimentes zu belassen, die militärische Leitung über dasselbe aber auf den Obersten von Wattenwil zu übertragen.

Auch politisch hat Rovéréa keine Rolle mehr gespielt. Noch versuchte er es auf den Rat Müllers, aus den schweizerischen Emigranten in Augsburg ein Komitee zu bilden, um die Neuordnung der schweizerischen Verhältnisse im Falle der damals noch gehofften baldigen Befreiung der Schweiz aus den Händen der Franzosen vorzubereiten. Aber einerseits die Abneigung des englischen Gesandten Wickham, anderseits die Unschlüssigkeit und Uneinigkeit unter den schweizerischen Emigranten selbst ließen den Versuch vollständig scheitern. In der Tat war nach dem Tode Steigers jeder Vereinigungspunkt der altgesinnten Schweizer, jede einheitliche Führung verloren gegangen. Weder der als Führer ausersehene Bürgermeister Wyß von Zürich noch der von Müller als Sekretär vorgeschlagene Karl Ludwig von Haller wollten mitmachen. Rovéréa berichtet über diese vergeblichen Bemühungen in einem Briefe vom letzten Tage des Jahres 1799 in seiner drastischen Weise: Tout semblait consenti et convenu, mais l'on a éprouvé dans l'execution la vérité de ce trivial dicton, que pour se marier il faut être deux, ou bien qu'il ne faut pas compter sans hôte. — Celui choisi pour chef, le même que vous voudriés, a dit . . . eh! mais, ma famille, mes propriétés, l'incertitude etc. — et s'en est retourné dans sa retraite. — Le chancelier proposé a secoué sa sceptique tête, tout en disant: je ne travaille pas volontiers dans ce labirinthe. — Or, le nouveau né sans tête et sans queue ne pouvoit exister, il est donc mort avant d'être né. —

---

des Anglais auprès de vous il fit bien pire auprès des Anglais sur le Cabinet de Vienne. — Il avait l'idée, de reconquerir, pacifier la Suisse, rectifier, corriger sa constitution par ses propres moyens, ce que le brouilla avec tout le monde. — Voila un tableau rien moins que beau sans doute, mais malheureusement trop vrai. C'est un bonheur qu'il se soit eloigné. Nos affaires n'en souffriront surement pas. Sa conduite ne m'a jamais surpris; le tout entre nous, je vous en supplie.

Rovéréa selbst, durch die unverdiente Zurücksetzung gekränkt, durch die Strapatzen und Entbehrungen des Feldzuges, denen sein zarter Körper kaum gewachsen war, auch physisch geschwächt, entschloß sich, die unfreiwillige Muße zur Wiederherstellung seiner Gesundheit in den Bädern von Pisa zu benutzen, um so eher, als eine baldige Wiederaufnahme des Krieges in der Schweiz, bei welcher er wieder in Tätigkeit hätte treten sollen, je länger je weniger in Aussicht stand. Am 24. Januar schrieb er von Augsburg aus seinen letzten Brief an Johannes von Müller; am folgenden Tage trat er seine Reise nach Italien an. Sein dortiger Aufenthalt dauerte viel länger, als er in Aussicht genommen hatte. Wir haben von ihm noch 3 Briefe von Pisa und Florenz an Müller erhalten, die aber, weil er aus der aktiven Tätigkeit ausgetreten war, kein besonderes Interesse mehr beanspruchen können. Das Jahr 1800, das mit dem Eingreifen des gewaltigen Korsen eine so vollständige Wendung in den zweiten Koalitionskrieg brachte, mußte endlich die Vertreter der alten Schweiz zur Überzeugung bringen, daß die Befreiung ihres Vaterlandes nicht durch die Waffen der verbündeten Mächte erreicht werden könne. Ihre einzige Hoffnung war nun auf den Frieden gerichtet, von dem sie die Wiederaufrichtung der schweizerischen Unabhängigkeit erwarteten, weil sie ein Bedürfnis für Europa sei. Welche Schwierigkeiten aber auch dann noch einer Neuordnung der schweizerischen Verhältnisse im Wege stehen würden, das hat Rovéréa deutlich vorausgesehen. In dem letzten Briefe, den er an Johannes von Müller am 30. August 1800 von Florenz aus geschrieben hat, äussert er sich folgendermaßen:

Vous témoignés l'espoir que la paix rendra à la Suisse son indépendance; je le crois avec vous, et cela par l'évidence que cette condition est indispensable à la sécurité réciproque des états limitrophes ainsi qu'à en maintenir l'équilibre. Mais que la paix nous rende le bonheur et le repos dont nous jouissions, qu'elle replace chaque partie de notre ensemble là où la révolution les a saisies, qu'elle nous rende spontanément une existence susceptible de cicatriser nos playes, Non. — La chose est trop difficile en elle même; et puis, si d'un côte on vouloit nous fournir les moyens de force, indispensables a cimenter la restau-

ration, en comprimant et etouffant les divisions, les haines, les rancunes en un mot les intérêts particuliers qui naitront en si grand nombre du frottement de l'ordre actuel passant subitement à l'ancien ou à un nouveau, il n'est pas aparent que de l'autre Côté l'on y consentit ou qu'on le tolérat. — J'estime en outre que notre avenir est tellement subordonné à l'influence des intérêts rélatifs des puissances contractantes, qu'il ne doit venir à l'idée à aucun de nous de travailler à un plan de réorganisation quelconque, jusques à ce que l'on sache la paix conclue, et le détail de celles de ses conditions qui nous regardent. — Alors autres obstacles, autres entraves; il faudra comme vous le dites très bien, se concerter et conformer le plan, car alors il ne devra plus être question de projets, à la majorité des opinions. — Or, mon cher Muller, connoissés vous je vous le demande une espèce de moyen, ou de mode de reunion pour pareilles conferences? — Connoissés vous même des chefs suisses, qui ayent des droits suffisants à la confiance publique, pour s'interposer de leur autorité privée à regler et à démêler les droits, les convenances etc. etc. des diverses cases de l'irrégulier échiquier auquel notre ancienne Suisse se peut phisiquement et moralement comparer? — Vous me dites peut-être que ce rassemblement des Suisses les plus éclairés, se fera sous les auspices d'un ministre ou des ministres étrangers. Je conviens que ce moyen seroit le seul, mais vous semble-t-il bien compatible avec le système de l'indépendance? Admettés vous que des étrangers puissent avoir une connoissance assés parfaite de nos constitutions, de nos usages, de nos localités pour déterminer nos convenances, sans froisser cette indépendance? Admettés vous qu'ils puissent être doués d'un sagacité assés parfaite, d'un tacte assés sur, pour n'appeler à cet aréopage que des personnes dignes d'y être; d'en diriger les opérations vers le vrai but de la chose, d'en écarter l'intrigue, d'en bannir les fausses vues, et enfin ce qui est bien plus difficile, d'obtenir d'un chacun d'oublier les intérêts privés de son canton, de son pays, de sa ville, de son culte, ou du moins de ne les envisager que comme secondaires, dans la réédiffication du grand ceintre auquel toutes les autres parties doivent aboutir, pour en s'y appuiant, acquerir une solidité durable. — Voila où nous

éprouverons toujours de grandes difficultés. — Car nos malheurs n'ont point détruit ce principe d'égoisme qui nous absorbe encore après nous avoir perdu. Si l'on questionne à Vienne, à Londres, à Berlin, des Suisses affligés et victimés du sort de leur patrie, on les entendra traiter ce déchirant sujet avec autant de chaleur que d'énergie sans même prononcer le nom de leur canton, et ne faisant allusion qu'à la Suisse entière. Mais retrouvés ces memes hommes, à leurs frontières, ou se croyant près de rentrer dans leurs foyers, et vous verés mon ami, le Zuricois Zuricois, le Soleurien Soleurien, le Bernois Bernois, le Schwitzois Schwitzois etc. — et l'Allemand qui n'aura pas lu votre histoire, demander avec étonnement *et où donc est la Suisse?* —

Notre vénérable disoit aux Rois : Il n'existe plus de Suisse que dans les décrets du Directoire françois et dans les proclamations d'un commissaire. Souvent je fus tenté de lui observer que depuis longtemps il n'avoit existé de Suisse que sur la carte, et dans les protocoles d'une diette passive. —

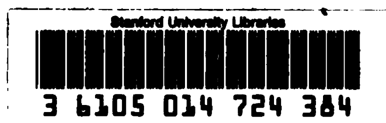
Par toutes ces raisons vous vérés que je ne suis nullement disposé à travailler a ce que vous pensés. Autant je fus actif à l'œuvre, autant je suis fixe dans l'idée, qu'il faut tout attendre du développement des évênements et des circonstances. Seulement je déplore que pas un de nos compatriotes (du moins je le préjuge ainsi) ne soit initié dans le secret des négociations, et que nous soyons entièrement frustrés par là, de l'avantage d'être représentés, si ce n'est activement, qu'au moins une voix respectable put se faire entendre dans les importantes discussions qui vont règler les destinées de l'Europe. — Mais hélas, cette voix, la seule qui eut pu être admise à plaider notre cause, s'est etteinte, et rien de nos jours ne la remplacera !

Adieu.









DATE DUE			

